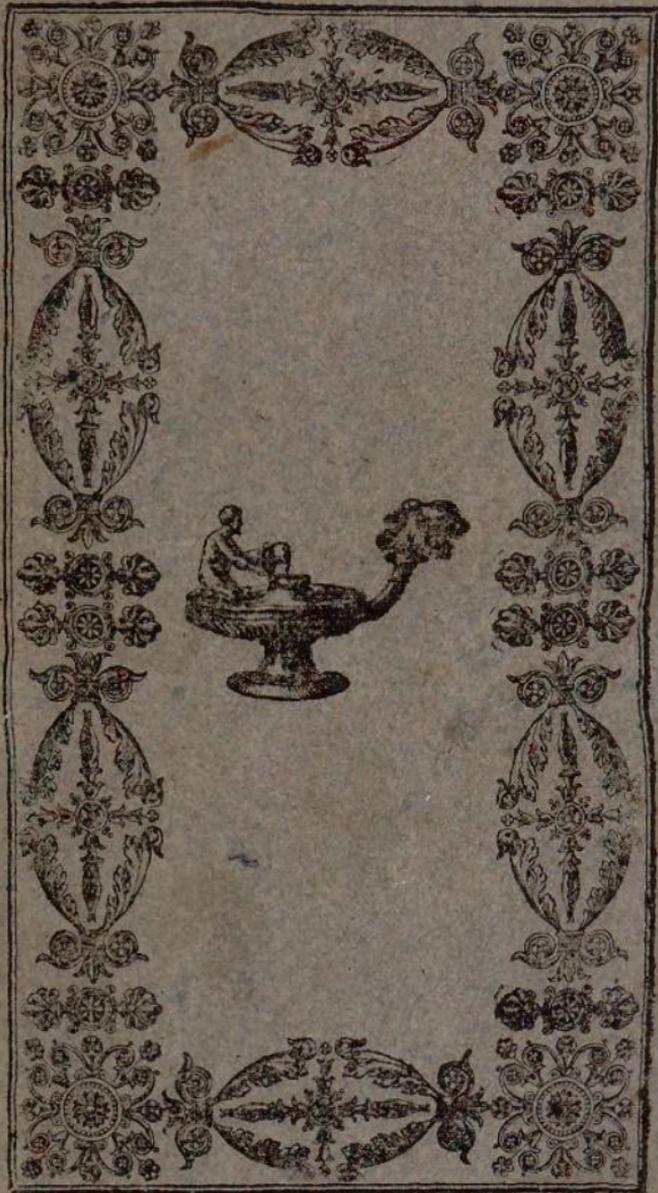




MANUEL
DES
MALADES.





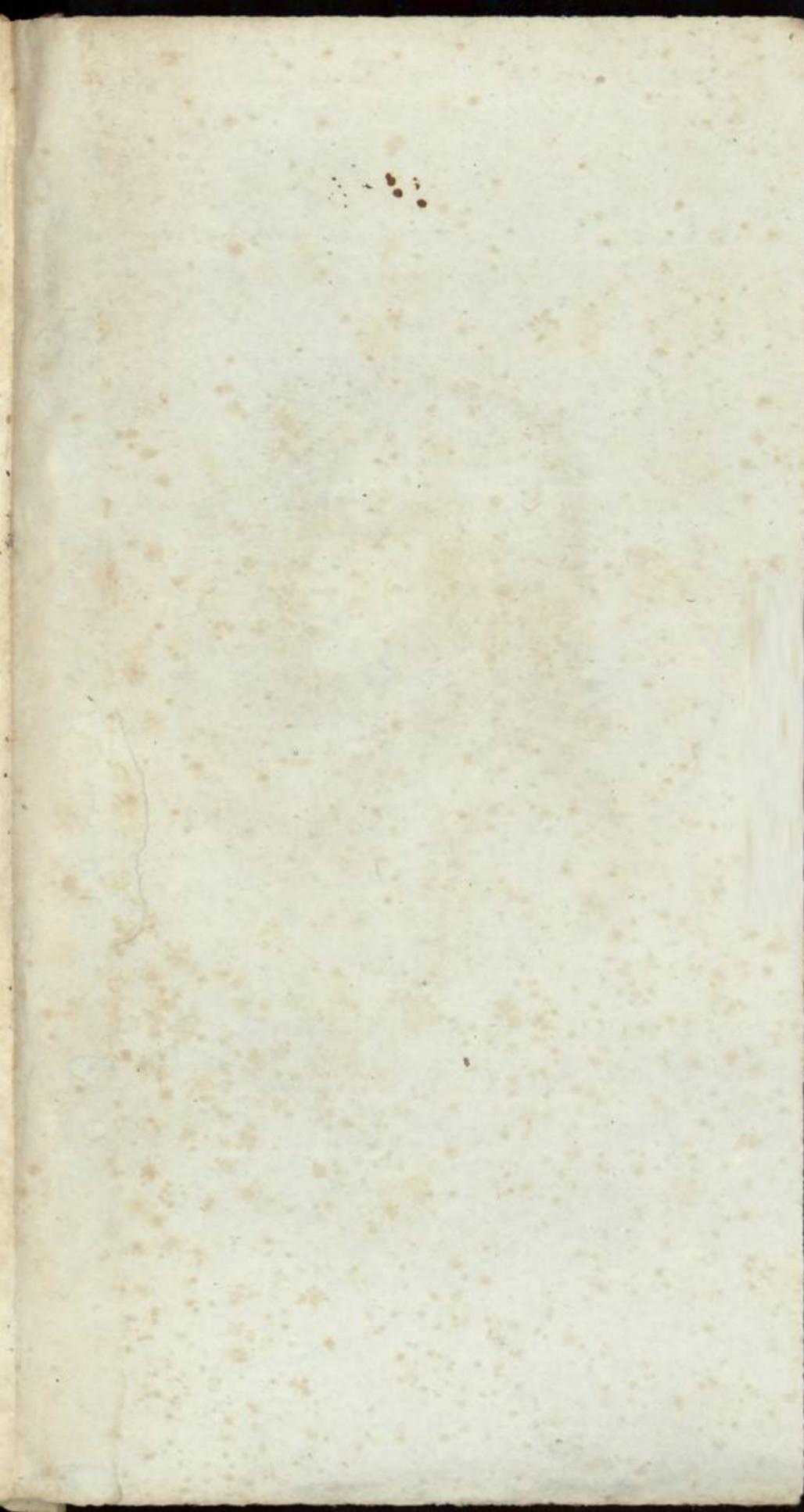
A
ERNOUX.
(Ardèche.)

A
ERNOUX.
(Ardèche.)

A
ERNOUX.
(Ardèche.)

A
ERNOUX.
(Ardèche.)







RABAUT de S^t-ÉTIENNE,
Ministre du S^t-Évangile.

Res No 7234

LE MANUEL DES MALADES,

OU

RECUEIL DE LECTURES ÉDIFIANTES,

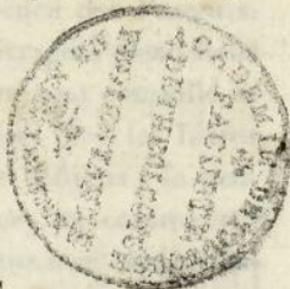
A L'USAGE

DES MALADES, DES VIEILLARDS ET
DES INFIRMES.

NOUVELLE ÉDITION.

AUGMENTÉE D'UNE PRIÈRE ET DE DEUX SERVICES
FUNÈBRES POUR LES ENTERREMENS.

Y a-t-il parmi vous quelqu'un dans la
souffrance ? Qu'il prie. JACQ. V. 13.



VALENCE,

CHEZ MARC AUREL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

On trouve chez le même Libraire un assortiment d'ouvrages à l'usage de l'Église réformée.

NOTA. *Cet Ouvrage imprimé à Lausanne en 1773, sans nom d'auteur, a paru à l'éditeur si propre à l'édification des fidèles, qu'il a cru devoir leur en offrir cette nouvelle édition.*

PRÉFACE.

DANS les visites de consolation que mon état m'appelle à faire aux malades, on m'a souvent demandé quelles lectures il serait à-propos de leur faire pendant l'absence de leurs Pasteurs. En effet, chargés, comme nous le sommes presque tous, d'Eglises, ou nombreuses, ou dispersées, nous ne pouvons faire aux malades que des visites rares, courtes, et qui souvent arrivent dans des momens où ils n'ont pas assez de liberté d'esprit pour nous entendre. Il serait donc avantageux d'avoir dans les familles un Livre qui suppléât au défaut ou à l'absence des Pasteurs. On trouve épars dans divers ouvrages, d'excellens morceaux de piété, dont j'ai souvent conseillé la lecture à ceux qui m'ont consulté. Mais les Livres où on les trouve sont rares ou coûteux; le peuple ne saurait se les procurer; et comme ces morceaux sont dispersés dans une multitude d'ouvrages, on ne peut pas avoir toujours le temps, ni peut-être le discernement nécessaires pour les

bien choisir et les rassembler. C'est de cette tâche que je me suis chargé. L'ouvrage que je présente au Public est un Recueil, ou si l'on veut, une compilation de ce qu'ont dit nos meilleurs Auteurs sur la matière en question. J'ai rassemblé ces morceaux épars; j'en ai fait un système suivi que j'ai lié par d'autres morceaux de ma composition; et il me paraît que le tout fait un ensemble complet, dont la lecture pourra être de quelque utilité, si le Seigneur veut lui donner sa bénédiction.

Je mets donc ce Livre entre les mains des *Malades, des Vieillards, des Infirmes*, de tous ceux qui, affligés dans leur corps, aiment à puiser dans la Religion les consolations qu'elle seule peut donner. Puissent-ils, après avoir supporté leurs maux avec résignation et avec patience, obtenir la couronne de gloire réservée à ceux qui auront *combattu le bon combat!*

*Invocation par laquelle on commence
tous les Exercices Religieux.*

NOTRE aide soit au nom de
DIEU, qui a fait le Ciel et la
Terre. *Amen.*



LE MANUEL
DES
MALADES.

CHAPITRE I.

Lectures pour le commencement
d'une maladie.

- § 1. *Réflexions d'un malade qui se voit couché dans un lit d'infirmité.*
§ 2. *Exhortations à ce Malade.* § 3. *Méditation.* § 4. *Prière.*

QU'EST-CE donc que de l'homme !
(Ps. CXLIV. 3.) Quelle est sa faiblesse !
et sur quoi pouvons-nous compter ici-bas ?
*L'homme né de femme est de courte vie
et rassasié d'agitations.* (Job. XIV. 1.)
Hier je jouissais d'une santé vigoureuse ;
livré tout entier aux objets de ce monde,

je ne pensais point qu'aujourd'hui la main de Dieu fût si près de moi, et que je dusse en être frappé. Mais dois-je être surpris qu'un corps aussi faible que le mien soit sujet à des maladies, et enfin à une décomposition nécessaire? Les parties de ce corps sont si délicates, elles sont en si grand nombre, tant d'objets concourent à les altérer et à les détruire, qu'il est plus surprenant mille fois comment il peut subsister pendant un si grand nombre d'années. Aussi tous les hommes sont-ils soumis à cette loi, tous sans exception. *L'homme naît pour être travaillé, dit Job, comme les étincelles pour voler.* (Job V. 7.) Combien qui déjà sont faibles et infirmes dès le berceau! Combien qui traînent une vie languissante, accablés de douleurs, cloués pendant des années entières sur des lits d'infirmité, n'ayant plus de commerce avec le monde! Mais, *ó mon Dieu!* tu es toujours près de ceux qui t'invoquent (Ps. CXLIII. 18.), tu es leur consolateur et leur soutien; et, dans la situation la plus fâcheuse, nous ne sommes pas malheureux, si nous avons notre recours à toi.

¶ Si j'avais pensé plus souvent à la faiblesse de mon être, et sur-tout à ma

dernière fin, aujourd'hui je ne serais point étonné; car les maux que l'on a prévus sont toujours beaucoup moins sensibles quand ils arrivent. Mais voilà comment se conduisent la plupart des hommes; ils s'étourdissent sur l'avenir, et il leur semble que le temps qui n'est pas encore arrivé ne doit arriver jamais. Cependant leurs années fuient comme les eaux d'un fleuve qui se précipite vers la mer; ils veulent regarder derrière eux, et voilà que le passé s'est enfui, et que l'avenir est prêt à les engloutir pour toujours.

Qu'est devenue la force et la vigueur de ma jeunesse? Mes bras me refusent leur service; une fièvre brûlante me consume et m'affaiblit; mes yeux ne peuvent soutenir la lumière du jour, et j'ai peine à me tourner dans ce lit d'infirmité. O mon Dieu! fortifie-moi par ta grâce. Tu me l'as dit toi-même. *Bienheureux sont ceux qui pleurent, car ils seront consolés!* (Matth. V. 4.) Console-moi donc, ô mon Dieu! afin que je fasse un bon usage de cette maladie, et que je sanctifie mon affliction.

Quand je pense à la manière inopinée dont cette maladie vient de me surprendre, j'ai le plus vif regret d'avoir si mal employé mes années de force et de santé;

je tremble que le mal, en empirant, ne m'ôte les forces et la liberté dont j'aurai besoin pour faire l'examen de ma conscience. Oh! si demain, si dans cette nuit le mal devenait plus sérieux, et que mes organes s'affaiblissent et se troublassent, que ferais-je? Que deviendrais-je? Je ne perdrai point de temps. *Aujourd'hui que j'entends la voix de Dieu, je n'endurcirai point mon cœur.* (Ps. XCV. 7. 8.) *Je chercherai l'Eternel pendant qu'il se trouve, je l'invoquerai tandis qu'il est près.* (Es. LV. 6.)

§. 2.

Exhortation au Malade.

Lorsque Dieu nous visite de quelque maladie qui nous attache au lit, c'est afin de nous faire penser à lui et à notre salut. Durant la santé, les affaires du monde et les soucis de cette vie occupent tellement nos esprits, que nous ne pouvons nous entretenir avec Dieu, ni nous examiner nous-mêmes; mais lorsque notre corps est ainsi abattu, il faut que notre cœur s'élève au Ciel; et lorsque nous ne sommes pas en état de vaquer aux affaires du siècle, il faut que notre

lit soit un cabinet de saintes prières et de méditations dévotes. C'était là l'exercice du Roi Prophète, et de quoi il faisait ses délices. *Mon ame, dit-il, est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance, quand je me souviens de toi dans mon lit, et que je médite de toi durant les veilles de la nuit.* (Ps. LXIII. 6.)

Elevez votre cœur au Ciel pour vous occuper de ces ravissantes pensées; que si, dans le milieu de vos méditations, les affaires du monde viennent vous distraire, faites attention que cela vient de ce que vous ne vous êtes pas accoutumé de bonne heure à vous entretenir avec Dieu, et à méditer sur une meilleure vie que celle qui vous est commune avec les autres hommes. Pour corriger ce défaut, demandez à Dieu son esprit, qui est *un esprit de grâce et de supplications.* (Zach. XII. 10.) Il ne vous le refusera pas, si vous le lui demandez de bon cœur; et alors vous prendrez plaisir à parler à Dieu, et à vous entretenir, avec une sainte joie, des grâces que ce Père céleste fait ici-bas à ses enfans, et de la gloire qu'il leur prépare dans son Paradis. Vous direz avec l'homme selon le cœur de Dieu: *Que les paroles de ma bouche et les méditations*

de mon cœur te soient agréables, ô Éternel mon Rocher et mon Rédempteur ! (Ps. XIX. 15.) Et avec St.-Augustin : C'est mon plaisir, Seigneur, de parler de toi, d'ouïr parler de toi, d'écrire de toi, de méditer de toi, et de graver en mon cœur tout ce que j'apprends de toi. Songez à cela, mon frère, pendant que vous en avez le temps; car il est trop tard de penser au Ciel et à la vie des bienheureux, lorsque la terre fond sous nos pieds, et que la mort est sur le bord de nos lèvres.

Quoique vous ne voyiez point de signe mortel, dans votre maladie, comprenez bien que, si la mort surprend les personnes les plus saines et les plus vigoureuses en apparence, combien plus peut-elle surprendre les malades et les infirmes ? J'ai remarqué, en une infinité de rencontres, qu'il n'y a rien de plus sujet à erreur que le jugement des hommes, et particulièrement, par rapport à l'événement des maladies. Les Médecins les plus habiles se trompent quelquefois aussi bien que les autres. Il ne faut jamais remettre au lendemain une affaire d'une si grande importance, et où il ne va pas de moins que de notre Salut. Dès que nous nous mettons au lit, il faut que nous nous représentions ce tombeau où

nous serons un jour étendus ; et nous devons regarder toutes nos maladies comme des avant-coureurs de la mort, et des avertissemens salutaires que Dieu nous donne pour nous y préparer. Ainsi, encore que Dieu ne nous retire pas du monde, par toutes les maladies qu'il nous envoie, il est pourtant vrai que, toutes les fois que nous sommes malades, il heurte à notre porte, et nous avertit que nous sommes mortels, et d'une nature fragile. Il veut nous faire souvenir que cette vie n'est qu'un souffle en nos narines ; et que n'ayant, en quelque sorte, qu'un instant à passer sur la terre, nous ne saurions trop-tôt songer à l'éternité, ni nous préparer de trop bonne heure pour le Ciel. Par les maladies, Dieu veut donc nous humilier, et nous apprendre à renoncer au monde, et à toutes ses convoitises. Il veut nous mettre dans l'esprit que *nous n'avons point ici-bas de Cité permanente.* (Héb. XIII. 14) ; qu'il nous faut *posséder toutes les choses de la terre comme ne les possédant point ;* (1 Cor. VII. 31.) et que nous devons nous représenter toute la gloire du monde, *comme une figure qui passe*, et comme une fumée qui s'évanouit. Il veut que nous transportions notre cœur et nos affections

dans le Ciel, où est notre trésor, notre gloire, et notre souveraine félicité. En un mot, Dieu nous châtie pour nous rendre participans de sa sainteté, et pour retracer dans nos cœurs son image. Si votre maladie vous porte à méditer toutes ces choses, et qu'elle produise en vous des fruits de justice et de sainteté, nous en pourrons dire ce que Jésus-Christ dit autrefois de la maladie de Lazare : *Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle.* (Jean XI. 4.)

Ne rejetez point votre maladie sur les influences de l'air, ou sur les alimens que vous avez pris ; mais reconnaissez la main qui vous frappe. Jamais David ne parle de ses maladies, qu'il ne confesse son péché, et qu'il n'en demande pardon à Dieu. Ne vous arrêtez donc point aux causes secondes. Levez vos yeux en haut et adorez la providence. *Si, sans la volonté de votre Père céleste, il ne tombe pas un passereau à terre,* (Math. X. 29.) croiriez-vous que, sans cette volonté divine, un Fidèle pût être couché dans un lit d'infirmité ?

Sentez les avantages de la Religion pour consoler notre ame. La Religion est comme une mère tendre, comme

une veuve que ses enfans ont outragée, maltraitée, et abandonnée. Si elle vient à apprendre qu'un de ces enfans ingrats vient d'éprouver quelque accident ou quelque maladie, elle vole à son secours, elle suce ses plaies, elle le console, et termine heureusement sa guérison. Jetez-vous dans les bras de cette mère que vous avez outragée, et savourez les consolations qu'elle vous prépare. Vos douleurs seront plus légères, vos espérances s'augmenteront, et votre lit d'infirmité se transformera en un séjour de triomphe et de joie.

Ce qui relève principalement les prérogatives du chrétien sur celles du philosophe, ce sont diverses armes qu'elles opposent à la pensée de la mort, et la comparaison du païen mourant au chrétien mourant. Je me représente le païen se parlant ainsi à lui-même dans son lit de mort. De quelque côté que j'envisage mon état, je trouve matière au trouble et au désespoir. Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, je vois des symptômes affreux, des agitations violentes, des douleurs mortelles qui vont se rassembler dans mon lit d'infirmité, et être les premières scènes de cette tragédie que je vais ensanglanter. Si j'envisage

le monde, je vois disparaître à mes yeux les objets les plus chers, je vois rompre les liaisons les plus étroites, je vois s'effacer mes titres les plus spécieux, je vois s'évanouir mes privilèges les mieux fondés, je vois un rideau funeste qui va dérober à ma vue la décoration de cet univers. Si j'envisage mon corps, je vois une masse sans mouvement et sans vie; cette langue qui va être condamnée à un éternel silence, ces yeux qui vont être fermés pour jamais à la lumière, ces organes qui vont être dissous entièrement, et tous ces restes malheureux de mon corps mortel, qui vont avoir le sépulcre pour demeure, et servir de pâture aux vers. Si j'envisage mon ame, à peine entrevois-je quelques preuves de son immortalité, et quand je me serai démontré qu'elle est naturellement immortelle, je ne sais si l'Auteur de mon Etre voudra déployer ses attributs pour la conserver, ou pour la détruire, si ces désirs d'immortalité que je ne puis déraciner sont la voix de la nature, ou la voix de la cupidité. Si j'envisage ma vie passée, j'ai mon témoin au-dedans de moi, et quelque imparfaites qu'aient été mes lumières, je sens bien que je ne les ai point réduites en pratique, et que la grandeur de ma

corruption a augmenté l'épaisseur de mes ténèbres. Si j'envisage l'avenir, je découvre bien, à travers quelques nuages, une économie qui doit suivre celle-ci; ma raison me dit bien que l'auteur de la nature ne m'aurait pas donné une ame dont les pensées sont si sublimes, et les désirs si étendus, pour ne jouer qu'un rôle si bas, et de si courte durée. Mais ce n'est là qu'une faible lumière; et quand il y aurait une autre économie après celle-ci, en serais-je moins misérable? Ainsi, tantôt souhaitant le néant, tantôt craignant d'y tomber, je sens mes pensées se détruire, et mes désirs se combattre mutuellement. Tel est le païen mourant. Ne nous opposez point les exemples de ceux qui sont morts d'une autre manière. Ces exemples sont en petit nombre, et la tranquillité du dehors ne répondait pas toujours au trouble de l'intérieur. Le trouble était d'autant plus violent, qu'il se renfermait dans l'intérieur, et qu'on affectait de ne pas le faire paraître au-dehors. Comme l'on ne doit pas croire que la philosophie ait pu rendre les hommes insensibles à la douleur, parce que quelques philosophes ont soutenu que la douleur n'est point un mal, et qu'ils ont paru la braver, on ne doit pas croire

aussi qu'elle ait désarmé la mort aux yeux des disciples de la Religion naturelle, parce que quelques-uns ont soutenu que la mort n'est point à craindre en effet. Après tout, si quelques-uns des païens ont eu de la tranquillité, c'est une tranquillité sans fondement à laquelle la raison ne saurait conduire.

Oh ! que la mort du Chrétien est différente de celle que nous venons de dépeindre ! Que la Religion révélée l'emporte à cet égard, sur la Religion naturelle ! Tout ce qui trouble le païen mourant rassure le chrétien, au lit de la mort.

Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, se dit le chrétien mourant, si j'envisage ces symptômes affreux, ces douleurs mortelles, je les regarde comme un remède violent, mais nécessaire, pour me détacher de la vie, et pour déraciner ces restes de corruption que je porte au-dedans de moi. D'ailleurs, je ne serai pas abandonné à ma propre faiblesse ; quand je souffrirai j'aurai une source féconde de patience et de fermeté ; et ce secours puissant, qui m'a soutenu pendant ma vie, m'aidera à porter les coups que la mort va me livrer. Si j'envisage mes péchés, j'en brave toutes les atteintes ; je vais à un tribunal désarmé,

à un Dieu réconcilié, à une justice satisfaite. Si j'envisage mon corps, je le vois prêt à dépouiller ce qu'il a de rampant et d'odieux pour se relever avec gloire. Tombez, tombez dans la poussière, sens imparfaits, maison de poudre, frêles organes ; vous êtes *semés corruptibles, vous ressusciterez incorruptibles ; vous êtes semés en déshonneur, vous ressusciterez en gloire ; vous êtes semés en faiblesse, vous ressusciterez en force.* (1. Cor. XV. 43.) Si j'envisage mon ame, je la vois qui va sortir de l'esclavage où elle était asservie. J'emporte avec moi ce qui pense et qui réfléchit. J'emporte la douceur du goût, l'harmonie des sons, la beauté des couleurs, l'agrément des odeurs. J'emporte le Ciel, la terre, la nature et les élémens. Si j'envisage l'économie où je vais entrer, je n'en ai que des connaissances confuses, il est vrai ; mais c'est cela même qui doit m'en donner de grandes idées. Si je pouvais la connaître, il faudrait qu'elle eût quelque proportion avec ce qui tombe sous mes sens, ou qui peut être représenté par mes idées. Si l'éclat des dignités mondaines, si la richesse des grands, si les plaisirs de la volupté la plus raffinée étaient capables de me représenter les félicités célestes, je pourrais soup-

çonner que , participant à la nature de ces choses , elles participeraient à leur vanité. Mais s'il n'y a rien qui puisse représenter l'état où je vais entrer , c'est que cet état surpasse tout. Et ce que j'en connais ne suffit-il pas pour me le faire désirer avec ardeur ? Je sais que mes lumières et que mes vertus seront perfectionnées ; je sais que je connaîtrai la vérité , et que je me soumettrai à l'ordre ; je sais que je serai affranchi de tous les maux et que je serai en possession de tous les biens ; je sais que je serai avec Dieu , avec ces esprits bienheureux , qui sont autour de son trône , et qu'un état si parfait n'aura point de fin.

§. 3.

Méditation du Chrétien Malade.

Monarque suprême de l'univers , Maître aussi juste et miséricordieux , qu'absolu ! Quelque partie peu considérable de ton vaste empire que soit cette terre sur laquelle tu nous as placés , tu ne l'as cependant point abandonnée avec dédain ; mais tu jettes continuellement des regards d'attention et de bienveillance sur ses vils habitans. *Tu règues , ó Eternel !* (Ps.

XCVII. 1.) et ton règne est pour moi un sujet de joie, comme il doit l'être pour toutes les créatures intelligentes. Je crois que tu conserves et que tu diriges tout, par ta providence. En particulier, je crois fermement que tu intervies avec sainteté, avec sagesse, et avec bonté, dans tout ce qui m'arrive. M'élevant au-dessus des causes secondes, je remonte jusques à toi, Seigneur, dont *les yeux sont toujours ouverts sur les enfans des hommes*; (Jérémie. XXXII. 19.); à toi qui *formes la lumière et les ténèbres, qui crées la paix et l'adversité*; (Es. XLV. 7.); à toi qui les fais succéder à ton gré l'une à l'autre, qui peux en un instant changer la clarté la plus vive en des ombres épaisses, et faire de la nuit la plus obscure, le jour le plus serein.

Sage et clément arbitre de notre destinée! combien de fois ai-je demandé *que ta volonté fût faite*! Et maintenant que ta volonté à mon égard me paraît fâcheuse, retracterai-je le souhait que j'ai si souvent formé? Ah! je viendrai plutôt me prosterner à tes pieds, et t'y vouer une libre et entière soumission à ton bon plaisir. *Seigneur, Dieu tout puissant, tous tes jugemens sont véritables et justes.* (Apocal. XV. 3.) Je confesse en ton ado-

nable présence que *j'ai mérité tout ceci* (Edr. IX. 13.), et mille fois plus encore. Je confesse que *ce sont tes gratuités qui font que jen'ai pas été entièrement consumé*, (Lam. III. 22.), et que tu m'as laissé les moindres consolations. Je suis obligé de reconnaître, ô Eternel! que les péchés d'un seul des jours de ma vie suffisaient pour m'attirer tous ces châtimens, et qu'il n'y a eu aucun de ces jours que je n'aie souillé, plus ou moins, par mes iniquités. Frappe-moi donc, *ô juste Juge!* Je te bénirai encore de ce qu'au lieu de me frapper de verges, tu n'as pas ordonné au glaive d'exécuter les arrêts de ta justice, et de m'immoler à tes yeux.

§. 4.

Prière.

Seigneur! que notre Prière monte devant toi comme le parfum, et l'élévation de nos mains comme une oblation qui te soit agréable! (Ps. CXLI. 2.) Tu as promis que tout ce que nous te demanderons au nom de Jésus-Christ, et suivant ta sainte volonté, nous sera miséricordieusement accordé. C'est en nous confiant en ces promesses, que nous te présentons

notre requête, en faveur de celui de nos frères sur lequel tu viens d'appesantir ta main, en le mettant dans l'état de maladie, de souffrance et d'accablement où il se voit réduit. Il t'invoque, Seigneur, *des lieux profonds*; il adore, ô Dieu! la justice des voies de ta providence, et il reconnaît, dans cette épreuve, le châ-timent du meilleur et du plus tendre de tous les pères, qui nous châtie, afin de nous rendre participans de sa sainteté. Non-seulement ce malade ne souffre pas ce qu'il a mérité; mais tu travailles, par ce léger châ-timent, à le réveiller et à le convertir. O Dieu! que tu es bon de nous réveiller ainsi, nous qui sommes plongés dans une fatale sécurité, qui nous fait oublier notre vocation, et ce que nous devons faire pour y répondre! Ce sont-là les salutaires leçons que tu nous donnes, sur-tout par ces maladies, qui nous forcent, presque malgré nous, à penser à notre néant, à notre sortie de ce monde, et au compte redoutable qu'il te faudra rendre de toute notre vie; de sorte qu'à mesure que *l'homme extérieur déchoit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour*, (2. Cor. IV. 16.) et que la faiblesse et la maladie du corps deviennent la force et la santé de l'ame. Que ce cher

malade en fasse une heureuse expérience, pour laquelle il bénira à jamais ton saint nom ! qu'il s'humilie sous ta main, qu'il la baise humblement ! *qu'il se juge soi-même, pour n'être point jugé par le Seigneur !* (1. Cor. XI. 31.) Qu'il avoue ses transgressions, qu'il les délaisse et qu'il répare tout ce qui pourra être réparé ! Tu as promis, Dieu de miséricorde, que le pécheur repentant serait reçu en grâce ; tu as même juré, par ton essence adorable, *que tu veux sa conversion et sa vie.* C'est sur ces promesses invariables, ratifiées par la mort de Jésus-Christ, que notre frère fonde toutes ses espérances ; et puisqu'il espère en toi, il ne sera jamais confus. S'il vit, ce sera pour ta gloire, et pour le salut de son ame ; si tu le retires, ce sera dans ta paix, et *après l'avoir scellé pour le jour de la Rédemption.* (Eph. IV. 30.) Accepte aussi, Seigneur, ses louanges et ses actions de grâces, pour toutes les gratuités et toutes les compassions dont tu as usé envers lui. Tu l'as couronné de tes bénédictions temporelles et spirituelles, et tu l'as conduit, jusqu'à cette heure, à travers les misères, les agitations, et les maux de cette vie, à la gloire céleste, où il espère que ta grâce voudra bien le recevoir. Aussi

son ame t'invoque, et te cherche; son cœur s'élève à toi, il frappe à la porte de ton trône de grâce. Réponds favorablement, ô bon Dieu! aux vœux et aux demandes de ta créature, et que ses soupirs parviennent jusques à toi. *Exauce aussi les prières que ce malade t'offre pour sa famille affligée, de même que celles qu'elle te présente pour lui. Accomplis leurs vœux mutuels, et qu'un jour ils se trouvent tous réunis dans la céleste patrie, où tous tes élus et tes enfans te béniront aux siècles des siècles.*

Convertis les pécheurs; affermis les justes; loge-nous tous, et avec nous les infirmes, les malades et les mourans, sous ta puissante protection; et que, tout le temps que nous avons encore à passer sur la terre, nous y vivions *sobrement, justement et religieusement.* Seigneur, fais grâce pour l'amour de ton Christ, au nom duquel nous continuons de te prier, en disant: Notre père, etc.

 CHAPITRE II.

Du but que Dieu se propose , en nous envoyant des maux.

§. 1. *Une sage Providence gouverne l'Univers.* §. 2. *1.^{er} but de Dieu , en nous envoyant des maux , de nous éprouver.* §. 3. *2.^e but , de nous humilier.* §. 4. *3.^e but , de nous réveiller de notre léthargie.* §. 5. *Méditation à ce sujet.* §. 6. *4.^e but de Dieu , de nous détacher du monde.* §. 7. *Méditation à ce sujet.* §. 8. *Dernier but de Dieu en nous envoyant des maladies.*

LA providence de Dieu gouverne l'univers. Il a si bien arrangé les causes secondes que , sans déranger les lois et l'ordre établis depuis le commencement des temps , les effets sont toujours tels que sa sagesse les a déterminés. Malade , qui es détenu dans ce lit de douleur , c'est donc par une suite des lois de la Providence que tu souffres ; ton Dieu le permet , il l'ordonne ainsi. Mais penses-tu qu'un Dieu sage fasse rien en vain ? qu'un Dieu juste permît que tu souffrisses , si tes souffrances ne devaient pas être utiles ?

et qu'un père se plaise à tourmenter ses enfans ? Dieu t'envoyerait-il des maux pour le plaisir cruel de te faire souffrir, et se nourrirait-il de tes larmes ?

Adore la Providence ; et , quoique *les voies de Dieu ne soient pas nos voies* , écoute quel est le but que Dieu se propose en t'envoyant cette affliction.

§. 2.

Premier but de Dieu en nous donnant des maux , de nous éprouver.

Quand on dit que Dieu a pour but de nous éprouver , on ne veut pas dire qu'il ait besoin de ces épreuves pour connaître quels nous sommes , quelle est notre foi , notre résignation , notre obéissance , puisque Dieu lit facilement dans le plus secret de nos cœurs et qu'il connaît nos pensées , même avant qu'elles paraissent ; mais qu'il veut nous mettre à même d'exercer ces vertus. Nous avons grand besoin de ces épreuves. Dans la santé , nous faisons illusion aux autres par une obéissance apparente aux volontés de Dieu ; nous nous faisons illusion à nous-mêmes. Parce que nous pratiquons certains commandemens de la loi , com-

mandemens faciles, qui ne nous coûtent aucun sacrifice, il nous semble qu'il n'en est aucun qui pût nous arrêter; mais, quand le vent de l'adversité vient à souffler, le courage nous manque; alors la volonté de Dieu nous effraye, et ses commandemens nous paraissent durs et pénibles. Mais quelle gloire y a-t-il, mon frère, à pratiquer des devoirs qui ne nous donnent aucune peine, et auxquels notre tempéramment même nous porte? Vous étiez assidu dans votre famille; on ne vous a point vu porter dans des parties de plaisir, ou consacrer à de folles dépenses, cet argent que vous avez réservé avec soin pour le transmettre à vos enfans; mais peut-être est-ce l'avarice qui vous guide, et que vous n'avez été ainsi économe et retiré que parce que vous craigniez la dépense. Vous vous glorifiez de ce qu'on ne vous a jamais vu adonné à la folle passion du jeu, mais vous ajoutez tout de suite que c'est parce que vous ne l'aimez point; ainsi ce n'est ici qu'un heureux hazard, et non point une vertu. Je cite ces exemples, pour vous faire remarquer que le monde est plein de ces hommes qui ont certaines bonnes qualités, dont il faut les féliciter comme d'une bonne aventure, et non point les louer

comme si elles étaient des vertus. Une vertu, quand elle est l'effet du tempérament, ne mérite pas ce que l'on appelle de l'admiration. Mais, surmonter des obstacles, résister à une passion chérie, la combattre, la sacrifier, immoler tout ce qu'on a de plus cher, pour pratiquer des vertus dont l'idée seule nous effraye par les difficultés qu'elle nous présente, voilà ce qui mérite des éloges.

C'est là que nous conduit la maladie. Dans cet état, l'obéissance aux lois de Dieu paraît très-difficile, et par conséquent elle devient louable. Renoncer à ses plaisirs, quitter le monde, se coucher dans un lit de peines, de souffrances et d'ennuis, endurer des douleurs amères, voir ce corps que l'on idolâtre se dessécher et dépérir, n'avoir devant les yeux que des idées de souffrances, de deuil, de larmes et de sépulcre, et avec cela être obéissant et soumis, *mettre le doigt sur la bouche, baiser la verge* qui nous frappe et se réjouir de son affliction; voilà la vertu du chrétien, voilà l'épreuve que Dieu lui envoie.

Heureux celui qui sort glorieux de cette épreuve! Malades, *voilà ce qui vous remplit de joie, quoique maintenant vous soyez attristés pour un peu de temps par*

diverses épreuves, puisqu'il le faut, afin que l'épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or périssable, et que l'on éprouve pourtant par le feu, vous soit un sujet de louange, d'honneur et de gloire, lorsque J. C. paraîtra, lui que vous aimez quoique vous ne l'ayez pas vu, en qui vous croyez quoique vous ne le voyez pas encore, et en croyant vous tressaillez d'une joie ineffable et glorieuse, remportant ainsi le salut de vos ames pour récompense de votre foi. (1. Pier. 1. 6. 9.).

Ajoutez à ce que vous venez d'entendre, que la maladie nous met à même de pratiquer bien des vertus qui sont particulières à cet état, la patience, la résignation, la douceur, la confiance en Dieu et l'espérance. Quand est-ce que Job a été plus grand ? Est-ce lorsque, vertueux mais riche, il pratiquait la vertu à son aise et sans gêne ? ou lorsque, dépouillé de ses immenses richesses, privé de sa famille, et couché sur un fumier où un morceau de vase de terre brisé était tout le pansement qu'il mettait à ses plaies, il obéissait à la volonté de Dieu, et consolait lui-même ses amis affligés ? Ces dernières vertus n'ont-elles pas un plus grand éclat que les premières ? Que la confiance en Dieu vous anime !

Vous n'êtes affligés que pour un peu de temps, (1. Pierre. I. 6.); mais il est bon que vous le soyez, puisque ce n'est que par beaucoup d'afflictions que vous pouvez entrer dans le Royaume des Cieux. (Act. XIV. 22.) Dites donc avec Job: Je sais qui est celui en qui je me suis confié, et qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusques à ce jour-là, et lorsqu'après ma peau ceci aura été rongé, je verrai Dieu de mes yeux et mes yeux le verront. (Job. XIX. 26. 27.)

§. 3.

Second but de Dieu en nous envoyant des maux ; de nous humilier.

Qu'est-ce qui peut mieux confondre l'orgueil de l'homme et l'humilier salutairement qu'une maladie qui l'accable et l'anéantit ? Allez auprès du lit de ce conquérant, qui avait fait trembler l'univers devant lui, et voyez ce qu'il est devenu. Où est ce bras redoutable qui ne lançait que des foudres ? Où est cette démarche majestueuse et fière qui annonçait en lui le maître de l'univers ? Où sont ces regards terribles que nul mortel ne pouvait soutenir ? Hélas ! tout cela a dis-

paru. Encore quelques momens, encore quelques soupirs, et ce conquérant ne sera plus qu'un cadavre. Je me rappelle ici le mot d'un de nos Rois, qui, épuisé par une longue maladie, sortit un jour un de ses bras de son lit et le faisant voir à un de ses courtisans, lui dit : *Voyez, mon ami, ce que sont les bras d'un Roi de France.* Allez auprès du lit de cette femme mondaine si vaine de sa beauté; tirez le rideau qui la couvre, et vous verrez des traits défigurés dont vous aurez peine à soutenir la vue. Homme petit et méprisable, ne te glorifie donc, ni de ce que tu appelles ta grandeur, ni de ta naissance, ni de tes richesses, ni de ces vastes projets d'ambition et de fortune. Plus tu croiras être grand, et mieux la maladie t'apprendra que tu es faible et petit.

Ton lit d'affliction t'apprendra sur-tout que tu es pécheur, et que tu as un Juge. Là ces idées que tu avais évitées dans le monde se présenteront à toi, et te poursuivront avec opiniâtreté. Tu te rappelleras les fautes sans nombre que tu as commises; tu les verras dans toute leur laideur, parce que tu ne verras qu'elles, et qu'elles se montreront enfin dépouillées des circonstances qui te séduisaient;

tu te représenteras transporté au pied du tribunal de ton Juge, et dans cet état de proscription, d'alarme et d'incertitude, seras-tu tenté d'avoir de l'orgueil ?

§. 4.

Troisième but de Dieu en nous envoyant des maux ; de nous réveiller de notre léthargie.

Tant que nous jouissons de la santé, nous ne vivons que pour le monde. Il nous semble que cette santé ne pourra jamais être ébranlée, que cette vie doit durer toujours, que les plaisirs ne finiront point. L'avenir nous semble un temps fort éloigné, un lointain obscur que nos yeux ne découvrent que très-confusément. L'amour du plaisir nous entraîne, ou nos affaires nous occupent et nous attachent. La vie de soixante ou quatre-vingts ans nous retient obstinément asservis, et la vie, la vie éternelle ne nous occupe en aucune manière. Cette éternité est si loin ! une vie de soixante ans est si longue ! On s'endort ainsi dans la plus folle sécurité. Mais tout-à-coup une voix se fait entendre : *Qu'as-tu dormeur ? réveille-toi !* (Jonas. i. 6.) La

3*

tempête se lève, l'orage gronde, les flots s'amoncellent, la maladie arrive, et à sa suite la douleur, les souffrances et les regrets.

Il n'est que trop commun parmi les hommes de négliger le salut, et de renvoyer à d'autres temps le soin de s'en occuper. On ne pense point que la vie est courte, qu'elle passe comme un torrent, que l'on risque de n'avoir pas le loisir et la force nécessaires, et que, plus on diffère cet ouvrage, plus il devient difficile. Nous sommes tous comme ces négocians qui, ayant leurs affaires mal en ordre, renvoient toujours de les dépouiller, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement dérangées, et qu'il n'y ait plus de remède. Nous devons donc, si nous sommes sages, nous estimer heureux, quand une maladie inopinée nous force pour ainsi dire à mettre la main à un ouvrage que nous sommes toujours portés à reculer.

§. 5.

Méditation à ce sujet.

Réveille-toi, ô mon ame ! réveille-toi d'un sommeil trop funeste ; cesse de poursuivre la vanité et le mensonge ; et que

les considérations qui viennent de t'être proposées, t'engagent à regarder, du moins pendant quelques momens, *aux choses qui sont en avant et à celles qui sont en haut.* (Phill. III. 14. Coll. III. 2.) Tu as assez consacré d'heures aux affaires et aux plaisirs de la vie. Ne refuse point d'en employer quelques-unes à penser à toi-même et à tes plus chers intérêts; à examiner ce que tu es, comment et pourquoi tu es sur la terre, et ce que tu dois bientôt devenir. Tu es, ô mon ame! une créature que Dieu a formée et enrichie de ses dons; il t'a unie à un corps organisé, qu'il anime et qu'il soutient, mais dont il n'a voulu faire pour toi qu'un domicile passager. Ah! pense dans combien peu de temps *ce Tabernacle terrestre sera dissout, et tu retourneras à Dieu.* (2. Cor. V. 1.) Eh quoi! ce Dieu, Etre unique, infini, éternel, glorieux et béni à jamais, sera-t-il l'objet dont tu t'occuperas le moins? Veux-tu vivre et mourir en lui disant incessamment par tes actions: *Retire-toi de moi; car je n'ai que faire de la science de tes voies?* (Job. XXI. 14.) Le matin, le jour, le soir, la nuit, tous les temps fournissent des prétextes à ta négligence. Mais, ô mon ame! que seront-ils ces prétextes

aux yeux de ton Juge ? Ils peuvent te faire illusion, mais ils ne sauraient lui en imposer.

O Dieu ! Bienfaiteur suprême, que j'ai négligé et outragé ! quand je jette seulement un regard sur ta grandeur et ta bonté infinies, je suis étonné, confondu de cette insensibilité pour toi, qui a prévalu et qui prévaut encore dans mon cœur. *J'ai honte, et je suis trop confus pour oser lever ma face vers toi ;* (Ésd. IX. 6.) le plus léger examen me démontre que *j'ai agi follement, et fait une très-grande faute.* (1. Sam. XXVI. 21.) Et cependant mon cœur endurci, pour t'avoir si long-temps négligé, voudrait en tirer un motif à te négliger encore ! Tu mérites sans doute que toutes tes créatures raisonnables ne soient pour toi que reconnaissance, qu'empressement et qu'amour ; que tous les esprits soient pénétrés d'un vif sentiment de ta présence, et que le désir de te plaire l'emporte sur tous les autres désirs. Cependant *tu n'as pas été dans toutes mes pensées ;* (Ps. X. 4.) et mon indifférence, par rapport à la religion qui est la fin et la gloire de ma nature, a été si grande, qu'à peine me suis-je informé de ce qu'elle était. Triste effet de ma corruption ! Je sais que, si je

demeure dans cet état, je ne puis que périr ; je sens cependant en moi une répugnance secrète à méditer sur des sujets de ce genre ; une envie, sinon de renoncer absolument à ces méditations, du moins de les renvoyer à un autre temps. Mon ame est maintenant en suspens ; mais toi, Seigneur, qui m'as fait, tu sais ce qui m'est le plus convenable. *Mène-moi et me conduis, je t'en supplie, pour l'amour de ton nom.* (Ps. XXXI. 4.) Ne permets pas que je diffère jusques à ce qu'il ne soit plus temps. *Arrache-moi hors du feu comme un tison.* (Amos. IV. 11.) Romps le charme fatal par lequel mes affections sont liées à des objets terrestres, qui, en comparaison des spirituels, ne méritent que des mépris. Fais que je parvienne enfin à un état, où je puisse penser à toi et à moi-même sans effroi ; où je ne sois pas tenté de souhaiter que tu ne m'eusses jamais donné l'être, ou que tu m'oubliaasses pour jamais ; et où la meilleure espérance que je puisse concevoir ne soit pas de périr comme les brutes.

Si ce qui me sera proposé dans la suite est vrai et raisonnable ; s'il tend à avancer mon bonheur ; si je dois le regarder comme une déclaration fidelle de ta

volonté ; ô Dieu ! que j'écoute et que j'obéisse ! *Que les paroles* de ton serviteur, tandis qu'il plaide ta cause, *soient comme des aiguillons*, qui pénètrent bien avant dans mon ame, comme *un glaive*, qui *atteigne jusques à la division des jointures et des moëllés* ! (Heb. V. 12.) Que j'en ressente les douloureuses atteintes, que j'en gémissé amèrement ! car il vaut mieux souffrir que mourir. Quelques mystères sublimes, quelques préceptes rudes à la chair et au sang, que je puisse rencontrer dans la Religion ; s'ils sont nécessaires à mon salut, qu'ils ne soient pas pour toujours *cachés de devant mes yeux* ! (Luc. XIX. 42.) Et s'il m'est utile d'y faire attention dès cette heure, que je ne me permette pas un seul instant de délai ! Mais, ô mon Dieu ! que ton Saint Esprit grave lui-même dans mon ame ces enseignemens sacrés ! qu'il triomphe de ma lenteur à les comprendre, et de l'aversion que je sens encore pour eux dans mon faible cœur ! Ecoute les cris de ce cœur brisé, pour l'amour de ton fils, qui a converti et sauvé plus d'un pécheur aussi endurci que moi ; et qui *des pierres mêmes peut susciter des enfans à Abraham*. (Matth. III. 9.) Amen.

§. 6.

Quatrième but de Dieu en nous envoyant des maladies; de nous détacher du monde.

Il n'y a point de prédicateur plus éloquent que la maladie. Les prédicateurs, chrétiens ont beau nous parler de la vanité du monde, entasser preuves sur preuves, figures sur figures, nous restons froids et insensibles; nous les écoutons, et ils n'ont pas plutôt fini que nous retournons à nos vanités. Mais la maladie prêche avec beaucoup plus de force. En un instant et dans un seul tableau, elle nous fait voir que la vie est un songe, les plaisirs une chimère, les honneurs une fumée, et que tout est vanité.

Dis-moi, malade, qu'est-ce que cette vie que tu idolâtrais, à laquelle tu rapportais toutes tes facultés? Tu jettes les yeux derrière toi, pour chercher ce qu'est devenu le passé; tu veux te rappeler les divers momens de ta vie; et tout ce que tu vois de plus certain, c'est que tu as songé d'avoir vécu?

Que sont les plaisirs dont tu as joui?

Quelle consistance y trouves-tu ? Quelles impressions ont-ils laissé dans ton esprit ? Et que te reste-t-il de leur souvenir ?

Que sont même tes richesses ? Quelle consolation peuvent-elles t'apporter ? L'or est-il un vrai bien, s'il ne peut pas adoucir les souffrances ? Tu peux sans doute, si tu es riche, te procurer des remèdes pour soulager les maux du corps ; mais, si ton ame est malade, les richesses la guériront-elle ? Il fond sous tes yeux ce tas de boue que tu avais amassé avec tant de peine. Tu comprends aujourd'hui que tous ces objets que tu aimais n'ont qu'une valeur empruntée qu'ils vont perdre à tes yeux ; que des habits magnifiques ne sont qu'une laine grossière, ou le fil d'un ver méprisable, tissus avec un peu d'art ; que des diamans ne sont qu'une pierre brillante qui se brise sous le marteau, ou qui se dissout dans le feu ; que l'or n'est qu'une boue durcie et colorée ; que les honneurs ne sont qu'une prééminence factice d'un ver de terre sur une centaine, ou sur un millier d'autres vers. Tu cherches à t'accrocher encore à quelques-uns de ces objets ; mais tous se fondent et s'évanouissent sous ta main ; rien ne demeure, tout t'échappe, et tu vois qu'il n'y a de réel que tes souffrances et tes regrets.

§. 7.

Méditation à ce sujet.

Ps. XXXIX. *Certainement*, dit le Saint Esprit dans les Ecritures, *tout homme est vanité, quoiqu'il soit debout. L'homme se promène parmi ce qui n'a que l'apparence.*

Eccl. I. *J'ai regardé tout ce qui se fait sous le Soleil, et voilà tout est vanité et rongement d'esprit.*

Qu'il faut être aveugle pour ne pas s'en apercevoir, qu'il faut être insensé pour ne pas agir en conséquence ! Hélas ! combien de fois n'ai-je pas été cet aveugle et cet insensé ! Le présent siècle m'a occupé uniquement ; il a, ou peu s'en faut, pris tout mon temps et borné tous mes désirs, et c'est à ce monde et à ses folles et dangereuses vanités, que tout mon travail s'est rapporté. Aussi quel a été le fruit de tout ce travail, et quel est le profit qu'il m'en revient actuellement que je vais paraître devant mon Juge, pour lui rendre compte de toute ma vie ? Je ne saurais rien trouver dans le monde qui puisse pourvoir à mes besoins et mettre mon ame dans la tranquillité, après laquelle elle soupire

présentement. Je sens que je serais infiniment plus heureux, si le présent siècle avait fait et faisait aujourd'hui moins d'impression sur mon esprit et sur mon cœur. Quand même je posséderais tout ce qu'il y a de plus riche et de plus éclatant sur la terre; quand même Dieu aurait mis une couronne sur ma tête; quand même je serais maître de tous les trésors de l'univers; quand même je connaîtrais toutes les sciences et tout ce qu'elles renferment de plus profond; à quoi me servirait tout cela au pied du trône de mon Juge? *Vanité des vanités, tout est vanité, hors de craindre Dieu et de garder ses Commandemens.* (Eccl. I. 2. XII. 15.) Oh! qu'il est certain, que ce n'est pas sans de très-saintes et de très-justes raisons que l'esprit de J. C. nous prêche le renoncement au monde et à nous-mêmes! Oh! que ces paroles que je connaissais pourtant, n'ont-elles plus occupé mon esprit et sur-tout mon cœur! *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont au monde; car si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui.* (1. Jean. II. 15) Pourquoi ne l'ai-je pas toujours cru et compris, comme je le crois et comme je le comprends actuellement? Ces vanités ont toujours été les mêmes. Lorsque j'étais

dans l'âge le plus riant, elles n'étaient pas moins des vanités qu'elles le sont présentement ; mais, entraîné par le torrent et enchanté par l'attrait des passions, je ne m'en apercevais pas, ou si je m'en apercevais, je n'agissais pas en conséquence. Pardonne, ô Seigneur ! mon aveuglement et ma stupidité. J'en ai honte, j'en gémis. Je n'aurais pas donné dans ces excès, si j'avais réfléchi sur la nature de mon ame et sur son immortalité. Elle ne trouve rien sous le soleil qui puisse remplir ses désirs. Je n'aurais pas donné dans ces excès, si je m'étais souvenu que toute la Religion consiste dans l'amour de Dieu et dans la consécration qu'on lui fait de son cœur. Jamais l'amour de la créature n'aurait prévalu dans le mien, si je n'en avais pas banni celui de qui seul vient le vrai bonheur. Je n'aurais pas donné dans ces excès, si j'avais ouvert les yeux sur tant d'exemples et sur tant d'événemens dispensés par la sage providence. J'ai vu plus d'une génération passer et d'autres revenir. Peu de jours se sont levés, où Dieu ne m'ait fait voir de nouvelles victimes du sépulcre, qui me disaient : *Et toi aussi tu es poudre, et tu retourneras en poudre.* (Gen. III. 19.)

Cette sentence va peut-être s'accomplir

en moi, et je m'en irai dans peu par le chemin de toute la terre. Dans peu je serai associé aux habitans de la poussière. J'approche de ce moment où tout finira pour moi. *Vanité des vanités, tout est vanité.* Pénétré de ces considérations, je vais consacrer à Dieu tout ce qu'il m'accordera encore de vie, de force et de santé, et mon ame ne respirera plus qu'après Dieu et son saint paradis. C'est-là mon désir; enflamme-le, Seigneur! C'est mon espérance, qu'elle ne soit pas confuse; c'est tout ce que je puis faire, pour racheter le temps perdu, pour fléchir mon Juge, et pour sanctifier les momens de vie qui pourront encore m'être accordés. O Dieu! qui connais si bien mes faiblesses, aide-moi, toi seul peux le faire, à exécuter ce dessein que ta grâce m'inspire. Seigneur! mon ame te cherche, entends ses vœux, et que jamais rien ne puisse la séparer de ton amour. *Amen.*

§. 8.

Dernier but de Dieu en nous envoyant des maladies.

Le dernier but de Dieu, en nous envoyant des maladies, c'est de nous engager

à remplir de grands devoirs, des devoirs essentiels, qui conviennent à la situation où se trouvent les malades. Mais cet objet est étendu, et il mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE III.

Devoirs d'un Malade.

Premier devoir. La patience. §. 1. Motifs à la patience. §. 2. Méditation à ce sujet. §. 3. Prière pour demander à Dieu la patience. §. 4. Mouvemens de résignation. 2.^e Devoir des malades. La Prière. §. 5. Nécessité et avantages de la prière. §. 6. Prière à ce sujet. 3.^e Devoir des malades. Les actions de grâces. §. 7. Justice de ce devoir. §. 8. Méditation à ce sujet. 4.^e Devoir des malades. La repentance. §. 9. Nécessité de la repentance. §. 10. Exhortation au malade impénitent ou qui cherche à se flatter. §. 11. Méditation à ce sujet. Les différens degrés de la repentance. §. 12. Division. §. 13. 1.^{er} Degré de la repentance: examiner sa conscience et les péchés que l'on a commis. §. 14. Articles sur lesquels un malade doit s'examiner. 2.^e Degré de la repentance: avoir de la douleur de ses péchés. §. 15. Devoirs du

malade à cet égard. 3.^e Degré : confesser ses péchés à Dieu et recourir à sa miséricorde. §. 16. Devoir du malade à cet égard. §. 17. Mouvemens de confession et de recours à la miséricorde divine. §. 18. 4.^e Degré : renoncer à ses péchés et les réparer. §. 19. Méditation à ce sujet. §. 20. Réparation des injustices. §. 21. Réparation des calomnies. §. 22. De la réconciliation. §. 23. Méditation sur la nécessité de réparer ses torts. 5.^e Devoir des malades. L'aumône. §. 24. Motifs à ce devoir. 6.^e Devoir des malades. Les méditations saintes. §. 25. Réflexions à ce sujet. §. 26. Chapitres de l'Écriture sainte qu'il faut lire au malade. §. 27. Discours édifiants. §. 28. Méditations pour fortifier le malade. §. 29. Méditation sur la vie présente et sur la vie à venir.

DEVOIRS D'UN MALADE.

§. 1.^{er}

Premier devoir. La patience.

Le premier devoir du malade ce sera la patience, qui consiste à souffrir les maux sans se plaindre, sans se livrer à ces impatiences et ces murmures auxquels plusieurs sont sujets.

1. D'abord on est forcé de convenir

que l'impatience ne guérit pas les maux, et qu'au contraire elle les aigrit. Dans ces agitations, dans ces anxiétés auxquelles bien des malades se livrent, ne trouvant jamais une place qui leur convienne, se plaignant de la longueur de leurs maux, accusant la providence d'injustice, se tourmentant nuit et jour; dans ces agitations, dis-je, le sang s'allume, les maux s'enveniment, et l'on joint à la maladie du corps le tourment plus cruel de l'esprit. Au lieu que le malade qui souffre patiemment ses maux est dans une situation d'esprit plus calme; il ne s'inquiète point sur l'avenir; il se confie en la providence, et comme l'ame influe beaucoup sur le corps, lorsque l'ame est ainsi calme et tranquille, le corps ne peut que s'en ressentir.

2. Mais la Religion nous donne de plus puissans motifs à la patience. Comme nous sommes instruits par elle que rien n'arrive sans une permission expresse de Dieu, elle nous apprend aussi que c'est lui qui nous frappe, que c'est notre maître, notre père qui nous punit et nous éprouve. Et quel père encore! quel maître! c'est un père sage qui a tout arrangé, tout ordonné, tout prévu; qui sait ce qui nous convient beaucoup mieux que nous-mêmes. Aveugles

dans la recherche de nos besoins ou de nos plaisirs, nous courons souvent en insensés après des objets qui nous égarent et nous perdent ; c'est du poison que nous allons cueillir sous des fleurs. Dieu au contraire nous fait passer par des épreuves difficiles ; mais elles nous mènent au salut, semblables à ces breuvages amers de la médecine qui nous rendent la santé que la volupté nous avait fait perdre. C'est un père juste, qui n'agit ni par haine, ni par vengeance, ni par passion. Dans la pure et intarisable félicité dont il jouit, il n'a nul besoin de nous ; et s'il daigne faire attention à nous et gouverner les hommes, c'est toujours par des lois justes, impartiales et dignes de ses adorables perfections. C'est un père bon, c'est le meilleur des pères, plus tendre mille fois que nos pères charnels sujets quelquefois à l'inconstance et au caprice. Malade, c'est ce même Dieu qui t'avait donné la vie, qui t'a conservé la santé pendant tant d'années, qui a renforcé tes bras, qui a béni ton travail, qui a sustenté ta famille, qui t'a préservé de mille périls. Penses-tu que la bonté de ton Dieu se démente, et que celui qui est bon dans son essence, qui est bon pour toutes

les créatures, puisse cesser de l'être un instant pour toi? *Quoi! nous recevrons les biens de la main de Dieu, et nous n'en recevrons pas les maux?* (Job. II. 10.)

Quoi! pendant vingt, quarante, soixante, quatre-vingts années, tu as reçu sans cesse des bienfaits toujours nouveaux, toujours répétés, de la main d'un Dieu dont la bonté est le grand attribut, et aujourd'hui qu'il t'envoie une affliction, tu murmurerais contre sa volonté! N'est-ce plus le même Dieu, le même bienfaiteur et le même père? Ah! dis plutôt comme le Sacrificateur Héli, quand Dieu lui ôta ses deux indignes fils: *C'est l'Eternel, qu'il fasse ce qui lui semblera bon;* (1. Sam. III.) comme Job dépouillé de tout: *L'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté, son saint nom soit béni;* (Job. I. 21.) comme David persécuté par ses ennemis: *Je me suis tû, et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.* (Ps. XXXIX. 10.)

3. Les maladies sont des châtimens que Dieu nous envoie, et que nous avons mérités. On ne murmure pas quand on souffre ce qu'on s'est attiré. Il faut reconnaître non-seulement que Dieu a un droit absolu sur nous comme sur ses créatures, mais que nos péchés lui donnent droit

de nous punir. Plusieurs sujets se plaignent de leurs disgrâces, parce qu'ils croient ne les avoir point méritées, et qu'ils prétendent que, si on leur avait rendu justice, on les aurait distingués avantageusement des autres. Plusieurs se plaignent de ce qu'au lieu de les récompenser des services qu'ils ont rendus à leurs princes, on les oublie, on les néglige et on les laisse dans la boue; mais nous n'avons aucun sujet de nous plaindre de Dieu, parce que nous méritons de souffrir les maux qu'il nous inflige, et que nous ne saurions le nier sans combattre notre conscience.

Il y a plus, il faut recevoir les maladies, comme des châtimens bien doux, au prix de ceux que nous mériterions de souffrir. Il y a des personnes qui murmurent de ce que leurs souverains leur imposent de trop grandes amendes, pour ce qu'ils ont fait, ou de ce qu'ils les traitent trop rigoureusement. Mais nous sommes convaincus que Dieu nous traite beaucoup plus doucement que nous ne méritons, et que, s'il en usait avec nous selon la rigueur de sa justice, il nous infligerait des peines terribles, et nous ferait sentir la pesanteur de son bras.

4. Les plus grands saints ont été exposés

à des maladies et à des calamités de divers genres ; Dieu a voulu les distinguer par les épreuves, comme il les distinguait par son amour. Le Roi Prophète était tellement chéri de Dieu, qu'il est appelé par excellence, *l'homme selon son cœur.* (1. Sam. XIII. 14.) Cependant il fut souvent attaqué de maladies fâcheuses. Témoin ce qu'il dit au pseume XXXVIII. 4 : *Il n'y a rien d'entier, ou il n'y a aucune figure d'homme en ma chair, à cause de ton indignation, ni de repos en mes os, à cause de mon péché.* Quelquefois, lorsqu'il était attaché au lit, ses ennemis insultaient à sa misère, et en concluaient que c'était un méchant homme, et que Dieu l'avait abandonné. Il se plaint de leur jugement cruel et inique en plusieurs de ses pseumes, et particulièrement dans le XLI. 9., où il les représente, disant : *Quelqu'action faite, telle qu'en commettent les méchans, le tient enserré, et cet homme qui est couché ne se relèvera plus.* Ezéchias, roi de Juda, est mis au rang des princes qui ont fait paraître le plus de zèle et de piété ; cependant Dieu l'affligea d'une maladie fâcheuse, ayant en son corps un ulcère malin. Mais que peut-on ajouter à ce qui est rapporté par St.-Jean dans son Evangile ? On ne

peut douter que Jésus-Christ n'aimât Lazare ; il était un de ceux avec qui il conversait le plus familièrement ; l'Évangéliste dit même en termes exprès, *que Jésus aimait Lazare, et Marthe et Marie, ses sœurs.* (Jean XI. 5.) Cependant Dieu le visita de maladie ; et Marthe et Marie envoyèrent dire à Jésus-Christ : *Seigneur, celui que tu aimes est malade.*

Jésus-Christ lui-même, enfin Jésus le saint par excellence a été visité par les plus grandes afflictions ; *il a été le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleur et sachant ce que c'est que langueur ;* (Es. LIII. 3.) il a été dans une agonie cruelle, il a sué des grumeaux de sang, il a été abreuvé de fiel et de vinaigre, et il est mort enfin dans les plus affreux tourmens. *Le disciple n'est pas plus que son maître, ni le serviteur plus que son Seigneur ;* (Math. X. 24.) si nous sommes les Disciples de J.-C., attendons-nous à souffrir comme lui.

5. Dieu soutient les malades, et proportionne à leur situation les grâces qu'il leur accorde. Nous trouvons la preuve de cette vérité, et dans l'idée que nous nous faisons de Dieu, et dans les promesses de l'Écriture.

○ Dans l'idée que nous nous faisons de

Dieu, comme d'un être compâtissant et juste, qui ne demande pas de nous plus que nous ne pouvons porter, et qui, nous envoyant de grandes épreuves, ne manquera pas de nous donner de grands secours.

Dans les promesses fréquentes de l'Écriture. *Dieu est fidèle*, dit St. Paul, *qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, mais avec la tentation, il vous donnera le moyen d'en sortir, ensorte que vous puissiez la supporter.* (1. Cor. X. 13.) *Oh ! que bienheureux*, dit Job, *est celui que Dieu châtie ; car c'est lui qui fait la plaie et qui la bande.* (Job. V. 17.) C'est ce qui faisait dire à David : *Quand je marcherais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi ; ton bâton et ta houlette font ma consolation ;* (Ps. XXIII.) et aux Apôtres persécutés en tous lieux : *Nous avons enduré toutes sortes d'afflictions, des combats au-dehors et des craintes au-dedans ; mais Dieu qui console les affligés nous a consolés.* (2. Cor. VII. 5.)

6. Enfin, ces maladies que Dieu nous envoie peuvent nous être fort utiles, car *toutes choses contribuent au profit de ceux qui aiment Dieu. Utiles, pour faire con-*

naître notre faiblesse et notre néant ; *utiles*, pour nous instruire de notre fragilité ; *utiles*, pour nous détacher des choses de la terre ; *utiles*, pour amortir l'impétuosité, et diminuer les forces de notre plus grand ennemi, je veux dire de notre chair ; *utiles*, pour nous faire souvenir que nous sommes mortels, et que nous sommes dans un lieu d'exil ; *utiles*, pour nous préserver de plusieurs péchés ; *utiles*, pour nous défaire de quelques mauvaises habitudes contractées ; *utiles*, pour nous fournir des occasions de nous réconcilier avec Dieu par une sérieuse repentance ; *utiles*, pour nous faire connaître à nous-mêmes si nous sommes enfans de Dieu ; *utiles*, pour nous donner lieu à faire paraître les vertus que Dieu a produites en nous, sur-tout notre soumission à la Providence.

Il faut donc les recevoir comme des remèdes qui peuvent guérir nos ames de très-fâcheuses maladies ; car l'ame a ses maladies, aussi bien que le corps, et elles sont bien plus dangereuses. Quelqu'amers que soient les remèdes qu'un médecin ordonne à des malades, ils ne font pas difficulté de les prendre, lorsqu'ils sont persuadés sur-tout qu'ils leur apporteront la guérison qu'ils désirent avec ardeur ;

et quelque douloureuse que soit l'amputation d'un membre de nos corps, un homme, qui a la gangrène dans cette partie, la souffre, parce qu'il est persuadé que, si la gangrène s'était plus étendue, il serait mort infailliblement. Que les maladies soient des remèdes, on n'en saurait douter; car elles domptent notre orgueil et nos autres passions; elles nous donnent du mépris pour les choses du monde; elles font de grandes blessures à notre vieil-homme; elles humilient notre chair; elles nous détachent de la terre.

Il faut recevoir les maladies, comme des voies par lesquelles Dieu nous conduit au Ciel. Un homme ne se plaindrait point, qu'on le fit passer par un chemin raboteux et plein d'épines, ou de boue, environné de précipices, pour s'aller mettre en possession d'un beau royaume. Un fameux conquérant disait que tous les chemins qui conduisaient au trône étaient beaux; mais c'est ce qu'on peut dire, avec plus de fondement et de raison, des chemins qui nous mènent au séjour de la félicité. Les maladies sont quelquefois des voies par lesquelles Dieu nous conduit au bonheur éternel; parce qu'elles nous mettent dans l'état où Dieu veut que soient ceux à qui il a destiné son paradis.

§. 2.

Méditation à ce sujet.

Arme - toi de constance , ô homme qui te vantes si souvent de ta puissance et de ta grandeur ! Souviens-toi combien de maux tu as endurés , lorsque tu étais enfanté , pour parvenir à la fortune. Aurais-tu moins de courage pour parvenir à la possession des biens éternels ? Le courtisan endure les caprices des supérieurs , la froideur de son maître , les fatigues de l'adulation , les intempéries de l'air , pour obtenir une faveur de deux jours , qui même souvent lui échappe. Le négociant entreprend les plus grands voyages , brave les frimats , la fureur et l'inconstance des mers et la rigueur des différentes saisons , pour obtenir une fortune , que souvent un correspondant infidèle lui enlève en un instant. L'artisan et le laboureur ne mangent leur pain qu'à la sueur de leur front. On voit surtout , on voit des hommes que la providence semble avoir destinés à la peine , et qui ne gagnent les sobres alimens dont ils se nourrissent que par des veilles et des sueurs. Il n'est rien que l'homme trouve

pénible, quand il est question de s'enrichir pour quelques années, et il ne sait pas supporter les maux qui peuvent, s'il en sait faire un bon usage, l'enrichir éternellement.

Oh ! si tu savais de quelle utilité te peut être cette maladie ! Combien d'hommes ont été ainsi réveillés de leur funeste léthargie ! Combien qui se livraient à toutes sortes de vices et de mondanités, et que les maux ont corrigés ! Combien qui peuvent dire comme David : *Avant que tu m'eusses châtié, j'allais à travers champs, mais maintenant j'observe ta parole.* (Ps. CXIX. 67.) Et toi-même ne peux-tu pas tenir ce langage ? Ne sens-tu pas déjà que tu vois les objets d'un autre œil qu'auparavant ? Ce qui te séduisait dans le monde, *quand tu allais à travers champs*, ne te paraît-il pas bien différent aujourd'hui ? Insensiblement cette maladie te deviendra salutaire ; elle purifiera ton ame ; elle l'accoutumera à la patience et à la résignation ; elle en bannira tant d'idées mondaines qui la préoccupaient sans cesse. A leur place viendront de bonnes et saintes pensées qui l'éclaireront, des réflexions salutaires qui la fortifieront, et surtout les plus douces espérances qui y porteront la consolation et la joie.

Loin donc ces injustes murmures qui sembleraient accuser un Dieu sage qui sait bien mieux que toi ce qui te convient. O mon ame ! sou mets-toi avec résignation , et adore la Providence. Est-ce à moi à dicter au Dieu fort comment il doit se conduire à mon égard ? *Est-ce au vase de terre à dire au potier , pourquoi m'as-tu fait ainsi ?* (Rom. IX. 20.) Et tandis que tous les hommes sont sujets à des maux , voudrais-je en être seul exempt ? O mon Dieu ! ces maux sont des châtimens que ta main me dispense , et ma conscience me reproche d'en avoir bien plus mérité.

§. 3.

Prière.

Dieu tout-puissant et tout bon , qui nous commandes de *t'invoquer au jour de notre détresse* , et qui a promis de nous en retirer *afin que nous t'en glorifions* ; (Ps. L. 15.) c'est véritablement ici pour ton serviteur un jour de détresse et d'angoisse. C'est pourquoi il t'invoque dans ses profondes douleurs ; et nous implorons aussi ton secours en sa faveur ,

dans le tendre intérêt que nous prenons à ses peines. Seigneur, aie pitié de lui. Tu vois son déplorable état. Il est comme sur la gêne ou dans un feu ardent. Il sent comme des dards qui le percent jusqu'au cœur. Ta main s'est appesantie sur lui. Il suce le venin de tes flèches. Il n'y a point de repos en sa chair : tu as brisé ses os. Tous les remèdes de la terre ne peuvent le soulager, ni le délivrer de son tourment. Mais, ô Dieu ! nos yeux sont sur toi. Tu fais la plaie et tu la bandes. Tu navres, et tes mains guérissent. Tu fais descendre au sépulcre, et tu en fais remonter. Tu fais revivre les morts, et tu appelles les choses qui ne sont point, comme si elles étaient. Dieu de toute consolation ! fais voir au sujet de ton serviteur ce que tu as dit, dans ta parole, que plus il nous arrive de mal, plus tu te souviens de nous ; que tu es angoissé dans toutes nos angoisses ; que tu es près de ceux qui ont le cœur rompu, et que tu délivres ceux qui ont l'esprit brisé. Approche-toi donc de ce cœur froissé ; verse dans ses plaies le baume de Galaad ; réjouis ses os brisés. Père de miséricorde ! aie pitié de ton enfant. Que ses cris, ses larmes et le frémissement de son cœur, émeuvent à

son égard tes entrailles paternelles, qui se sont resserées. Adoucis son tourment; délivre-le de tant de morts. Tu le vois, Seigneur, il meurt à tout moment; il trouve même que les maux qu'il souffre sont plus insupportables que la mort. Que si, par des raisons qui sont dans les profondeurs de ton conseil, il te plaît de continuer à lui faire sentir ces cuisantes douleurs et cette gêne cruelle, *fais-lui la grâce de se soumettre entièrement à ta sainte et divine volonté, et de dire avec Job: Voilà, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en lui.* (Job. XIII. 15.) Sa chair et son cœur défaillent; mais tu seras le rocher de son cœur et son partage à toujours. Tu accompliras ta vertu dans son infirmité, et tu le rendras plus que vainqueur en toutes choses. Que notre frère ne perde donc point courage, et qu'il ne se laisse point emporter à l'impatience. Si les maux qu'il souffre lui semblent trop violens, et de trop longue durée, qu'il se représente que ses péchés ont mérité des peines infinies et des tourmens éternels. Que s'il a tant de peine à souffrir un tourment corporel de quelques jours, comment eut-il pu souffrir les tourmens éternels et les flammes dévorantes de l'étang ardent de feu et de

soufre, où les impies et les impénitens doivent être plongés en corps et en ame? Qu'il ne pense jamais à ces objets d'horreur, qu'il n'admire ta miséricorde infinie et l'incompréhensible charité de ton Fils, qui, par sa mort, nous a rachetés de cette mort éternelle. Que ton serviteur, au milieu de ses plus grands maux, médite la passion de son Sauveur. Que cette froide sueur qui trempe son lit lui remette dans l'esprit ces grumeaux de sang qui découlerent du précieux corps de cet adorable Rédempteur. Que, lorsqu'il se sent pressé de ses douleurs les plus vives, il se représente l'horrible tourment de la croix, et les épines et les clous qui percèrent ce Seigneur de gloire. Que de ces mêmes yeux de la foi il contemple des choses encore plus douloureuses et plus pénétrantes, les foudres de ta Loi et les dards enflammés de ta colère. Surtout qu'il se souviene que, pour accomplir l'œuvre de notre Rédemption, tu abandonnas, pour un temps, ton divin Fils à la douleur et aux tourmens, et suspendis à son égard ces douces influences, ces consolations célestes, et ces joies divines, qui découlaient de ta présence favorable; au lieu qu'en affligeant le corps de ton serviteur, tu consoles et réjouis son ame,

et la remplis des douceurs de ta grâce, et des avant-goûts de ta gloire. Père de miséricorde, donne la force à ton serviteur d'élever son cœur au Ciel, et de contempler, des yeux de sa foi, la félicité éternelle que tu lui as préparée dès la fondation du monde ; et que son Sauveur lui a acquise et méritée par son sang. Que, dans cette contemplation, il reconnaisse comme ton Apôtre que, *tout bien compté, les souffrances du temps présent, ne sont point à contre-balancer avec la gloire qui doit être révélée en nous.* De sorte, que quand tu lui ferais souffrir tous les maux que souffrent et que peuvent souffrir sur la terre tous les hommes ensemble, il n'y aurait pourtant aucune proportion entre toutes ces souffrances, et la félicité que tu lui destines dans la vie à venir. Son affliction, quelque pesante qu'elle soit, étant mise dans la balance du Sanctuaire, se trouvera bien légère, en comparaison du poids éternel de l'excellente gloire que tu réserves à tes enfans dans ton paradis ; et quelque long que son tourment semble à la chair, comparé avec l'éternité du bonheur céleste, il se trouvera n'être au fonds que d'un moment. Exauce ô Dieu la prière de ton serviteur et la nôtre, et *souviens-toi d'avoir compassion!* Amen.

§. 4.

Mouvemens de résignation.

Je me soumets, ô mon Dieu ! à ta sainte, à ta juste et salutaire volonté ; et s'il y a encore quelque chose qui m'attache à la terre et à ses vanités, j'en gémiss, je le condamne, et je te prie de m'aider toi-même, à m'en détacher. Je me soumets à tout ce que ta sagesse voudra me dispenser dans ma maladie, aux douleurs, aux angoisses, à tous les coups, en un mot, dont tu voudras me frapper. Tout ce que j'ose te demander, c'est de me conserver la présence d'esprit si nécessaire aux malades et aux mourans, et de ne pas m'envoyer des douleurs, qui me mettraient hors d'état de penser à mon ame et de t'invoquer. J'abandonne mon corps, qui n'est que poussière, à la terre et à la corruption. Enfant d'Adam comme je le suis, il est juste que la sentence prononcée par ta justice s'exécute par mon trépas ; mais je sais et je crois que mon corps ressuscitera ; j'embrasse par cette foi, les douces et consolantes promesses de mon divin Rédempteur. Je soupire après cette heure, en

laquelle tous ceux qui sont dans les tombeaux en sortiront , à l'ouïe de ta voix victorieuse , par laquelle tu peux t'assujettir toutes choses ; mais en même temps que *le corps retournera dans la poudre d'où il a été tiré*, ô Dieu ! que l'ame retourne à toi qui l'as donnée. (Eccl. XII. 9.) Seigneur Jésus ! je la remets entre tes bras ; Seigneur ! je te prie , reçois mon esprit et garde-le en ton repos jusqu'au *jour de ta seconde apparition*. O mon ame ! sors de ce corps , sors de cette prison , et va t'unir à ton Dieu d'une manière plus intime et plus parfaite. Dans peu tes liens seront rompus , et ton esclavage prendra fin. Oh ! quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de mon Dieu ? Quand verrais-je les Cieux ouverts , et mon bon Sauveur assis à la droite de la Majesté de Dieu ? Seigneur Jésus ! viens bientôt. *Amen*. Oui, Seigneur Jésus ! viens.

II.^e DEVOIR DES MALADES.

§. 5.

La Prière.

Le second devoir d'un malade est de s'adresser à Dieu par la prière. Sur quoi il est important de remarquer 1.^o que la prière est nécessaire, soit qu'on la considère dans sa nature, soit que l'on considère ce que Dieu est et ce que nous sommes; 2.^o qu'elle nous est recommandée dans l'Écriture; 3.^o qu'elle nous fournit les plus douces consolations.

1.^o L'exercice de la prière est nécessaire, si on en considère la nature. On peut dire de ce saint exercice, ce que St. Paul dit de l'Écriture en général; *qu'elle est propre pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire et pour nous rendre accomplis et propres à toute bonne œuvre.* (2. Tim. III. 16.) C'est par elle qu'on obtient l'esprit de connaissance et d'intelligence, celui de foi et de force; (Eph. I. 17.) c'est par elle que nous nous approchons de Dieu, et que nous l'approchons de nous. (Jacq. IV. 8.)

Ce serait une faible et misérable objection que de dire, que puisque Dieu connaît notre état et nos besoins beaucoup mieux que nous ne pouvons les connaître, et cela même, avant que nous l'invoquions, il n'est pas nécessaire de les lui exposer par nos prières. A-t-on jamais prétendu qu'il faut prier Dieu, pour lui apprendre nos besoins ? Je ne crois pas que personne ait extravagué *jusqu'à ce point*. Dieu, en nous enjoignant la pratique du devoir de l'oraison, a voulu nous faire sentir notre misère, qui est telle que nous ne saurions y pourvoir par nous-mêmes et que nous tenons tout de lui. Il a voulu nous engager à revêtir les dispositions essentielles à une bonne prière ; en un mot, il veut nous engager à porter nos yeux avec humilité sur ce que nous sommes de nous-mêmes et sans sa grâce, et que ce n'est que par d'humbles prières, (par lesquelles nous implorons et recevons ce qui nous est nécessaire,) que nous pouvons sortir de notre misère et de notre indigence.

L'exercice de la prière est nécessaire, si on considère ce que Dieu est et ce que nous sommes. Dieu est l'unique et intarissable source de tous les biens,

tant spirituels que temporels ; à ce double égard, *tout don parfait vient d'en haut, et descend du père des lumières ;* (Jacq. I. 17.) 1.^o il y a en Dieu un pouvoir absolu et illimité ; 2.^o une bonté et une miséricorde qui égalent ce pouvoir ; 3.^o une sagesse adorable et profonde, jointe à une connaissance parfaite de notre état, de nos besoins et de tout ce qui nous est nécessaire. Voilà ce que Dieu est, ce qu'il a toujours été, et ce qu'il sera à jamais. De là, comment pourrions-nous raisonnablement ne pas nous adresser à lui, dans nos différens besoins, d'autant plus que l'expérience nous apprend à tous, que par nous-mêmes nous ne saurions ni pourvoir, ni remédier à ce qui nous manque, et qu'il en est ainsi des autres hommes, et même des plus puissans et des plus élevés ? Nous sommes tous la faiblesse, le néant et la fragilité même ; *nous ressemblons à ces citernes crevassées, qui ne sauraient contenir de l'eau.* (Jér. II. 13.) L'Écriture nous dit que *Dieu est un soleil et un bouclier, qu'il donne la grâce et la gloire, et qu'il ne refuse aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité.* (Ps. LXXXIV. 12.) Aussi toutes les religions, même les plus imparfaites, ont représenté la prière non-

seulement comme un hommage dû à l'Être Suprême, mais comme un moyen de se le rendre favorable, et d'obtenir les grâces qui se trouvent auprès de lui.

2.^o L'exercice de la prière nous est ordonné dans l'Écriture. On n'aurait jamais fait, si on voulait rapporter tous les différens ordres et commandemens qui nous sont donnés sur ce sujet. Voici quelques-uns des plus précis.

Sacrifie louange à l'Éternel, et rends tes vœux au Souverain; invoque-moi au jour de ta détresse, je t'en délivrerai et tu me glorifieras. (Ps. L. 14. 15.) Voici la voix de Jésus-Christ et sa sainte ordonnance: *Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, heurtez et on vous ouvrira.* (Matth. VII. 7.) Ailleurs le Sauveur joint la prière à la vigilance, et il la fait envisager comme le moyen de ne pas tomber dans la tentation, *veillez et priez que vous n'entriez point en tentation.* (Matth. XXVI. 41.) St. Paul s'exprime ainsi sur ce sujet: *Qu'en toutes choses vos demandes soient présentées à Dieu, par des prières et des supplications avec des actions de grâces.* (Phi. IX. 6.) Le même Apôtre nous dit encore: *Priez sans cesse, c'est-à-dire, priez très-souvent; conservez précieusement dans vos ames l'esprit de*

prière ; que cette ame soit toujours dans un tel état, que vous puissiez chaque instant l'élever à Dieu et la détacher du monde et de ses vanités. (1. Thess. V. 17.) Aussi faut-il avouer que Dieu travaille, tous les momens de notre vie, à élever nos cœurs à lui, et qu'il nous dit comme continuellement, *cherchez ma face.* Il suffit d'indiquer ces passages pour établir l'absolue nécessité de la prière ; les paroles en sont si claires et si expresses qu'il est impossible de ne pas les comprendre, et ce serait peut-être les obscurcir et les affaiblir, que de vouloir les expliquer, ou les paraphraser.

3.^o La prière nous fournit les plus douces consolations. Dans toutes vos disgrâces ayez recours à la prière. En vérité, *en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie. (Jean XVI. 23.)* Ce devait être un formulaire de prière nouveau dans le christianisme. A peine en trouvons-nous quelque trace dans les prières des anciens fidèles. Ils mêlaient bien quelquefois les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; mais ce n'est tout

au plus que dans le prophète Daniel, qu'on rencontre une prière faite au nom du Messie. C'est du moins le sens qu'on peut donner à ces paroles : *Ecoute donc maintenant, ô notre Dieu ! la requête de ton serviteur et ses supplications, et pour l'amour du Seigneur, fais reluire ta face sur ton sanctuaire désolé.* Mais ce formulaire inoui, du moins si rare dans l'ancienne Eglise, allait être désormais celui des Chrétiens. C'est la première source de consolation que Jésus-Christ ouvrait à ses disciples ; c'est aussi la première que nous ouvrons après lui. Peut-être y a-t-il plusieurs de nous, à qui Jésus-Christ pourrait dire encore, comme autrefois à ses disciples : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom.* Prier et prier au nom de Jésus-Christ, c'est la grande ressource du chrétien. Recourez-y dans vos épreuves. Attendez-vous quelque coup de la main de Dieu qui va s'appesantir sur vous ? Vous croyez-vous à la veille d'apprendre quelque funeste nouvelle ? Etes-vous appelé à souffrir quelque opération violente sur votre personne ? Et pour tout dire en un mot, êtes-vous *menacé de perdre l'ami le plus digne, le plus généreux, le plus tendre que vous puissiez jamais avoir ?* Priez. Dieu

subsiste, quand tout meurt pour vous. Dieu vous entend, quand la mort va rendre insensible ce que vous avez de plus cher. Entrez dans votre cabinet; prosternez-vous au pied du trône du Dieu miséricordieux; versez vos soucis dans son sein et dites lui : *Seigneur, dresse mes mains au combat, et mes doigts à la bataille*; (Ps. CXLIV. 1.) *Seigneur, aie pitié de ta créature; Seigneur, proportionne mes épreuves au secours que tu me donneras pour les soutenir. Ecoute maintenant, ó Dieu! la requête de ton serviteur, et pour l'amour du Seigneur, fais luire ta face sur moi.* (Dan. IX. 17.) Cet exercice vous rendra invulnérable; cet exercice vous donnera des forces, sur lesquelles vous n'auriez osé compter; il vous mettra à l'ombre du Tout-puissant, et il vous affermira *comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée.* (Ps. CXXV. 1.)

Il y a plus. C'est dans l'exercice de la prière que Dieu se communique à nous de la façon la plus intime. C'est dans l'exercice de la prière qu'il s'unit à nous de la façon la plus tendre. C'est par la prière que les grands Saints ont eu ces faveurs signalées, qui sont l'objet de nos désirs. Un homme qui prie, un homme

dont la prière roule sur le détachement des choses sensibles, un homme qui rougit de ce qu'il est si attaché à ces choses sensibles, et si peu frappé des beautés divines; un homme qui demande à Dieu de lui montrer quelque rayon de sa gloire, de faire sentir à son ame quelque portion de la félicité qu'il nous prépare; un homme qui le conjure de l'animer par-là contre les difficultés qu'il rencontre dans sa carrière, un tel homme peut attendre d'être comme ravi *en extase*, ou par l'effet naturel de la prière, ou par les secours extraordinaires que Dieu accorde à ceux qui prient. De là ce zèle de déloger semblable à celui de St. Paul; de là ce souvenir des douceurs que l'on a goûtées dans ces exercices, douceurs qui rendent insensibles aux plaisirs du monde; de là l'idée de ces momens heureux qui roule dans l'esprit *des quatorze ans entiers*, et qui produit à l'heure de la mort une ferveur non suspecte.

§. 6.

Prière.

Dieu tout bon, unique et intarissable source de toutes les grâces! tu ne nous permets pas seulement de t'invoquer dans

nos divers besoins , et à l'égard du corps , et à l'égard de l'ame ; mais même tu nous commandes de t'invoquer dans le jour de la détresse , et tu nous promets de nous exaucer et de nous délivrer. Daigne toi-même enflammer et purifier nos cœurs. *Oui , Seigneur ! enseigne-nous à prier , et que notre cœur nous dise de ta part , cherchez ma face. (Luc. XI. 1.)* De nous-mêmes nous ne saurions nous acquitter de ce saint devoir. Nos lèvres qui doivent t'invoquer , doivent être ouvertes et purifiées par ton esprit. Il faut que nous recevions cette foi , qui élève nos ames à toi. Il faut que , par ton Esprit saint et puissant , tu établisses dans ces ames , les dispositions , sans lesquelles tu rejetterais , et nos personnes , et nos prières. Donne-nous , divin Jésus ! suivant tes promesses , cet *esprit de prière et de supplication que tu as promis de répandre* sous l'Évangile ; *qu'il ne nous enseigne pas seulement à prier comme il faut , mais qu'il prie lui-même pour nous , (Zach. XII. 10.)* et qu'il forme en nos cœurs des soupirs qui ne se peuvent exprimer. Hélas ! comment osons-nous te prier , ô notre Dieu ! avec si peu de zèle et de dévotion , même souvent avec tant de froideur et de nonchalance ,

avec des cœurs si attachés à la terre , au monde et à ses passions qui souillent nos ames , et qui les empêchent de s'élever *vers les choses qui sont en haut!* Qu'il ne nous arrive plus de nous présenter devant toi d'une manière si peu convenable ; que nos cœurs deviennent par ta grâce un saint sanctuaire , une maison de prières , où tu exauceras toutes les requêtes que nous oserons te présenter par l'intercession de J.-C. et pour nous-mêmes et pour nos frères. *Amen.*

III.^e DEVOIR DES MALADES.

§. 7.

Les Actions de grâces.

Si , après une route longue et heureuse , un voyageur vient à passer , d'un pays fertile dans un pays désert ; si au lieu d'un chemin uni et commode , il trouve des sentiers raboteux et se voit forcé de gravir des montagnes escarpées ; il tourne alors les yeux en arrière ; il regrette le beau pays qu'il a perdu , et les délices qu'il y avait goûtées sans y faire attention. Ainsi le malade qui a long-temps joui d'une santé brillante et des biens qui l'accompagnent ,

sans en remercier le Dieu qui les lui donnait, quand il se voit transporté dans une autre région, dans la région de la maladie, regrette tous ces bienfaits qu'il a possédés, et pense au Dieu qui les lui prodiguait. La maladie nous conduit donc d'elle-même à remercier Dieu des biens que nous n'avons plus. Mais le regret de les avoir perdus n'est pas ce qui doit animer notre reconnaissance. Il y aurait lieu de craindre alors que ce ne fût le désespoir qui nous fit parler. Et quels tristes et indignes sentimens à offrir à notre Dieu, que ceux d'un cœur qui, dans ses actions de grâces, montrerait plus d'attachement pour la créature, que de gratitude pour le Créateur! De plus dignes pensées occupent le cœur du chrétien affligé. Il a des regrets, sans doute; mais c'est d'avoir si peu pensé à son Dieu, de l'avoir béni avec tant de froideur, de l'avoir remercié avec tant d'indifférence. Il a des regrets; mais c'est d'avoir joui de tant de biens, sans avoir réfléchi qu'ils étaient des biens et de très-grands biens. Il leur donne ce nom aujourd'hui qui les a perdus. En effet, malade, faites-y bien attention, tout est bienfait dans la nature. Tout ce dont vous ne jouissez plus, les objets les plus simples, les

plaisirs les plus communs et que l'habitude vous avait rendus insipides, le spectacle de la nature, la vue d'un beau jour, des alimens grossiers et communs, une conversation un peu soutenue, tout cela, quoique peu de chose pour ceux qui sont en santé, serait beaucoup pour vous qui êtes malade; vous acheteriez ces petits objets de toute votre fortune. Ce sont donc des biens, quoique vous eussiez de la peine autrefois à les nommer tels. Mais remontez plus haut, et faites un plus magnifique examen.

Considérez tout ce que Dieu a fait pour vous dans la nature, la vie qu'il vous a donnée, les sentimens délicieux dont il a accompagné votre existence; les sens dont vous avez joui, sources de mille plaisirs; la santé vigoureuse que vous avez long-temps possédée; les amis qui ont fait le charme de vos jours; la famille à laquelle vous avez été uni par les plus tendres nœuds; la société de vos semblables, les charmes de son commerce, l'utilité des services mutuels; la tranquillité de vos jours, la sûreté de vos possessions, tout en un mot, tout ce dont vous avez joui; c'étaient des bienfaits que Dieu tirait du trésor inépuisable de ses richesses, et qu'il faisait naître sous vos pas.

Considérez le nombre de ces bienfaits, vous ne pourrez les compter ; leur grandeur, vous ne pourrez les mesurer ; leur durée, ils durent autant que votre vie.

Considérez encore (et c'est un examen que chacun doit faire, en prenant pour cela quelques-uns de ces momens de tranquillité que la Providence ménage à un malade), considérez les bienfaits que vous avez reçus, vous en particulier, et que vous n'avez point partagés avec les autres hommes. Nous passons tous par diverses circonstances où nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, sans une main invisible et puissante, nous n'aurions pu échapper à divers périls. Il y a eu dans notre vie des momens où il nous a semblé qu'il y avait pour nous une Providence particulière. En variant ses bienfaits, Dieu ne nous rend pas tous heureux par les mêmes moyens. Il nous donne, à l'un la force du corps, à l'autre celle du génie ; aux uns des richesses, à d'autres il ouvre une autre source de plaisirs, ainsi du reste. Examinez, quand vous serez seul, les bienfaits particuliers que vous avez reçus, depuis l'instant où vous commencâtes à bégayer quelques sons et à jouir de vous-même ; jusqu'à celui où

vous êtes à présent. Si vous êtes sincère dans votre examen, vous serez étonné de la bonté de Dieu, vous serez porté à la plus vive reconnaissance.

Considérez tout ce que Dieu a fait pour votre âme. Il l'a douée des plus riches dons. Créée pure, simple, noble, immortelle, elle a été rendue capable de recevoir les ordres de Dieu même, d'entendre sa voix et de lui répondre. Rachetée par le pur sang de Jésus-Christ, elle se voit nettoyée de toutes souillures, et ses espérances ne se bornent point au court espace de nos jours. Elle veut des biens, mais des biens *que la rouille ne ronge pas*. Elle soupire après des titres et des couronnes; mais ce sont les titres *de bourgeois des cieux*, et des couronnes *incorruptibles de gloire*. Elle soupire après les parvis du Très-haut; elle veut être introduite dans le sanctuaire du Saint des Saints; et, pleine d'une juste et louable ambition, elle ne demande pas moins que d'être admise à la société de celui qui a présidé à la naissance de toutes les créatures.

O trésor inépuisable des richesses de mon Dieu! ô gloire magnifique destinée à son ouvrage! Homme petit et faible, vase fragile, ver de terre, ombre légère

et fluide, comment es-tu transformé dans un astre du firmament, pour y reluire au siècle des siècles ? *Mon ame, bénis l'Eternel, et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté ; bénis l'Eternel, et n'oublie pas un seul de ses bienfaits.*

§. 8.

Méditation à ce sujet.

Mon ame se réjouit en toi, ô mon Dieu ! car ta gratuité est grande. Mon ame goûte, dans les grands bienfaits que tu lui accordes, combien tu es bon à son égard ; et au milieu des délices dont elle jouit, elle se pâme devant toi.

Alors je me sens ravi hors de moi-même, pour admirer avec un profond respect *la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ton amour ; j'en médite les motifs, l'excellence, la grandeur et les effets ; et mon cœur tout rempli d'une sainte joie, à la vue de tant de merveilles, ne peut que s'écrier : ô profondeur de l'amour de mon Dieu ! Ce qui augmente ma joie, c'est que ce cœur se trouve si fort étreint par cet*

amour divin , qu'il ne souhaite plus que d'aimer celui dont l'amour a pour lui tant de charmes. Oui , mon Dieu , je t'aime , et ces premières étincelles de ton amour ne sont que les premières flammes de l'embrasement que je souhaite qu'il excite dans mon cœur , afin que je puisse dire avec vérité , que *je ne vis plus moi-même , mais que Christ vit en moi* , et que ton amour qui m'a ramené de la mort à la vie , est celui qui m'entretient. Ah ! mon Seigneur , qui , étant Dieu , es le premier et le plus excellent de tous les êtres ! donne-moi , pour toutes les marques que tu m'as données de ton affection , tout le zèle et toute l'ardeur dont je dois brûler pour toi ; et si mes désirs ne sont pas encore assez grands , donne à cette créature qui t'est si redevable , que tu as aimée avec tant d'excès , que tu as sauvée avec tant de douceur et par tant de miracles , donne-lui toute cette charité qui seule sait aimer. Tu es immense , et pour cela mon cœur te doit tous ses sentimens , et mon amour toutes ses flammes. Embrase donc , ô mon Dieu ! embrase toutes les parties de mon ame du feu de ton amour : fais qu'elle en reçoive toute l'ardeur , toute la douceur , toutes les délices , toutes les joies , toutes

les extases, toutes les tendresses, tous les embrasemens et tous les désirs qui sont si saints et si chastes; afin que mon ame étant pénétrée de la douceur de ton amour, ou bien n'étant qu'une exhalaison enflammée, et qu'une pure flamme d'amour, t'aime, ô mon Dieu, qui es son Seigneur si doux, et si agréable! mais qu'elle t'aime avec toute la force et avec toutes les flammes de sa volonté; qu'elle t'embrasse de toutes les lumières de son intelligence; qu'elle t'aime avec une vive et sensible douleur de ses infidélités passées; qu'elle t'aime avec tout le respect et tout le religieux tremblement que mérite ta souveraine Majesté; et que cet amour parfait t'arrêtant et te retenant toujours, non seulement dans mon cœur par ses flammes, mais encore dans ma bouche par ses cantiques de louange, et devant mes yeux par la vue de tes mystères, il ne laisse plus dans mon cœur ni dans mes sens aucune ouverture, par où l'amour profane et adultère puisse trouver de l'accès. Car, ô Dieu! tu es toi seul mon bien, et ton amour fait toute ma consolation. Il n'y a rien qui puisse m'étonner, rien qui soit capable de me faire perdre courage, lorsque je pense que tu m'aimes;

ta grâce m'est un soleil qui entretient dans mon cœur la chaleur divine qui fait sa vie, et un bouclier qui me couvre contre la cruauté de mes ennemis. Et alors, quoiqu'il puisse m'arriver, ta grâce qui me conduit enfin à ta gloire, me soutient par l'espérance sûre et ferme qu'elle me fait concevoir de ce bonheur éternel, des biens dont tu combleras un jour la disette de tes enfans, des richesses que tu leur promets, et des délices éternelles dont tu rempliras la faim et la soif de leurs ames.

IV.^e DEVOIR DES MALADES.

§. 9.

La Repentance.

La repentance est un regret sincère des péchés que l'on a commis, qui nous porte à y renoncer et à bien vivre. En entendant lire cette définition commune de la repentance, un malade comprendra combien elle est nécessaire dans son état. Quand il était en santé, il pouvait se flatter d'avoir encore quelques années de vie; et quelque folie qu'il y ait à renvoyer le temps de sa conversion, il croyait

cependant pouvoir le renvoyer. Mais aujourd'hui doit-il se flatter ? Est-il donc sourd à la voix de ses douleurs ? Que veut dire cette faiblesse, cet accablement, cette maigreur et cette détresse qui se manifestent ? Attendra-t-il, pour se repentir, que sa tête soit affectée, sa respiration gênée, et que le râle de la mort annonce sa prochaine destruction ? Hâte-toi donc, malade, de profiter du temps qu'un Dieu infiniment bon te ménage. Oh ! quelle joie pour toi, lorsque ta conscience soulagée jouira de cette paix qui est le premier des biens ; lorsque tu auras ouï ces paroles de grâce, *tes péchés te sont pardonnés, va-t'en en paix !* (Luc. VII. 48. 50.) Lorsque tu penseras que rien ne peut te ravir les biens que ce pardon te promet ; lorsque tu pourras dire avec St. Paul : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourront me séparer de la dilection de Dieu qu'il nous a montrée en J. C. notre Seigneur !* (Rom. VIII. 37.) Cette matière qui est la plus essentielle dont un malade puisse s'occuper, demande de plus grands détails, dans lesquels nous allons entrer.

NÉCESSITÉ DE LA REPENTANCE.

Cette nécessité est fondée 1.^o sur ce que tous les hommes sont pécheurs. Rentrez en vous-même, et consultez votre conscience. Ne vous dira-t-elle point que, composé d'un ame intelligente et d'un corps organisé dont elle dirige les mouvemens, vous êtes capable de recevoir et d'exécuter les ordres d'un supérieur; que, né sujet immédiat de Dieu, vous êtes indispensablement obligé de vous soumettre à ses commandemens. Mais ne vous reprochez-vous pas en même temps que, bien loin de les avoir exactement observés, vous les avez souvent transgressés, et de la manière la plus odieuse?

Osez-vous le nier? Protesterez-vous de votre innocence? Songez qu'il faut pour cet effet une innocence sans tache, et accompagnée même d'une parfaite justice; sans quoi elle ne pourrait vous servir qu'à prouver que, quoique criminel, vous l'êtes moins que quelques autres hommes, et que vos peines seront moindres aussi que les leurs. Soutiendrez-vous, après cette réflexion, qu'on ne saurait rien produire à votre charge? Examinez bien les registres de votre

conscience ; car Dieu les examinera. Demandez-vous à vous-même si , durant tout le cours de votre vie , vous n'avez jamais offensé Dieu ? Salomon déclarait que , de son temps , *il n'y avait point d'homme juste sur la terre , qui fit le bien , et qui ne péchât point ;* et St. Paul , *que tous avaient péché , et étaient entièrement déçus de la gloire de Dieu.* (Eccl. VII. 20.) Avec quelle ombre de raison pouvez-vous donc croire que , depuis ce temps-là , le monde ait assez changé en bien , pour qu'il s'y trouve maintenant un homme qui fasse une exception à cette vérité ? Ou bien présumeriez-vous assez de vous-même , pour dire avec confiance , en la présence de ce Dieu dont la science est sans bornes : Je suis moi-même cet homme-là.

2.^o La nécessité de la repentance se prouve par la noirceur du péché en lui-même. Le péché est à l'ame ce qu'une maladie mortelle est au corps ; il la flétrit , il la dessèche , il lui enlève sa grâce et sa force , et sur-tout il la dégrade et l'avilit. Aussi nous est-il représenté dans l'Écriture comme une souillure ; *nettoyez-vous de toute souillure de corps et d'esprit :* (2. Cor. VII. 1.) comme une maladie ; *il a pris sur lui nos infirmités , et il s'est chargé*

de nos maladies : (Matth. VIII. 17.) comme une œuvre de ténèbres indigne d'être exposée au grand jour ; *dépouillons-nous des œuvres de ténèbres, et prenons les habits qui conviennent à la lumière.* (Rom. 13. 12.) En effet, le péché porte avec lui un caractère de noirceur qui humilie celui qui en est taché. Le péché n'ose se produire au grand jour ; il cherche à se dérober aux regards par des portes et des verroux ; il fuit la présence des gens vertueux ; il se cache sous le manteau de la vertu, et revêt toutes sortes de formes, hors la sienne qui est trop hideuse.

3.^o Quel est le Dieu que le pécheur a offensé ? Le Maître du monde, le père des hommes, le bienfaiteur le plus généreux. O pécheur ! n'êtes-vous pas obligé de l'avouer ? *Dieu ne vous a-t-il pas nourri et élevé comme son enfant, et néanmoins ne vous êtes-vous pas rebellé contre lui ?* (Esaïe. 1. 2.) Ne vous a-t-il pas tiré du sein dans lequel vous aviez été conçu ? N'a-t-il pas veillé à votre conservation durant les jours de votre enfance, vous garantissant d'une infinité de dangers, que le père le plus vigilant, la mère la plus tendre n'auraient pu ni prévoir ni détourner ? N'est-ce pas à lui que vous

êtes redevable, et des facultés dont votre ame est ornée, et de toutes les occasions que vous avez eues de les exercer, de les perfectionner ? N'a-t-il pas suppléé chaque jour libéralement à vos besoins, en ajoutant, par rapport à plusieurs de mes lecteurs, les commodités de la vie au nécessaire ? *N'a-t-il pas entendu vos cris, quand la tribulation est venue sur vous ?* (Job. XXXII. 9.) Et ne s'est-il pas montré *votre délivrance*, quand vous avez imploré son secours dans vos calamités ? Ne vous a-t-il pas arraché aux plus tristes malheurs, lorsqu'ils paraissaient prêts à fondre sur vous ? Et n'a-t-il pas guéri vos maux, lorsqu'il semblait à tous ceux qui vous environnaient, *que votre vie était tranchée*, et que vous alliez être enlevé au milieu de vos jours ? (Ps. CII. 25.) Ou, si vous n'êtes pas échappé à de tels périls, la conservation de cette santé, dont vous avez joui si long-temps, n'a-t-elle pas été une faveur plus précieuse encore ? Contemplez, en un mot, tout ce que vous possédez ; avez-vous quelque chose que vous n'avez reçu de la bonté de Dieu, et qu'il ne vous ait conservé jusqu'à maintenant ? Ajoutez à cela les moyens divers par lesquels il vous a fait connaître sa volonté ; ses exhortations tendres

et pressantes qu'il vous a adressées pour vous rendre plus sage et meilleur; les déclarations favorables, les charitables invitations de son Evangile, qu'il vous a fait entendre, et que vous avez méprisées. Jugez vous-même si vos crimes n'ont pas été accompagnés de la plus noire ingratitude; et combien cette ingratitude n'en augmente-t-elle pas l'atrocité?

4.^o Enfin, nous fondons la nécessité de la repentance sur la rigueur des peines réservées au péché, soit que l'on considère la qualité de ces peines, soit que l'on considère leur durée. La qualité des peines de l'Enfer, qui renferment la privation du bonheur céleste, les sensations douloureuses, les remords, l'horreur de la société et le redoublement du crime. Leur durée qui sera éternelle.

Mon Dieu! une seule nuit passée dans les tourmens, dans les ardeurs d'une fièvre, au milieu des flots de la mer, entre la vie et la mort, paraît d'une longueur immense; il semble à celui qui y est exposé, que le soleil a oublié de reprendre son cours, et que la nature est bouleversée. Quel sera donc l'état de ces malheureux, lorsqu'après avoir roulé dans les espaces que nous venons de dépeindre, ils feront cette accablante

réflexion, que ce n'est là qu'un atome de leur misère ? Quel sera leur désespoir, lorsqu'ils se diront à eux-mêmes, qu'il faut parcourir encore une fois ces périodes énormes ; encore cette privation du bonheur céleste ; encore ces *flammes dévorantes* ; encore ces cruels remords ; encore ces crimes et ces blasphêmes ? Pour jamais ! pour jamais ! Ah, mon frère, mon frère, que cette parole est rude même dans la vie ! Qu'un malheur est grand, quand il est sans ressource, quand on se dit à soi-même, pour jamais ! Pour jamais dans les fers ! Pour jamais dans les chaînes ! Pour jamais dans une prison ! Pour jamais ma réputation ! Pour jamais ma famille ! Pauvres mortels ! que vous avez la vue courte d'appeler ainsi, pour jamais, un temps qui finit avec votre vie ! Quoi, cette vie ! cette vie, qui passe avec la rapidité, *de la navette d'un tisserand*, (Job. 7. 6.) cette vie qui s'évanouit *comme une pensée*, (Ps. XC. 16.) appelez-vous cela pour jamais ? Mais les périodes absorbans de l'éternité, mais l'entassement des siècles ; ce sera là, si j'ose ainsi dire, le pour jamais des damnés.

§. 10.

Exhortation au Malade impénitent,
ou qui cherche à se flatter.

Ne cherchez point, mon frère, à vous faire des illusions funestes, en vous imaginant, ou que vous n'êtes pas pécheur, ou que, si vous l'êtes, vous n'avez pas besoin de repentance. Elle est nécessaire pour tous les hommes, et par conséquent pour vous. Fuyez les prestiges de vos passions. Entretenez-vous avec vous-même, et convenez que, puisque le péché est si noir et qu'il a d'aussi terribles suites, vous devez vous hâter de vous en corriger.

Peut-être objecterez-vous que vous n'avez pas prévu tout ceci ; que vous n'avez pas cru que la négligence, en matière de religion, eût des suites si fatales. Et pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? Pourquoi n'avez-vous pas examiné la chose avec plus d'attention et d'impartialité ? Pourquoi, dans l'ivresse de vos passions, avez-vous laissé votre cœur se repaître des illusions les plus grossières, et avez-vous ajouté foi aux vaines suggestions de votre esprit prévenu, plutôt

qu'aux déclarations expresses de Dieu lui-même dans sa parole ? Si vous l'aviez envisagé en sa qualité de Gouverneur suprême du monde, vous auriez aperçu la nécessité de ce jour de rétribution auquel je vous renvoie maintenant. Si vous aviez consulté cette Ecriture, dont vous ne contestez point la divinité, elle vous aurait averti à chaque page de vous préparer à ce jour solennel. Vous n'avez pas pensé à la religion, dites-vous. Et à quoi pensiez-vous donc, pendant que vous l'oubliez ? Aviez-vous trop d'occupations d'un autre genre ? Et de quel genre, de grâce ? Quelle autre fin aussi importante avez-vous pu vous proposer ? Je dis plus, et votre conscience, vous le dira avec moi. Malgré toutes vos occupations, n'y a-t-il pas eu des temps, où, pour ne savoir à quoi penser, la vie vous était à charge ? Cependant vous écartiez toute pensée sérieuse, comme on écarte un ennemi, pour empêcher que des réflexions tristes, mais salutaires, ne troublassent votre sécurité ; vous leur opposiez une suite continuelle de distractions, comme on se retranche, pour se mettre à l'abri d'une attaque formidable. Dieu connaissait votre nonchalance ; c'est pour cela qu'il vous ensei-

gnait *ligne après ligne, commandement après commandement*, (Es. XXVIII. 10.) et qu'il vous parlait si clairement, qu'il ne fallait ni génie, ni étude pour le comprendre. Il essaya de vous tirer de votre fatale léthargie par ses châtimens, non moins que par ses bienfaits; mais à peine vous étiez-vous réveillé, que vous vous hâtiez de vous rejeter sur un lit de paresse. Aujourd'hui que Dieu vous parle avec plus de force que jamais, répondez-lui du fond d'un cœur pénétré de componction : *Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté!*

§. II.

Méditation à ce sujet.

Malheur à moi, misérable que je suis! O Seigneur! quand on dira de moi, lorsque le jour de ton jugement sera venu, et que les livres de toutes les consciences seront ouverts: Voilà cet homme, voilà ses œuvres; que ferai-je alors, quand les cieux mettront à découvert tous mes péchés, et que la terre s'élèvera contre moi? Je serai sans réponse; je baisserai la tête tout couvert de confusion; je

paraîtra devant toi tout tremblant et tout troublé. Hélas misérable ! que dirai-je , saisi de frayeur à des pensées aussi terribles ? M'écrierai-je vers toi , ô mon Dieu , ô mon Seigneur ? Pourquoi me réduis-je au silence dans la crainte et dans le regret qui me consomment ? Mais si je te parle , mes douleurs ne cesseront pas pour cela ; et si je me tiens dans le silence , mon cœur se déchire et se plonge dans un excès d'amertume.

Pleure , mon ame ; pousse des sanglots et verse des pleurs , misérable que tu es ! parce que Jésus-Christ ton époux t'a délaissée. Colère du Dieu Tout-puissant , retiens-toi , et ne viens point fondre sur moi , puisque tu n'y trouverais point de quoi agir dans toute ton étendue , et qu'il n'y a rien en moi qui soit capable de te supporter. C'est assez que tu aies éclaté contre celui qui a voulu mourir pour moi , et que tu l'aies consumé par tes ardeurs. C'est assez , ô Dieu ! que tu aies *navré mon Rédempteur pour mes forfaits* , et que tu l'aies *froissé pour mes iniquités*. (Es. LIII. 5.) Aie pitié de moi , de peur que je ne me désespère ; aie pitié de moi , afin que je respire en espérant ; et quoique j'aie commis des péchés qui méritent que tu me perdes pour

jamais, je suis néanmoins assuré que tu n'as rien perdu pour cela de toutes tes miséricordes, par lesquelles tu as accoutumé de sauver les hommes. *Aie donc pitié de moi, ô mon Dieu! selon la grandeur de tes infinies compassions.* (Ps. LI. 1.)

Seigneur, tu ne veux point la mort du pécheur, et tu ne te réjouis jamais de sa perte. Etends ta main sur moi, du haut de ton Ciel, pour me délivrer des mains de mes ennemis, de peur qu'ils ne se réjouissent de moi, et qu'ils ne disent, nous l'avons dévoré. O bon Jésus! qui pourra désespérer de ta miséricorde, après que d'ennemis que nous étions, tu nous as rachetés par ton sang, et nous as réconciliés avec Dieu ton père? C'est aussi ce qui me donne la confiance, de recourir à toi, et de m'approcher du trône de ta grâce, afin d'y obtenir cette miséricorde qui nous applique avec toi à la croix; afin de nous purifier, et, en nous purifiant, de nous sauver. Je courrai donc, Seigneur, et je frapperai, jusqu'à ce que tu aies pitié de moi, et que tu fasses de moi une de ces brebis qui entendent ta voix, qui se laissent conduire par ton esprit, et laissent crucifier en elles le péché qui nous éloigne de la vertu de ton sacrifice.

§. 12.

Les différens degrés de la repentance.

La repentance renferme quatre devoirs, ou quatre degrés principaux. Il faut 1.^o reconnaître ses péchés et les examiner. 2.^o En avoir de la douleur. 3.^o Les confesser à Dieu, en lui en demandant le pardon. 4.^o Les réparer. Si vous avez votre salut à cœur, ô malade ! écoutez attentivement ce que l'on va vous lire ; profitez des instructions que vous avez le bonheur de pouvoir entendre, et pensez à votre dernière fin.

§. 13.

Premier degré de la repentance.

L'examen de soi-même et de ses péchés.

Nous ne pouvons avoir aucune part aux récompenses d'une meilleure vie, sans une repentance sincère, et nous ne pouvons nous repentir, sans connaître nos péchés, et par conséquent sans les examiner.

— Vous savez, mon frère, que chaque homme a ses défauts particuliers qu'il caresse, qu'il encense, auxquels il se livre entièrement. Quoique l'amour-propre nous mette un bandeau devant les yeux, et que nous ayons l'art funeste de transformer nos vices en vertus, nous convenons pourtant intérieurement que nos défauts sont des défauts. La conscience qui parle tôt-ou-tard et qui parle avec tant d'éloquence, nous les fait reconnaître à des caractères hideux qui les distinguent. Et quand enfin nous parviendrions à nous mettre un bandeau sur les yeux dans la santé, ce bandeau tombe dans la maladie. Le vice se montre alors sous son vrai jour. L'avare qui paraît son vice du beau nom d'économie, l'appelle alors avarice. Le voluptueux convient qu'il a été débauché ; l'homme infidèle, qu'il a été voleur ; et ainsi des autres.

Vous êtes homme, mon frère, et conséquemment pécheur. Mais en quoi et comment l'êtes-vous ? Ne vous contentez pas de cet aveu vague et facile : Je suis un grand pécheur, j'ai offensé Dieu mille fois, je suis indigne de me présenter devant lui ; mais recherchez toute votre conduite passée ; et sur-tout recherchez avec soin ces vices particuliers qui sont

logés dans le secret de votre cœur et qu'il vous fait tant de peine de sacrifier. Dans cette occasion-ci personne ne peut mieux vous servir que vous-même. Ne nous faisons point illusion ; notre cœur nous est parfaitement connu. Quand nous faisons quelque mauvaise action, ce n'est jamais sans avoir disputé avec notre conscience, qu'à la fin nous avons fait taire. Si ensuite les vices ont pris de plus fortes racines dans nos cœurs, ce n'a jamais été à notre insçu. Il vous est donc aisé, pécheur, de connaître vos fautes ; et si vous ne vous examinez pas bien, c'est que vous ne voulez pas vous examiner ; c'est que vos vices vous sont chers ; c'est, qu'en vous les arrachant ; c'est votre cœur qu'on vous arrache ; c'est qu'après avoir vécu rebelle, vous voulez mourir impénitent.

§. 14.

Des articles essentiels, sur lesquels chacun doit s'examiner.

Comme il y a bien des malades qui ont trop peu de liberté d'esprit, pour pouvoir, par eux-mêmes, examiner leurs consciences et parcourir les différens devoirs qu'ils ont à remplir, il sera

bon de leur lire les articles d'examen que l'on trouve, ou à la fin du *Vrai Communiant*, ou à la fin de *la Pratique des vertus chrétiennes*. Ces deux livres sont entre les mains de tout le monde.

Si pourtant on n'avait pas l'un ou l'autre de ces deux livres, il faudra réciter au malade les Commandemens de Dieu l'un après l'autre, lentement, et en lui demandant à la lecture de chaque Commandement s'il n'a rien commis à cet égard contre la volonté de Dieu. Lisez-lui auparavant ces paroles.

Mon frère, vous n'avez peut-être pas assez de forces, pour chercher, dans les différens devoirs que vous aviez à remplir ici-bas, quels sont ceux que vous avez violés. Ecoutez la lecture qui va vous être faite. Elle peut vous être fort utile, si vous y prêtez assez d'attention pour pouvoir faire l'examen de vous-même. Assurément vous ne dites pas comme Félix, quand St. Paul voulait lui parler de la justice, de la tempérance et d'une vie à venir : *Allez pour le présent ; quand j'aurai le loisir je vous rapellerai*. Assurément vous avez à cœur votre salut. Suivez donc les articles que je vais vous lire ; et quand vous souhaiterez, je m'arrêterai pour vous laisser le loisir de réfléchir.

II. DEGRÉ DE LA REPENTANCE.

§. 15.

Avoir de la douleur et de la honte
de ses péchés.

Quand le malade s'est examiné sérieusement sur la manière dont il a rempli les différens devoirs que Dieu lui avait donné à pratiquer, s'il jette les yeux sur lui-même, il sera d'autant plus pénétré de douleur et de honte de ses fautes, qu'il se sera mieux connu lui-même; son regrets'exhalera de la manière suivante.

J'ai honte et je suis trop confus, ô mon Dieu, pour oser lever les yeux vers toi, parce que mes iniquités se sont accumulées sur ma tête. A moi appartient la honte et la confusion de face. (Esd. IX. 6.) Je n'ose jeter les yeux sur moi-même, parce que, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de net en moi. Mes pensées n'ont été que mal en tout temps. Comment ai-je pu passer tant d'années, impur et souillé comme je le suis? La vue de mes péchés, de ces péchés que j'avais si peu examinés,

m'étonne et me confond. Qui suis-je donc ? Sur quoi est fondé le fol orgueil dont je m'enivrais ? Hélas ! je suis indigne de me présenter devant mon Dieu, je ne suis pas même digne de me regarder moi-même. O noblesse, ô pureté de mon âme, qu'êtes-vous devenues ? O créature formée un peu moindre que les Anges, que tu es déchue de ta grandeur ! Voici, je portais noblement mon front vers le Ciel, et je me suis vautré dans la fange ; je portais mes espérances dans l'éternité, et je ne me suis occupé que de la vie présente ; j'attendais des biens immortels, et je n'ai recherché que les biens périssables. Sanctuaire glorieux du Tout-puissant, séjour pur des Intelligences pures, vous êtes trop saints pour moi, je ne puis soutenir votre éblouissante clarté. Oh ! qui me dérobera la vue de moi-même ? Comment cacher à mes propres yeux l'énormité de mes péchés ?

C'est toi que j'ai offensé, Père des hommes ; c'est à toi que j'ai désobéi, et voilà ce qui me pénètre de la plus vive douleur. Tu ne m'as jamais fait que du bien, tu m'as prodigué même tes bienfaits. En récompense tu ne demandais que mon cœur ; et je te l'ai refusé, je l'ai porté au monde, j'ai été sur l'autel

de Mammon, j'ai dit à l'argent, tu es mon Dieu, et à l'or, tu es mon espérance. Tu ne me demandais rien, sinon que je gardasse tes Commandemens et que je t'obéisse; et j'ai préféré d'obéir au monde et à mes passions. *J'ai honte, et je suis trop confus, ô mon Dieu, pour oser lever les yeux vers toi.*

III. DEGRÉ DE LA REPENTANCE.

§. 16.

Confesser à Dieu ses péchés, et recourir à sa miséricorde.

Après avoir reconnu l'indignité de sa conduite et la grandeur de ses péchés, le malade doit les confesser à Dieu et lui en demander pardon.

Nous devons les confesser à Dieu, à l'exemple de David qui lui dit au Ps. 32: *Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit: Je ferai confession de mes transgressions à l'Eternel, et tu as ôté la peine de mon péché.* Cette confession est absolument nécessaire. *Celui qui cache ses transgressions, dit le sage, ne prospérera point;*

mais celui qui les confesse et les délaisse, obtiendra miséricorde. (Prov. XXVII. 13.)

Cette confession est une preuve de notre douleur et un grand pas à la repentance ; *car les sacrifices agréables à Dieu sont l'esprit froissé ; (Ps. LI.)* et quand il exige que nous lui confessions nos péchés, ce n'est pas pour les connaître , puisque rien ne lui est caché , mais pour nous *forcer nous-mêmes à nous examiner et à recourir à lui.*

En confessant à Dieu nos péchés , nous devons lui en demander pardon et recourir à son infinie miséricorde.

§. 17.

Mouvemens de confession et de recours à la miséricorde divine.

O Dieu, mon Souverain et mon Juge ! Souverain que j'ai tant offensé , Juge qui sais tout et qui es Tout-puissant ! que répondrai-je aux accusations qui viennent de m'être intentées ? Soutiendrai-je que je suis lésé par elles , et entreprendrai-je de me défendre en ta présence ? Et comment oserais-je le faire, quand *tu connais tous mes égaremens et*

que mes fautes ne te sont point cachées?
(Ps. L. 6.) Ma conscience me dicte qu'en niant mes crimes, je ne ferais que les aggraver, et qu'allumer, de plus en plus, le feu de ta juste colère contre moi. *Si je me justifie, ma propre bouche me condamnera; si je dis, je suis parfait, tu me convaincras d'être pervers.* (Job. IX. 20.) *Car des maux sans nombre m'ont environné; mes iniquités m'ont atteint, en sorte que je n'ai pu lever les yeux; elles surpassent, comme on me l'a représenté en ton nom, elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, c'est pourquoi mon cœur m'a abandonné.* (Ps. XL. 13.) Je suis plus coupable que ne pourrait le croire ou l'exprimer tout autre que moi-même. Le plus redoutable de mes accusateurs ici-bas, c'est mon propre cœur; et toi, Seigneur, *tu es beaucoup plus grand que mon cœur, et tu connais toutes choses.* (1. Jean. III. 20.) Ce n'est pas tel ou tel acte particulier que j'ai à me reprocher; ma vie entière n'a été qu'une suite continuelle de rebellions contre toi. Laquelle de mes actions a été droite, dans son principe, dans ses circonstances et dans son but? Le désordre a été universel dans mon ame. Je me suis malheureusement éloigné de

toi, dans mes pensées, mes affections, mes désirs et mes desseins. J'ai agi comme si je te haïssais, toi, l'Être seul digne de tout notre amour, comme si j'avais voulu essayer de te pousser à bout et de lasser ta patience, quelque merveilleuse qu'elle soit. Mes actions ont été mauvaises, mes paroles plus mauvaises encore; et combien, ô Dieu! mon cœur a-t-il été plus corrompu que ni les unes ni les autres! Il a été une *source* inépuisable de péchés; source qui, jusqu'à ce jour, a jeté à gros bouillons des *eaux bourbeuses*. Que si telle a été une partie de ma vie que je puisse me rappeler, que dirai-je de tant de semaines et de tant d'années, qui sont échappées à ma mémoire? Je ne puis en affirmer autre chose, sinon qu'elles ont été à-peu-près semblables à celles dont je me souviens; excepté peut-être que ma corruption est allée en croissant, et que j'ai de plus en plus abusé de ta patience, quoique chaque nouvel acte de cette patience à mon égard devint un prodige plus étonnant.

Que te dirai-je, ô mon Dieu? Tu as tout vu, et actuellement tu vois mon cœur, et tu le connais infiniment mieux que je ne le connais moi-même. Seigneur!

aie pitié de moi *selon ta gratuité, et selon la grandeur de tes compassions, efface mes forfaits.* (Ps. LI. 3.) Toi qui ne veux point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, jette les yeux sur ta pauvre créature. Grâce, ô mon Dieu! grâce et pardon. Seigneur Jésus, qui as promis que tu ne rejetterais point celui qui viendrait à toi, qui même daignes tendre tes bras et appeler ceux qui sont travaillés et chargés, je viens me réfugier entre tes bras. Sauveur charitable! revêts en ma faveur cette immense charité, qui t'a conduit au calvaire, et fait verser ton sang pour racheter le genre humain. Ce n'est que par toi que je puis aller au Père; mais c'est aussi sur toi seul que je fonde toutes mes espérances. Regarde à mon état, ô mon Dieu! sois touché de ma misère. Mes forces m'abandonnent, mon terme s'accomplit; *il n'y a plus qu'un pas entre moi et la mort.* (1. Sam. XX. 3.) Oh! que ne puis-je détester plus vivement mes péchés! Que ne puis-je verser en ton adorable présence et dans ton sein paternel des torrens de larmes! Supplée, pour l'amour de toi-même et de ton Christ, à ce que ma contrition et ma pénitence ont de défectueux. Si je puis encore faire quelque



chose pour te fléchir, apprends-le moi, ô mon Père, ô mon Juge ! et je courrai avec ardeur et sans délai où ta voix m'appellera.

IV.^e DEGRÉ DE LA REPENTANCE.

§. 18.

Renoncer à ses péchés et les réparer.

Voici le dernier degré de la repentance et le plus essentiel ; voici la marque infailible à laquelle vous connaîtrez si vous êtes vraiment pénitent. Envain aurez-vous employé plusieurs veilles à faire l'examen de votre vie ; envain aurez-vous confessé vos péchés à Dieu ; envain aurez-vous versé des larmes amères et vous serez-vous frappé la poitrine ; tout cela n'est rien, si vous ne renoncez pas à vos vices, et surtout à cette passion favorite que nous logeons tous dans nos cœurs.

Il y a peu de cœurs assez corrompus pour être portés à tous les excès. Il y a peu d'ames assez insensibles au grand intérêt de leur salut, pour ne vouloir rien faire pour être sauvées. Mais aussi où est le

cœur assez régénéré pour ne pas sentir quelque mauvais penchant ? Et combien peu y a-t-il de chrétiens qui aiment assez leur salut , pour vouloir tout sacrifier au salut ? Le pécheur que nous désignons dans cet article entreprend de composer avec son Législateur. Se sent-il porté à l'avarice ? Il dira : *Seigneur , laissez-moi mon attachement aux richesses , et je vous sacrifierai ma vengeance.* Se sent-il porté à la vengeance ? *Seigneur , laissez-moi être vindicatif , et je vous sacrifierai mon avarice.* Se sent-il porté à la volupté ? *Seigneur , laissez-moi ma Drusille et ma Dalila , et je vous sacrifierai vengeance , avarice , ambition. Je vous sacrifierai toutes choses.*

Une passion favorite est incompatible avec la grande vertu du christianisme , avec celle qui est l'ame et la vie de toutes les autres , je veux dire cet amour divin , qui nous porte à donner à Dieu la première place dans notre cœur. Le Dieu jaloux ne saurait accepter aucun de nos hommages , tandis que nous lui refusons celui de l'aimer par-dessus toutes choses. Tous les sacrifices que nous voulons lui offrir pour acheter le droit de retenir une passion favorite , sont des preuves de l'empire qu'elle a sur nous ,

et du dessein formé que nous avons de nous soustraire à la loi de celui qui veut être le grand objet de notre amour.

Cette passion favorite, c'est l'œil qu'il faut arracher, c'est le bras qu'il faut couper, plutôt que s'ils vous étaient des occasions de chute, et qu'ils vous empêchassent de faire votre salut.

§. 19.

Méditation à ce sujet.

Seigneur ! lorsque je m'examine moi-même en ton adorable présence, je ne puis que gémir et que m'affliger de l'état de faiblesse et de corruption dans lequel je me trouve encore, malgré ce que tu as miséricordieusement fait jusqu'ici, pour me conduire à toi. Ma chair rebelle ne remporte que trop souvent une funeste victoire sur l'esprit. Le poids de ma corruption m'entraîne, et je ne puis résister, vu le peu de progrès que j'ai fait dans ta crainte et dans ton amour. Je ne pense à toi que faiblement et rarement ; la moindre tentation me fait oublier mes engagemens et mes promesses. Que deviendrai-je, ô Seigneur !

si tu m'abandonnes à moi-même, et que tu ne daignes pas, quoique j'ose te le demander, être ma force, et la faire triompher dans mes infirmités? Je me condamne moi-même, je me regarde comme la seule cause des maux qui me font gémir. Approche-toi de mon ame, céleste médecin! et viens avancer et achever l'ouvrage de ma sanctification; *que je ne résiste plus à ton St.-Esprit*, (Act. VII. 51.) et que je mette tellement la main à l'ouvrage de mon salut, *que je me nettoie désormais de toute souillure de chair et d'esprit.* (2. Cor. VII. 1.) *Crée, en moi un cœur pur, ô Seigneur! et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis.* (Ps. LI. 12.) Détruis-y le vieil homme avec toutes ses affections; et après que tu auras retracé ton image en moi, affermis mes pas dans le chemin de la vie qui me conduira au port désiré du salut. *Amen.*

§. 20.

Réparation des injustices.

Si vous désirez, mon frère, que l'on vous parle avec sincérité, et si vous êtes

résolu vous-même à vous mettre en état de grâce, et à jouir de la paix de la conscience, qui est un garant du pardon de nos péchés, il ne suffira point d'avoir reconnu vos fautes, il est temps à présent de les réparer. Examinez si vous n'avez jamais offensé votre prochain, de pensée, de parole ou d'action. Si vous avez eu contre lui de mauvaises pensées et de mauvais desseins, qui n'aient point éclaté au-dehors, demandez-en pardon à Dieu qui est le scrutateur des cœurs et qui lit les pensées les plus secrètes. Si vous l'avez outragé de parole, il faut le satisfaire de parole et n'avoir point de honte de lui demander pardon. C'est à quoi vous oblige St. Jacques, lorsqu'il dit : *Confessez vos péchés les uns aux autres* ; (Jacq. V. 16.) car, comme cela paraît par la force du mot grec, dont l'Apôtre se sert, et comme tous les savans en conviennent, il parle d'une confession réciproque. Et par-là j'entends, que non-seulement les Fidèles qui conversent familièrement les uns avec les autres, se doivent mutuellement confesser les péchés auxquels ils sont sujets, et prier, les uns pour les autres, que Dieu les leur pardonne et leur fasse à tous miséricorde ; mais aussi, que comme dans toutes les

querelles , il arrive rarement qu'il n'y ait de l'offense de part et d'autre , il faut que ceux qui ont offensé leur prochain , se confessent réciproquement leurs fautes et s'entredemandent pardon.

Si vous avez usurpé du bien d'autrui , vous devez le restituer , parce que vous ne savez pas si vous vous releverez de cette maladie ; parce que , au cas que vous vous en relevez , vous n'aurez peut-être pas alors le dessein de le faire ; parce que , si Dieu vous appelle , il ne faut pas que vous alliez à lui avec des mains pleines de rapine et d'interdit. Que pourriez-vous en ce cas attendre , que la mort et la damnation éternelle ? Car , si le Seigneur envoie au feu éternel ceux qui ne revêtent point leur prochain , et qui ne leur donnent point à manger , que fera-t-il à ceux qui les dépouillent et qui leur ôtent le pain de la main ? Certainement , s'ils ne se repentent sincèrement et qu'ils ne restituent le bien d'autrui , s'il est en leur pouvoir de le faire , il n'y a point de miséricorde ni de salut pour eux.

Que si vous vous trouvez dans une absolue impossibilité de restituer ce bien mal acquis , humiliez-vous devant Dieu , demandez-lui pardon de cette injustice

qui vous a rendu indigne de son amour, et ne vous flattez point de lui en imposer par un regret simulé, et par des larmes feintes. *Dieu sonde les cœurs et les reins.* Il connaît s'il est vrai que vous seriez disposé à restituer ce bien mal acquis, au cas que vous le pussiez ; et malheur à vous si vous étiez flatté de pouvoir mentir à Dieu !

Ce n'est pas encore tout ; il vous reste une démarche à faire. Vous devez appeler les personnes à qui vous avez fait tort, leur faire de justes excuses, et leur témoigner avec sincérité, que si vous étiez en état de restituer ce que vous leur avez pris, vous le feriez de bon cœur, et que si Dieu vous rend la santé, vous vous y emploierez de toutes vos forces.

Qu'une fausse honte ne vous retienne point. Et qu'avez-vous plus à ménager dans le monde ? Le monde n'est plus rien pour vous ; vous allez le quitter. Et cependant l'éternité s'avance, le trône se dresse, votre Juge vous attend. Oh ! prévenez la plus cruelle sentence par une prompte réparation.

§. 21.

Réparation des calomnies.

Un malade qui se rappelle et à qui sa conscience reproche d'avoir calomnié quelqu'un, est absolument obligé de réparer la calomnie avec toute l'authenticité possible, et devant des personnes qui puissent témoigner la vérité, et rétablir l'honneur de celui à qui une injustice l'avait fait perdre.

1.^o Cette démarche est absolument nécessaire. Vous avez ôté à votre frère ce qu'il avait de plus précieux, l'honneur; vous lui avez fait perdre l'estime publique; vous avez empoisonné ses jours et lui avez rendu la vie amère. La réparation de la calomnie est donc une restitution que vous lui faites, en lui rendant cet honneur que vous lui avez enlevé, et dont il faisait plus de cas que de toute autre chose au monde.

2.^o C'est le seul moyen que vous ayez pour réparer votre injustice.

3.^o Vous devez même vous hâter de le faire pendant que vous en avez le temps; pendant que votre esprit est libre,

et que les assistans peuvent être témoins de votre repentance et de vos regrets. Quel plaisir ne sera-ce point pour vous de penser après cela que votre conscience est déchargée et tranquille ; que cet homme que vous aviez offensé bénit à présent votre mémoire ; et que, dans ce moment même peut-être, il adresse au Ciel des prières ardentes pour vous ! Combien, surtout, combien est douce l'assurance de pouvoir vous présenter avec confiance devant le Juge des hommes, après avoir réparé tous vos torts !

Dans ce devoir est comprise la réparation des injures, des mépris, des affronts, des coups, en un mot de tous les torts que l'on peut avoir fait au prochain. Cette réparation doit être solennelle. Si vous ne voulez pas la faire, votre repentance n'est qu'hypocrisie, et votre sentence est prononcée.

§. 22.

De la réconciliation.

Il est beaucoup de Chrétiens, soi-disant tels, qui remplissent une partie des devoirs de la religion dans la maladie ;

mais, quand il est question de se réconcilier avec ceux qui les ont offensés, voilà où les Pasteurs les trouvent rebelles et mauvais chrétiens. Que d'indignes prétextes n'alléguent-ils pas !

L'affront que cet homme m'a fait, dites-vous, l'injure que j'ai reçue, est une chose tout-à-fait insupportable.

Mais quand il vous en aurait fait mille fois d'avantage, croyez-vous que cela serait encore comparable aux péchés que vous avez commis contre Dieu ? Vous voulez que Dieu vous pardonne des péchés qui méritent une peine infinie et éternelle, puisqu'ils attaquent Dieu, qui est une essence infinie et éternelle ; et vous qui n'êtes qu'un ver de terre, vous ne voulez pas pardonner les offenses que l'on vous a faites ! Au lieu d'une prière, vous prononcez tous les jours une imprécation contre vous. Car lorsque vous dites à Dieu : *Pardonne-nous nos péchés, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, c'est comme si vous disiez : *Seigneur, ne me pardonne point mes offenses, car je ne veux point pardonner à ceux qui m'ont offensé*. Ne vous souvient-il point de la parabole de l'Évangile, et de ce qui arriva à ce méchant serviteur, à qui le roi avait cédé dix mille talens,

(Matt. XVIII.) et qui au lieu de céder les cent deniers que lui devait son compagnon de service, le prit à la gorge et le mit en prison ? Tremblez à cette déclaration d'un Apôtre : *condamnation sans miséricorde sera sur celui qui n'aura point usé de miséricorde.* (Jacq. 11. 13.) Vous venez d'entendre que *celui qui hait son frère est meurtrier.* Or le St.-Esprit déclare, en termes exprès, que *l'étang ardent de soufre et de feu, qui est la mort seconde, est réservé aux meurtriers.* (Apoc. XXI. 8.) Renoncez donc à votre haine, si vous ne voulez être tourmenté éternellement dans les enfers avec celui qui est *menteur et meurtrier dès le commencement.* (Jean VIII. 44.)

Je ne veux pourtant point de mal à cette personne, et certainement je ne lui en ferai jamais quand je le pourrais.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Il faut lui vouloir du bien, et lui en faire, si l'occasion s'en présente. Jésus-Christ ne se contente pas de dire : Ne maudissez point ceux qui vous maudissent, et ne faites point de mal à vos ennemis. Mais il dit : *Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et*

qui vous persécutent. (Matt. V. 44.) Et St. Paul ne se contente pas de dire : *Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés ; car il est écrit, à moi appartient la vengeance et je la rendrai, dit le Seigneur ;* (Rom. XII. 19.) mais il ajoute : *Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire.* Voudriez-vous que Dieu se contentât de ne vous point faire de mal, et qu'il ne vous fit aucun bien, ni en cette vie, ni en celle qui est à venir ?

Je veux bien pardonner à celui qui m'a si cruellement offensé, lui vouloir du bien, et même lui en procurer, si l'occasion s'en présente ; mais je ne le veux jamais voir.

Ah ! ne vous faites pas illusion. Votre cœur est encore plein d'amertume et de fiel. A quoi pensez-vous, de parler ainsi ? Est-ce là une réconciliation chrétienne et digne d'un homme qui se dit enfant de Dieu ? Voudriez-vous que Dieu agît envers vous de la sorte, et qu'il vous pardonnât vos péchés, à condition que vous ne verriez jamais sa face ? S'il en usait avec vous de cette manière, vous seriez l'un des plus malheureux de tous les hommes. Car comme notre souverain bien consiste à voir Dieu face-à-face et

à être rassasié de sa ressemblance , aussi le plus grand de tous les malheurs est de ne point voir ce visage glorieux qui est un *rassasiement de joie*.

Mais j'ai juré que je ne le verrai jamais. Voulez-vous qu'il soit dit que j'ai fait un faux serment ?

Il y a des sermens qu'il est injuste de faire et plus encore d'accomplir. Nous lisons au 23 des Actes que plus de 40 Juifs avaient fait serment avec exécration, *qu'ils ne mangeraient, ni ne boiraient, ni ne goûteraient d'aucune chose, jusqu'à ce qu'ils eussent tué Paul*. Ces gens-là péchaient en faisant un serment si horrible et si abominable ; mais ils eussent aggravé leur crime, s'ils se fussent opiniâtrés à vouloir accomplir un serment si diabolique. Ils eussent été doublement homicides. Car premièrement, ils l'étaient de pensée et de dessein, et secondement, ils l'eussent été d'effet en se faisant mourir eux-mêmes de dépit et de rage.

David, justement irrité de l'outrage de Nabal, avait fait serment de l'exterminer, lui et toute sa maison ; et déjà il marchait à grands pas avec quatre cents hommes armés, résolu de faire passer tous les mâles de cette maison

au tranchant de l'épée. Mais Abigail, femme de Nabal, étant venue au-devant de lui, et faisant tous ses efforts pour le détourner de ce dessein sanguinaire, bien loin de la rebuter et de faire valoir son serment, David la reçoit avec grâce, et prononce ces paroles admirables : *Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui t'a aujourd'hui envoyée au-devant de moi ! béni soit ton conseil, et bénie sois-tu qui m'as empêché aujourd'hui d'en venir au sang, et qui en as préservé ma main !* (1. Sam. XXV. 32.)

Demandez pardon à Dieu de votre serment téméraire, et rendez-lui grâces, de ce que, par mon ministère, il vous porte à faire tout le contraire de ce que vous avez juré.

Je veux bien voir celui qui m'a fait un si grand outrage ; mais je crains fort que cette entrevue ne renouvelle nos querelles et ne rallume ma haine.

C'est-à-dire que le feu de la haine n'est pas encore bien éteint en vous, et qu'il n'y a que la langue qui parle de réconciliation. Est-il possible que vous ne puissiez souffrir qu'il dise quelque parole mal dirigée ? Souvenez-vous, mon frère, de ce que dit le Sage, que *celui qui est tardif à colère vaut mieux que*

l'homme fort, et que celui qui sait réprimer son emportement, vaut mieux que celui qui prend des villes. (Prov. XVI. 32.)
 Surtout ayez toujours devant les yeux cette sentence du fils de Dieu : *Si vous ne pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera point les vôtres;* (Matt. VI. 15.) et souvenez-vous que ce n'est rien de pardonner de bouche, si vous ne pardonnez de cœur.

Certainement il est fort difficile de déraciner une plante qui a pris de si fortes racines dans le cœur, et d'éteindre entièrement un feu qui est si violemment allumé.

Mais si la chose est difficile, elle est nécessaire. Autrement, il n'y a ni miséricorde ni salut à espérer. Je continuerais à vous sauver par frayeur, comme vous arrachant hors du feu, (Jude XXIII.) en vous représentant les terribles jugemens de Dieu et les Enfers ouverts, pour engloutir tous ceux qui nourrissent dans leur cœur des haines irréconciliables. Mais, mon frère, j'aime mieux vous gagner par la douceur, et vous attirer à votre devoir par des liens d'amour. *Je supplie pour Christ que vous soyez réconcilié avec Dieu, et que vous le soyez aussi comme il*

faut avec votre prochain. Représentez-vous les entrailles de la miséricorde de Dieu, et les tendresses de la charité de Jésus-Christ votre Sauveur. Voyez ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour vous. Quoi, mon frère ! lorsque vous étiez ennemi de Dieu, en votre entendement et en mauvaises œuvres, ce miséricordieux Sauveur est mort pour vous, et il a répandu son précieux sang pour vous réconcilier avec Dieu son père ; et vous refuseriez de vous réconcilier sincèrement avec un de ses membres ? Donnez-moi, je vous prie, toutes vos querelles, toutes vos injures, tous vos emportemens, toutes vos vengeances, afin que je les jette aux pieds de ce divin crucifié, et que je les noie dans son sang. Quoi ! Jésus-Christ a prié pour ceux qui le crucifiaient, et vous auriez encore de la haine contre un homme pour lequel il a été crucifié ? Vous et lui avez été rachetés par un même sang ; vous êtes sanctifiés par un même esprit ; vous aspirez à un même héritage ; vous devez vivre éternellement dans une même maison et sous les yeux d'un même Père ; enfin vous êtes membres d'un même corps et animés d'un même esprit ; et après cela, vous ne pourrez vous aimer l'un l'autre,

ni vivre dans une sainte concorde ? Cessez de vous dire Chrétiens, ou entr'aimez-vous *sincèrement et d'un cœur pur*. Ce sera une marque assurée de votre adoption ; *car quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu, qui est charité.* (1. Jean IV. 78.) Ce vous sera aussi un témoignage infallible de la rémission de vos péchés ; car celui qui est la vérité même a prononcé de sa bouche sacrée que, *si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres.* (Matth. VI. 14.)

§. 23.

Méditation sur la nécessité de réparer ses torts.

C'en est fait, ô mon Dieu ! ta voix sans doute, ta voix puissante m'a touché. Sans la sanctification, je ne puis voir ta face. Rien de ce qui est souillé ne peut se montrer devant toi, et comment oserais-je me présenter devant le Saint des Saints, les mains pleines de rapines et d'extorsions, le cœur rempli de pensées impures ? O mon Dieu ! je te sacrifie mes passions ; ton amour est préférable à tout.

J'oublie toutes les offenses que l'on m'a faites ; je les pardonne comme je veux être pardonné de toi. Je rends à autrui tout ce que je pourrais avoir usurpé ; je ne veux rien en cette terre de ce qui pourrait me rendre condamnable devant toi. Je ne veux être chargé que de vertus, lorsque je me présenterai devant mon Juge.

C'en est assez , c'en est trop , Seigneur ! faut-il tant de raisons , tant d'instances , pour m'engager à vouloir être heureux , pour me déterminer à accepter le pardon , la vie , et une gloire éternelle ! O Sauveur miséricordieux ! mon ame est vaincue ; et le langage de ta tendresse est devenu , je m'en flatte , celui de ma repentance , ensorte que je puis dire , *mon cœur est comme de la cire , s'étant fondu dans mes entrailles.* (Ps. XXII. 15.)

O charitable Rédempteur ! trop longtemps je t'ai négligé ; trop souvent je t'ai outragé , et *crucifié de nouveau* (Hébr. VI. 6.) par mes forfaits et par mon impénitence , comme si j'avais pris plaisir à te désobéir et à t'outrager. Maintenant mon cœur fléchit devant toi , et te voue une sincère obéissance. Je souhaite de ne faire d'autres conditions avec toi que celle-ci , qu'il puisse être à toi , entière-

ment et à jamais. Je t'offre mon ame *comme une table rase*, sur laquelle je te supplie de graver tes ordonnances. Enseigne-moi, Seigneur, *ce que tu veux que je fasse* : (Act. IX. 6.) car je languis de le savoir, et de le savoir pour le pratiquer. Si la tâche surpasse mes forces, j'espère que tu m'en donneras de nouvelles; et avec cette assistance je serai fidèle à ton service. Reçois donc une ame, à qui tu as déjà inspiré le désir d'être à toi.

V.^e DEVOIR DES MALADES.

§. 24.

L'Aumône.

Ce devoir, qu'il est absolument nécessaire de remplir dans l'état de santé, parce que les pauvres sont nos frères, habitans de la terre comme nous, membres de la même Eglise, soumis aux mêmes lois, respirant le même air, rachetés par le même sang, héritiers du même héritage, ce devoir se présente d'une manière plus intéressante dans la maladie. Il suffira de quelques réflexions pour le faire sentir.

1.^o Dans la santé, on ne donne jamais assez aux pauvres, parce que l'on ne pense qu'à soi, à son bien-être, à ses plaisirs, à ses dépenses pour lesquelles on n'a jamais assez. Calculez ce que vous pouvez avoir donné dans votre vie aux pauvres; calculez ensuite ce que vous pouvez avoir dépensé en choses absolument superflues, et vous serez étonné de la modicité de vos aumônes. Dans la maladie, on voit les choses d'un autre œil; on appelle de leur nom ces bagatelles où l'on a dépensé des sommes desquelles on aurait pu se faire un trésor dans le Ciel. Votre devoir est de réparer aujourd'hui vos torts vis-à-vis des pauvres, en leur donnant les arrérages de ce que vous leur avez si long-temps retenu.

2.^o Dans la maladie, on sent mieux les besoins des pauvres, qui, couchés dans un misérable lit d'infirmité, sont privés des plus petits secours. Vous, au moins, vous avez des médecins exacts, des parens soigneux, des amis attentifs, des gardes bien payés, qui sont prêts à vous soulager autant que l'art humain peut le faire. Les soins, les attentions, les adoucissements de toutes les espèces ne vous manquent pas. Mais le pauvre, le pauvre n'a rien, et la maladie est mille fois plus

affreuse pour lui. Ni son frère, ni son épouse, ni son ami ne peuvent le servir, parce qu'ils ont besoin de leur temps pour eux-mêmes. Le plus souvent il est seul, sur la paille, sans remèdes, sans secours, livré à des maux que la misère entretient, que la misère aggrave, et qu'il n'a nul espoir de voir soulager. Versez donc dans le trésor des aumônes, pour adoucir les souffrances de tant de malheureux dont le sort doit vous toucher.

3.^o Et puis, que sont ces trésors que vous leur refuseriez ? Un peu de métal qu'il vous faudra abandonner. Le réservez-vous pour vos enfans ? Cela est juste. Mais on ne vous dit pas non plus de les dépouiller. Donnez selon votre état ; donnez selon vos forces, et ne consultez que la justice et la compassion.

4.^o Vous savez que ce sera-là un grand motif d'absolution ou de condamnation, dans le jugement de Jésus-Christ qui prend la place des pauvres, qui regarde comme fait à lui-même ce que vous leur aurez fait, et qui vous récompensera selon l'abondance de vos aumônes. Pensez donc que *celui qui sème peu moissonnera peu, et que celui qui sème abondamment moissonnera aussi abondamment.* (2. Cor. IX. 6.)

VI.^e DEVOIR DES MALADES.

§. 25.

Les Méditations saintes.

Débarressez-vous le plutôt possible de tout souci par rapport à vos intérêts temporels, en mettant de bonne heure ordre à vos affaires, avec justice et avec charité. Faites ensorte que votre négligence sur ce point ne remplisse pas votre ame d'inquiétudes, dans un temps où elle est si peu capable de les soutenir, ou ne devienne pas une source de chagrins, de querelles et d'iniquités pour ceux qui vous survivront. Faites les dispositions que vous jugerez en conscience être les plus équitables et les plus agréables à Dieu, et faites-les avec toute la clarté et la prudence que vous pourrez y apporter. Après cela, regardez le monde comme un séjour, qui n'a plus rien de commun avec vous, et toutes les choses du monde, comme ne vous concernant pas davantage, que ceux qui sont déjà descendus dans le sépulcre; à moins que vous ne puissiez faire encore quelque

bien aux hommes avant que de vous séparer d'eux, et que, par vos actions ou par vos paroles, vous ne puissiez laisser après vous quelque bénédiction à ceux qui auront été vos amis et vos compagnons de voyage.

Débarrassé du fardeau de ses péchés, dépouillé de tout attachement pour le monde, ayant renoncé à la terre, le malade qui n'a d'autre but que de se préparer pour le Ciel, doit s'occuper de bonnes lectures et de saintes méditations.

§. 26.

Chapitres de l'Écriture sainte qu'il faut lire au malade.

Genés. III. V. 17. 18. 19.

Job. VII. et les douze premiers versets du chap. XIV.

Du livre des Pseaumes les XVI. XXIII. XXVII. XXXII. XXXIV. XXXIX. XLII. LI. XC. XCI. CIII. CXV. CXVI. CXXX. CXLV. CXLVI.

Esaïe XL. v. 6. 7. 8.

Dan. IX. les 19 premiers versets.

St. Matth. chap. XXV. XXVI. XXVII. XXVIII.

St. Luc. XV.

St. Jean. chap. VI. XI. XIII. XIV. XV.
XVI. XVII.

Rom. VIII.

1. Cor. XV. 2. Cor. V.

Ephes. I. les 14 premiers v. et II, les
10. premiers v.

Coloss. III. les 4 premiers versets.

1. Thess. IV. depuis le v. 13 jusqu'à
la fin.

Hebr. X. v. 19, 20, 21, 22, 23. *It.*
chap. XI. et XII.

§. 27.

Discours édifiants.

Quelles que soient vos souffrances, tâchez d'être un modèle de patience. Que cette excellente vertu ait son œuvre parfaite chez vous ; et, puisqu'il ne vous reste plus qu'un choc à soutenir, soutenez-le avec courage et magnanimité. Qu'aucune parole, qui approche seulement du murmure, ne sorte de votre bouche ; et, pour cet effet, empêchez qu'aucun mouvement de *dépit* ne s'élève dans votre cœur. Quand vous vous défiez de lui à cet égard, contemplez aussitôt

par la foi Jésus mourant, et dites-vous à vous-même : Quelle comparaison y a-t-il entre la Croix, à laquelle mon Sauveur fut cloué, et le lit d'infirmité sur lequel je me trouve ! Jésus ne fut environné que d'ennemis altérés de son sang, et qui l'accablaient d'outrages ; et je ne vois autour de moi que de tendres amis, navrés de mes maux, et qui donneraient leur propre sang pour les soulager ! Jésus porta la malédiction et la peine de mes iniquités, il soutint tout le poids de la colère de Dieu contre les pécheurs ; et moi je n'essuie que *des afflictions légères qui sont des dons de Dieu*, et qui produiront pour moi *un poids éternel d'une gloire excellente !* (Phil. I. 9.) Cependant Jésus a enduré tous ces tourmens comme un *agneau qu'on mène à la boucherie.* (Es. LIII.) Que ce souvenir de ses souffrances adoucisse les vôtres. Réjouissez-vous même de ce que vous êtes appelé à porter pendant quelque temps *votre croix*, avant que de porter une *couronne.* (Jacq. I.) *Regardez comme un sujet de joie* l'occasion que vous avez de glorifier Dieu encore une fois, dans des calamités qui, en peu de jours, et peut-être en peu d'heures, feront place à une félicité parfaite et éternelle. J'espère que ces considérations

vous engageront, non-seulement à vous abstenir de toute plainte trop amère, mais encore à louer Dieu *des lieux profonds* et à parler de sa bonté, aussi bien que de sa justice, à ceux qui seront malades de votre froissure. J'espère que vous leur communiquerez même la satisfaction intérieure dont vous serez pénétré, en la faisant éclater au-dehors au milieu de vos douleurs corporelles ; éclaircissant et confirmant ainsi d'une manière bien édifiante ces paroles de l'Apôtre : *L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance ; même une espérance qui ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.* (Rom. V. 3. 5.)

Voici aussi, mon cher frère, voici le temps où l'on attend particulièrement de vous que vous rendiez un témoignage honorable à la Religion. Déclarez à ceux qui vous environnent quelle consolation et quel soutien vous avez trouvé en elle. Déclarez-le leur dans les termes les plus forts, quoiqu'il n'y en ait point qui ne soient encore trop faibles. Attestez-leur que la piété, après avoir rendu sereins les jours les plus sombres de votre vie, vous fait envisager maintenant avec plai-

sur les approches de la mort. Vos discours auront une énergie toute singulière dans cette circonstance. Il y aura, jusques dans les douloureux efforts qu'il vous faudra faire pour les proférer, une espèce d'éloquence, qui les fera écouter avec attention, avec sensibilité et avec fruit. Quand donc *le temps de votre départ s'avancera*, (2. Tim. IV 6.) livrez-vous sans contrainte à *vos transports*, si, comme je l'espère, *vous trouvez alors vos délices dans le Tout-puissant*. Et quand vous ne feriez que jouir d'un simple *calme* intérieur, faites paraître la sérénité de votre ame. Ceux qui *l'observeront* seront encouragés par-là à suivre un chemin dont l'issue est si agréable. Dites-leur ce que vous pensez des vanités du monde ; peut-être apprendront-ils à le mépriser. Assurez-les que l'Évangile est l'unique appui de votre confiance ; peut-être en feront-ils désormais plus de cas. Car ils savent qu'ils seront réduits à *leur tour* à l'état où ils vous voient, et qu'alors tous les secours que l'Évangile lui-même peut fournir leur seront bien nécessaires.

Pour les toucher encore davantage, exhortez-les de la façon la plus solennelle à se consacrer au service de Dieu, et à

mener une vie pure et chrétienne. Vous n'ignorez pas que *Josué*, *David*, et d'autres Fidèles ont agi ainsi, ont été prêts à *s'en aller par le chemin de toute la terre*; (Jos. XXIII. 14.) et quelles que soient vos relations, soit d'ami, soit peut-être de père, qui sait quelles impressions les remontrances d'un ami, ou d'un père mourant, pourront faire sur ceux-là même qui auront été sourds à toutes les autres? Du moins faites-en le généreux essai. Mourez en travaillant à glorifier Dieu, et à sauver des ames; et si vous ne pouvez plus moissonner dans ce monde, jetez-y, en le quittant, des semences de vertu et de bonheur qui peut-être produiront des fruits abondans, après que les *mottes des vallées* (Job. XXI. 33.) auront couvert votre corps. Mais le succès ne répondît-il pas à votre attente, Dieu approuvera certainement vos pieux efforts; les Anges, prêts à recevoir votre ame, s'en réjouiront entr'eux; ils avoueront que c'est là mourir en Chrétien, et mettre glorieusement à profit la mort même.

Dans ces derniers entretiens que vous aurez avec vos semblables, ne manquez pas de leur faire connaître que toutes

vos espérances dans ce moment critique *sont fondées*, non pas sur vos mérites ou votre *propre justice*, mais uniquement et entièrement *sur ce que votre divin Rédempteur a fait et souffert* (Rom. X. 3.) pour les pécheurs. Qu'ils voient que vous mourez comme aux pieds de la Croix. Rien ne sera plus consolant pour vous, ni plus salutaire pour eux. Que le *nom de Jésus soit dans votre bouche* aussi long-temps qu'elle pourra articuler des sons. Qu'il soit dans votre cœur, quand votre bouche sera fermée; et s'il se peut, que le dernier acte que fera votre ame, *logée dans ce corps*, (Jean XIV. 6.) soit un acte de foi en Christ. *Allez au Père par lui. Entrez au-dedans du voile* comme ayant été *frûchement arrosé du sang de l'aspersion*. (Heb. VI. 19.) Mon cher frère, vous avez été estimé, et peut-être admiré des hommes. Cependant, étant pécheur de votre aveu, ce serait en soi-même, *une chose terrible* pour vous, que de comparaître devant l'Être pur et saint qui a sondé votre cœur, qui a contemplé toutes vos voies, et aux yeux duquel vos meilleures œuvres ont été *si imparfaites*. *Mais allez à lui* par la route que je viens de vous tracer, et vous y trouverez *paix et sûreté*.

§. 28.

Méditation pour fortifier le Malade.

Comment vous abattriez-vous encore, quand Dieu vous dit lui-même: Ne crains point, car je suis avec toi; ne sois point étonné, car je suis ton Dieu. (Ps. XLIII. 5.) Je te fortifierai et je t'aiderai, même je te soutiendrai par la droite de ma justice. (Es. XLI. 10.) Or il n'est point homme pour mentir, ni fils de l'homme pour se repentir. Il a dit, et ne le fera-t-il point? Il a parlé, et ne le ratifiera-t-il point? (Nomb. XXIII. 19.) L'Eternel est ma lumière et ma délivrance; de qui aurai-je peur? L'Eternel est la force de ma vie; de qui aurai-je frayeur? (Pseaume XXVII. 1.) C'est le Dieu, qui est mon Dieu à toujours et à perpétuité; il m'accompagnera jusqu'à la mort. (Pseaume XLVIII. 15.) C'est pourquoi, quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal; car tu es avec moi, ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent. (Pseaume XXIII. 4.) O Eternel! j'ai attendu ton salut. (Genés. XLIX. 18.)

Continue ta gratuité sur ceux qui te connaissent, et ta justice sur ceux qui sont droits de cœur ; car la source de la vie est par-devers toi, et par ta clarté nous voyons clair. (Pseaume XXXVI. 10. 11.) Tu me feras connaître le chemin de la vie. Ta face est un rassasiement de joie, et il y a des plaisirs à ta droite pour jamais. (Ps. XVI. 11.) Quant à moi, je verrai ta face en justice, et je serai rassasié de ta ressemblance, quand je serai réveillé. (Ps. XVII. 15.) Car je connais celui en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée-là. (2. Tim. I. 12.) Ainsi mon cœur s'est réjoui, ma langue s'est égayée, et ma chair habitera avec assurance ; (Ps. XVI. 9.) car, si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les ramenera avec lui. (1. Thess. IV. 14.) Je donnerai à mes brebis la vie éternelle, dit Jésus, le bon berger et elles ne périront point, et personne ne les ravira de ma main : (Jean X. 28.) C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque croit en moi ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Que votre cœur ne soit point alarmé ; vous croyez

en Dieu , croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il était autrement , je vous l'eusse dit. Je vais vous préparer le lieu , et quand je m'en serai allé , et que je vous aurai préparé le lieu , je retournerai , et je vous prendrai avec moi , afin que là où je suis , vous y soyez aussi. (Jean XIV. 1.) Père , mon désir est , touchant ceux que tu m'as donnés , que là où je suis , ils y soient aussi avec moi , afin qu'ils contemplent ma gloire , laquelle tu m'as donnée , et que l'amour dont tu m'as aimé , soit en eux , et moi en eux. (Jean XVII. 24. 26.) Où est , ô mort ! ta victoire ? Où est , ô sépulcre ! ton aiguillon ? Grâce à Dieu , qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! (1. Cor. XV. 55.) Seigneur , tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix , car mes yeux ont vu ton Salut. (Luc. II. 29.)

Dieu qui jette les yeux sur ses enfans , dans toutes leurs détresses , veuille nous soutenir et nous réjouir ainsi les uns et les autres dans cette dernière extrémité ! Veuille-t-il nous mettre au nombre de ceux , qui ont été *plus que vainqueurs* de la mort ! Veuille-t-il nous accorder le secours de son saint Esprit , qui nous

rende capables de *répandre devant lui nos ames* (1. Sam. I. 15.) par des sentimens semblables à ceux que je viens de dépeindre; quand même nous ne serions plus en état alors de les exprimer, ni même d'entendre les personnes qui les exprimeront auprès de nous! Du moins revêtons maintenant les affections que cette méditation est si propre à nous inspirer, et formons-en une dernière prière, relative à ce formidable moment. Puisse cette prière, et toutes celles que nous avons adressées à Dieu à cet égard, venir alors *en mémoire devant lui!* (Act. X.)

§. 29.

Méditation sur la vie présente et sur la vie à venir.

O Dieu! quand je repasse dans mon esprit ce que c'est que la vie de ce monde, je n'y trouve qu'instabilité; *vanité des vanités, tout est vanité!* (Eccl. I. 1.) Je n'y trouve que misère; *nos jours sont courts et mauvais.* (Genés. XLVII. 9.) Je n'y trouve que péché et que corruption; *la chair y convoite toujours contre l'esprit.* Je n'y trouve rien, en un mot,

qui ne doive tourner en dégoût à une ame, à qui tu as appris, par ta grâce, à s'attacher à des biens stables, permanens et capables de remplir la vaste étendue de ses désirs. Mais où les trouver, Seigneur, ces biens si excellens? Puisque ce n'est pas sur la terre, c'est dans le Ciel, ô mon Dieu! qu'on les trouve. Puisque ce n'est pas dans la société des hommes, c'est, ô Dieu! dans ta sainte communion que tu les offres, et c'est là aussi véritablement que mon ame veut les chercher; mais elle ne les trouve que d'une manière encore bien imparfaite, et n'espère de les posséder que quand cette communion sera enfin parvenue à sa perfection. Car, quand nous serons arrivés à toi, ô Sagesse immortelle! quand nous aurons le bonheur de te voir face-à-face, et non plus par énigmes, alors tous nos désirs seront satisfaits, parce que nous te posséderons; si du moins toutes les passions que nous avons pour les biens créés et extérieurs sont éteintes et crucifiées ici-bas, et que nous y parvenions déjà à n'aimer plus que toi, ô mon Dieu! qui seras le souverain bien, la récompense précieuse, et la couronne de gloire de tous les Saints, parce qu'ils auront tout quitté pour toi

sur la terre, et qu'ils auront pris soin de mortifier leur vie, afin que la vie de Jésus se manifestât en eux. Ce sera pour lors qu'ils te verront, qu'ils t'aimeront, qu'ils jouiront en toi, et qu'ils te loueront par des chants de triomphe, parce qu'ils te *connaîtront comme ils sont eux-mêmes connus*. Oh! que ce bonheur ineffable est bien capable de nous dédommager de toutes nos peines, de tous nos renoncemens, de nos luttes, de nos combats, pour nous réunir à toi, ô Dieu tout saint, qui n'adoptes que ce qui a été sanctifié par la Croix! Oh! qui se plaindrait de souffrir ici-bas, puisque c'est le seul chemin du Ciel? Qui murmurerait de voir la Croix appesantie sur lui, puisque le bienheureux terme en est une si grande gloire?

CHAPITRE IV.

Consolations pour un malade dont la maladie est mortelle.

« Ces lectures trouvent naturellement
» ici leur place, après l'examen que le
» malade a fait de ses péchés, et son
» retour sincère à Dieu et à la vertu. »

PREMIÈRE CONSOLATION.

La mort nous délivre des misères
de cette vie.

Si l'homme commence sa vie par des cris et par des larmes, il l'achève par des soupirs et par des sanglots. Le temps qui s'écoule, depuis le premier moment de notre naissance jusqu'au dernier souffle, n'est guère plus heureux. Ce n'est proprement qu'une chaîne de misères, qu'un tissu de douleurs, qu'une suite de combats et qu'une mer d'amertumes. Comme une vague pousse l'autre, un mal n'est pas si tôt passé qu'un autre nous menace et nous atteint. *Un abyme appelle un autre abyme*, et toutes sortes de flots et d'orages, passent continuellement sur nos têtes. *Comme les étincelles s'élèvent pour voler, l'homme naît pour être travaillé;* (Job. V.) et comme en parle le plus sage des rois, *ses jours ne sont que douleurs et son occupation que chagrin; même la nuit son cœur ne repose point.*

On compterait plutôt les étoiles du ciel, ou le sable de la mer, qu'on ne ferait le calcul de tous les maux qui nous

arrivent, soit que l'on nous considère comme des hommes qui faisons partie de la société civile, ou comme des enfans de Dieu et des membres de l'Eglise. Le Patriarche Jacob se plaignait de ce que *les jours des années de sa vie étaient courts et mauvais* ; mais les nôtres sont si mauvais qu'ils ne sauraient être trop courts.

Il me faudrait faire plusieurs volumes, si j'entreprenais de décrire toutes les infirmités et toutes les langueurs qui minent le corps, tous les maux aigus et tous les cruels tourmens qui le gênent, et qui le mettent sur la roue.

Les maladies les plus languissantes, les douleurs les plus violentes, qui affligent et qui travaillent ce pauvre et ce misérable corps, ne sont rien au prix des profondes tristesses, et des angoisses mortelles qui saisissent nos esprits, et qui les rassasient de fiel et d'amertume. Je ne sais s'il y a sur la terre aucun homme qui se puisse vanter d'avoir passé un jour sans quelque affliction, qui paraisse aux yeux du monde, ou qu'il cache et qu'il dévore dans son sein. Car, ou nous sentons des maux présens, qui nous percent le cœur, comme autant de flèches et de dards, ou le souvenir des maux

passés nous gêne et nous inquiète, ou la pensée de l'avenir nous brûle et nous consume.

La crainte de la misère nous rend doublement misérables, et souvent l'appréhension d'un mal imaginaire nous cause une affliction réelle et un tourment véritable.

Il n'est point d'homme qui ne porte sa croix, ou qui ne sente une écharde dans sa chair, et je n'en excepte personne. Au contraire, comme les teignes s'attachent aux plus riches étoffes, que le ver s'engendre dans le cœur des plus belles fleurs et des plus excellens fruits, et que la foudre abat les plus grands arbres, les plus hauts clochers, et les plus superbes palais; de même les soucis et les chagrins rongent les fleurs de la plus belle prospérité, et les dignités les plus relevées sont sujettes aux plus rudes secousses et aux plus lourdes chûtes.

Quand même tu passerais ta vie, sans sentir d'altération dans ta santé, sans souffrir de perte dans tes biens, et sans voir de changement dans ta fortune, ce qui est plus rare que le Phénix; n'as-tu point d'enfans, de parens, ou d'amis, que tu chérisses tendrement? Et ces personnes que tu aimes, ou que tu dois

aimer, n'ont-elles point d'affliction, et ne leur en peut-il point arriver? Certainement, si tu n'as pas un cœur de marbre ou d'acier, et si tu n'as pas dépouillé toutes les affections de la nature, tu es sensible à tous les maux et à toutes les disgrâces qui leur arrivent durant le cours de leur vie; et lorsque la mort les enlève de ton sein, elle t'arrache le cœur et te déchire les entrailles.

Enfin, s'il arrive, ce qui a de la peine à tomber dans l'imagination, qu'il n'y ait rien qui t'afflige, ni dans ta personne, ni dans la personne de ceux que tu aimes, et si tout ce qui borne tes affections jouit d'une prospérité toujours florissante, semblable à de certains pays du nouveau monde, qui ne sont jamais sans fleurs et sans fruits, jette tes yeux sur la face de la terre, et tu y verras tant de misères, que, si tu as quelque sentiment d'humanité, tu seras contraint de fondre en larmes.

Oh! que nous avons sujet d'appliquer au malade et aux enfans de ce siècle, ce que disait autrefois l'homme selon le cœur de Dieu : *Hélas! que je suis misérable de séjourner en Mesec, et de demeurer dans les tentes de Kédar, et d'avoir tant demeuré avec celui qui hait la paix!*

(Ps! CXX. 5. 6) Jamais le Prophète Jérémien n'eut tant d'occasions de lamenter, et de souhaiter *que sa tête s'en allât toute en eau, et que ses yeux fussent une vive fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit;* (Jér. IX.) et jamais le Prophète Esaïe n'eut tant de sujet de s'écrier en l'angoisse de son ame: *Retirez-vous de moi, et je pleurerai amèrement; ne vous empressez point de me consoler touchant ce dégât de la fille de mon peuple.* (Es. XXII. 4.)

Pourvu donc que ce soit sans murmure et sans impatience, j'estime que nous pouvons dire avec plus de raison que le Prophète Jonas: *Maintenant donc, ô Eternel, ôte-moi, je te prie, mon ame; car la mort m'est meilleure que la vie;* (Jon. IV.) et avec le Prophète Elie: *C'est assez, ô Eternel! prends maintenant mon ame.*

SECONDE CONSOLATION.

La mort nous délivre du péché.

Ames Chrétiennes, voulez-vous vous disposer saintement à aller à Dieu, et désirez-vous que la mort, au lieu de vous

affliger, vous réjouisse et vous console? Jetez les yeux sur les crimes horribles qui règnent aujourd'hui, et sous la pesanteur desquels toute la nature gémit. O mon Dieu! à quel temps sommes-nous parvenus? Temps semblable à celui de Noé; car toute la terre a corrompu sa voie, et il faut un déluge de feu pour la purger; il n'y eut jamais plus d'injustice, plus de perfidie, plus de trahison, plus de débauches, plus d'insolence, plus d'envie, plus de vanité, plus de luxe, plus d'orgueil, plus de cruauté, plus de blasphèmes, plus d'impiété. Certainement nous pouvons bien appliquer à nos jours, ce que le Prophète Osée dit de la corruption de son temps: *Il n'y a point de vérité, ni de bénignité, ni de connaissance de Dieu dans le pays; il n'y a qu'exécration, que mensonge, que meurtre, que larcin et qu'adultère.* O monde infame! qui n'es qu'un monde d'iniquité, une fournaise ardente d'où s'élèvent les fumées du puits de l'abyme, et les flammes de l'Enfer! Ce n'est pas seulement dans ce misérable monde, que l'on voit régner le vice et le péché; il défigure aussi toute la face de l'Eglise, et il fait d'horribles ravages, parmi ceux qui portent ce beau nom de *Chrétiens.*

Autrefois, ils étaient distingués d'avec tout le reste du monde, et on les reconnaissait à leurs paroles, à leur conversation, et à leurs mœurs ; mais Satan a effacé ce divin caractère ; il a renversé cette image céleste ; il a arraché cette riche cloison ; il a transporté ces précieuses bornes. On ne peut pas dire à la plupart des Chrétiens de ce siècle, ce qui fut dit autrefois à l'Apôtre St. Pierre : *Ton langage te fait reconnaître* ; ni ce que le Patriarche Isaac disait à l'un de ses fils : *Tu as la voix de Jacob et les mains d'Esau* ; (Genés. XXVIII.) car ils ont et la voix et les mains du profane Esau ; ils parlent et ils vivent comme lui ; ils publient leur péché avec un front d'airain, et cherchent leur gloire dans leur confusion. L'air est infecté de leurs discours sales et profanes, de leurs mensonges imprudens, de leurs juremens téméraires, de leurs blasphêmes execrables ; et la terre est toute noircie de leurs horribles péchés. L'avarice, l'ambition, la volupté et tous les autres vices sont montés sur leur trône, et ils exercent par tout un empire tyrannique. Ceux-là même qui ont souvent dans la bouche le nom sacré du Seigneur Jésus, et qui font profession de suivre ses traces, nous

obligent à renouveler les lamentations de l'Apôtre St. Paul, et à nous écrier avec lui : *Il y en a plusieurs qui se conduisent d'une telle manière que je vous ai souvent dit et que je vous dis encore maintenant en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Jésus-Christ, desquels la fin est la perdition, desquels le Dieu est le ventre, et la gloire dans leur confusion, et parce qu'ils attachent leurs affections aux choses de la terre.* (Phil. III. 18.)

Quand vous n'auriez pas tant péchés, et que vos convoitises ne seraient pas si violentes ; quand le vieil homme n'aurait pas tant de vigueur dans vos membres, et que la tentation ne vous surmonterait pas si souvent ; dites-moi, je vous supplie, ames Chrétiennes, quelles sont vos vertus ? Ont-elles toute la beauté, toute la perfection et toutes les grâces que Dieu demande ? Votre sainteté est-elle sans tache et sans souillure ? Votre innocence est-elle blanche comme la neige, et resplendissante comme la lumière ? Votre zèle est-il pur et ardent, comme celui des Séraphins ? Et votre charité est-elle sincère, sans fard et sans artifice, comme celle de votre Sauveur, qui a donné son ame pour vous ? Aimez-vous Dieu, à cause de lui-même et de ses

perfections éternelles ? L'aimez-vous de tout votre cœur, de toute votre force et de toutes vos pensées ? L'aimez-vous plus que vous ne vous aimez vous-mêmes et toutes les choses du monde ? Hâissez-vous tout ce qu'il hait, et vous absteniez-vous religieusement de toutes les choses qui lui sont désagréables ? Aimez-vous votre prochain en Dieu, et pour l'amour de ce bon Dieu dont il porte l'image ? L'aimez-vous comme vous vous aimez vous-mêmes, sans déguisement et sans hypocrisie ? Ne faites-vous jamais à autrui, ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit ? Et faites-vous à vos semblables toutes les choses que vous voudriez qu'ils vous fissent, s'ils étaient dans la condition où vous êtes ? Reluisez-vous au milieu des ténèbres de ce siècle, comme autant de flambeaux allumés aux rayons du soleil de justice ? Vivez-vous *comme citoyens des Cieux*, qui attendent la bienheureuse apparition de la gloire du grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ? Votre cœur est-il dans le Ciel, où est votre souveraine félicité ? Et vos pas tendent-ils par degrés vers la Jérusalem d'en haut ? Allez-vous de foi en foi, d'espérance en espérance, et faites-vous tous les jours quelques progrès

dans la sanctification ? *N'attristez-vous jamais le St.-Esprit, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption ?* Etes-vous fermes, immuables, abondans toujours en l'œuvre du Seigneur, et vous étudiez-vous à être trouvés par lui sans tache et sans reproche ?

Concluons donc, ames fidèles, que la mort n'est point à appréhender comme un mal et une affliction ; mais qu'elle est à souhaiter comme un bien et un avantage. Car si nous la devons souhaiter, parce qu'elle nous met à couvert de tous les maux et de toutes les misères qui sont au monde, combien plus la devons-nous rechercher, sous le bon plaisir de Dieu, à cause qu'elle met un bandeau sur nos yeux, pour ne point voir les péchés et les crimes qui règnent sur la terre, et qu'elle bouche nos oreilles, pour ne point entendre toutes les impiétés dont l'air est souillé ? Si elle doit être reçue avec joie, à cause qu'elle délivre nos corps de toutes les maladies qui les affligent, et nos esprits de tous les chagrins qui les consomment, avec quelle joie doit-elle être embrassée, puisqu'elle nous délivre du fardeau et de la souillure du péché, qu'elle abolit les restes de notre corruption, et, que c'est

plutôt la mort et la destruction du vieil homme, que la mort et la destruction du Fidèle.

TROISIÈME CONSOLATION.

La mort de Jésus - Christ nous console de la nôtre.

Le bonheur céleste est le prix de la mort de J. C. Ramassez ici, mes frères, tout ce qui est capable de relever dans vos esprits ce que cette mort a de grand.

Envisagez-la, cette mort, par rapport aux types qui l'ont figurée, par rapport aux ombres qui l'ont tracée, par rapport aux cérémonies qui l'ont représentée, par rapport aux oracles qui l'ont prédite.

Envisagez-la, cette mort, par rapport aux foudres et aux carreaux qui ont été lancés sur la tête de Jésus-Christ. Voyez cette ame accablée de tristesse, ce sang découlant en terre, cette coupe d'amertume où votre Sauveur est abreuvé; écoutez ces insultes, ces calomnies, ces accusations, ces sentences d'iniquité; regardez ces pieds et ces mains cloués, ce corps qui n'est bientôt qu'une plaie,

cette populace effrénée acharnée à sa Croix, et augmentant l'horreur de son supplice; allez jusque dans le Ciel même; voyez le Père Éternel versant sur la tête de son fils toutes les fioles de sa colère; voyez l'Enfer de concert avec le Ciel, et le Ciel avec la Terre.

Envisagez-la, cette mort, par rapport aux signes terribles qui l'ont accompagnée, par rapport à cette terre qui tremble, à ce soleil qui s'obscurcit, à ces pierres qui se fondent, à ces sépulcres qui s'ouvrent, à ces morts qui retournent à la lumière.

Envisagez-la, cette mort, par rapport à la grandeur de Dieu, et à la petitesse de l'homme, pour qui toute cette sanglante scène se passe.

Ramassez tous ces traits, et dites-vous encore; La mort de Jésus-Christ est tout cela; la mort de Jésus-Christ est le corps des figures, l'original des types, la réalité des ombres, l'accomplissement des oracles. La mort de Jésus-Christ est le rendez-vous général des fureurs du Tout-puissant, où toutes les flèches de sa justice ont été lancées contre une seule personne, et toutes les fioles de sa colère versées sur une seule tête. La mort de Jésus-Christ est ce grand événement qui

a obscurci le soleil, qui a ouvert les tombeaux, qui a fendu les pierres, qui a fait trembler la terre, qui a bouleversé la nature et les élémens. Suivez ces réflexions, arrêtez-là votre imagination.

La mort de Jésus-Christ ainsi conçue, appliquez-la au sujet que nous traitons. La mort de J. C. ainsi conçue, qu'elle vous serve à vous former une idée de la félicité céleste. Bâissez encore sur le fondement de St. Paul; dites avec cet Apôtre : *Celui qui n'a point épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ?* (Rom. XII. 8.) Vous regrettez le monde, vous qui devez aller au Ciel ? Et qu'est-ce que le Ciel ? C'est le prix de cette mort. *Celui qui n'a point épargné son Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ?* Si le moyen est si grand, quelle doit être la fin ? Si les préparatifs sont si riches, quel sera l'événement ? Si le combat est si rude, quelle sera la victoire ? Si le prix est inestimable, quel sera le bien acquis à ce prix ?

Après cela revenez au monde. Que regrettez-vous ? Regrettez-vous des palais, des sceptres et des couronnes ? Vous, regrettez-vous une houlette que vous

portez, une cabane qui vous loge ? Vous, regrettez-vous une société dont les défauts ou les perfections, sont souvent pour vous une source égale de misères ? Ah ! fantôme de notre cupidité, paraîtrez-vous encore à nos yeux, et tiendrez-vous bon encore contre ces biens réels que la mort de Jésus-Christ nous acquiert ? Ah ! *citernes crevassées*, l'emporterez-vous encore dans nos esprits sur les *vives fontaines des eaux* ? Ah ! Sacrificateur de la nouvelle alliance, aurons-nous encore de la peine à te suivre, lorsque tu nous conduis dans les lieux saints, à la trace sanglante de ta Croix et de ton martyre ? Jésus-Christ est un Conquérant qui nous a acquis un Royaume de félicité et de gloire ; sa mort est un gage précieux d'une éternité triomphante.

La mort n'a donc plus rien de redoutable pour le Chrétien. Dans le tombeau de Jésus-Christ, sont dissipées toutes les frayeurs qui se trouvaient dans le tombeau de la nature. Dans le tombeau de la nature, je vois une sombre nuit, au travers de laquelle je ne puis percer ; dans le tombeau de Jésus-Christ, je vois la lumière et la vie. Dans le tombeau de la nature, je vois les peines de mes crimes ; dans le tombeau de Jésus-Christ, je vois

mes crimes expiés. Dans le tombeau de la nature, je vois la triste destination d'Adam et de sa malheureuse postérité; *tu es poudre, et tu retourneras en poudre.* (Gen. III. 19.) Dans le tombeau de Jésus-Christ, j'éclate en actions de grâces: *Où est, ô mort! ta victoire? Où est, ô sépulcre! ton aiguillon? Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur. Il détruit par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, savoir le diable, afin qu'il en délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient toute leur vie assujettis à la servitude.* (1. Cor. XV. 35.)

QUATRIÈME CONSOLATION.

La Résurrection de Jésus-Christ nous assure de la nôtre.

Ce Prince de la vie, n'a pas seulement rompu tous les liens de la mort, et brisé toutes ses chaînes; mais il l'a rendue captive, et l'a assujettie au sceptre de son empire. Il a sur elle un pouvoir absolu, comme il le déclare lui-même en ses divines paroles: *J'ai été mort, et je suis retourné en vie; et voici, je*

suis vivant aux siècles des siècles; et je tiens les clefs de l'enfer et de la mort. (Apoc. I.)

O mort ! vomis tant que tu voudras ta fureur et ta rage ; je te vois attachée au char triomphal de Jésus-Christ mon Sauveur , et je suis assuré que tu ne peux rien entreprendre contre sa volonté.

La destinée de tous ceux qui croient en Jésus-Christ est attachée à la sienne. Il l'avait dit à ses Disciples : *Parce que je vis , vous vivrez.* De même nous pouvions dire sur le même principe , tandis que Jésus-Christ était dans le tombeau : Parce qu'il est mort , nous sommes morts comme lui. Et comment aurions-nous pu espérer de vivre , si celui qui est notre vie n'avait pu s'affranchir des liens de la mort ? Jésus-Christ ressuscité et la *voix du chant de triomphe est entendue dans le tabernacle des justes.* La nature est réparée ; la mort est engloutie en victoire ; le sépulcre a perdu son aiguillon. Que mes yeux soient donc couverts de nuages ; que mon corps plie sous le poids des ans ; que mes sens s'usent ; que mes organes se dissipent ; que la mort enlève à mes yeux ceux auxquels mon ame est liée ; que je voie au milieu des sanglots et des cris , au milieu des larmes

et du deuil, expirer celui qui était ma joie dans la solitude, mon conseil dans mes perplexités, mon appui dans mes disgrâces; que j'accompagne au tombeau ces os, ce cadavre, ce reste précieux d'une partie de moi-même; mon commerce est suspendu, mais il n'est pas rompu. *Lazare, notre ami, dort; mais si nous croyons, nous verrons la gloire de Dieu. Jésus-Christ est la résurrection et la vie.* (Jean XI. 11.) Il est ressuscité, donc nous ressusciterons un jour. Jésus-Christ n'est pas une personne particulière; c'est une personne publique, c'est le pleige de l'Eglise, *les prémices de ceux qui dorment.* Si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ des morts habite en vous, Dieu vivifiera aussi vos corps mortels, par son esprit qui habite en vous.

CINQUIÈME CONSOLATION.

L'espoir d'un bonheur pur et éternel
après cette vie.

Les Fidèles que l'affliction a détachés du monde, se transportent avec joie dans l'éternité que la Religion leur ouvre, et

bénissent la mort qui les y conduit. Ils aiment à se représenter *ces fleuves de délices, ces rassasiement de joie, cette Jérusalem d'en haut, dont les murailles sont de jaspé, dont les fondemens sont des pierres précieuses, dont les rues sont d'or pur.* (Ps. XXXVI. 29.) Mais le plus beau trait dont les félicités célestes puissent être dépeintes à leurs yeux, c'est qu'elles les uniront à Dieu; c'est qu'elles leur feront connaître ses perfections; c'est qu'elles leur laisseront *voir Dieu face à face*; c'est qu'elles serreront les nœuds qui les attachent à un Etre si aimable, à un Etre si aimé; c'est qu'elles termineront tous ces obstacles qui l'empêchent d'aller à lui. Voilà le Paradis de ce cœur qui suit la plus sublime dévotion pour guide, et qui s'abandonne aux excès de l'amour de Dieu. Un tel Paradis, le Fidèle consommé le souhaite, avec toute la véhémence dont il est capable. Il compte les années, les jours, les instans qui doivent s'écouler encore, avant qu'il soit élevé. Il dit souvent dans ces sentimens: *Mon ame a soif du Dieu fort et vivant; quand entreraï-je, quand me présenterai-je devant la face de mon Dieu?* (Ps. XLII. 3.) *Viens, Seigneur Jésus, viens bientôt.* (Apocal. XXIII. 21.) *Pourquoi*

son char tarde-t-il tant à venir ? Pourquoi ses coursiers marchent-ils avec tant de lenteur ?

Bien loin donc que la mort m'épouvante, je la regarde comme une *messagère de bonnes nouvelles*. La destruction de mon corps fragile ne m'effraie point ; je la considère même avec une douce joie. Retourne à la poussière, prison fragile de mon ame ! brisez-vous chaînes impuissantes, voilà mon Dieu qui me tire à lui. Ah ! je franchis l'espace qui me sépare du grand jour, du jour de rétribution, du jour qui réalisera mes glorieuses espérances. Que j'aime à me représenter le Fidèle au milieu de ces feux, de ces flammes, de ces vents, de ces tempêtes, de ce bouleversement de la nature, content, paisible, inaltérable ! Que j'aime à me représenter ces Cieux passans, ces Elémens dissous par la chaleur, cette terre et les choses qui sont en elle brûlant entièrement, et le Fidèle, cet homme, ce petit homme, petit par sa nature, mais grand par les privilèges dont sa piété le met en possession, sans crainte, sans frayeur, s'élevant au-dessus de toutes les catastrophes de l'univers, et survivant à ses ruines ! Que j'aime à me représenter les Fidèles, tandis que

toutes les *Tribus de la terre gémiront et frapperont leurs poitrines*, (Matth. XXIV. 30.) tandis que les méchans seront *comme rendant l'ame*, (Luc XXI. 26.) tandis qu'ils exhaleront leur désespoir en ces hurlemens épouvantables : *Montagnes tombez sur nous, et vous coteaux, couvrez-nous devant la face de celui qui est assis sur le Trône, et devant la colère de l'Agneau!* (Apoc. VI. 16.) Que j'aime à me représenter le Fidèle assuré, triomphant, appuyé sur le rocher des siècles, se hâtant à la venue du jour de Dieu, (II. Pier. III. 12.) comme s'est exprimé notre Apôtre, *allant avec des transports de joie, qu'il ne nous est pas donné d'exprimer (puisse-t-il nous être donné d'en éprouver un jour ces transports!)* *allant au-devant de Jésus-Christ*, comme au-devant de son ami le plus tendre et de son libérateur ; éprouvant à la lettre la vérité de cette promesse : *Tu passeras par les eaux, mais ne te noieront point. Tu passeras par le feu, mais tu n'en seras point consumé.* (Esdr. XLIII. 2.) Que j'aime à me le représenter, s'écriant, *viens, Seigneur Jésus, oui, viens bientôt!* Amen. Viens recevoir une créature autrefois souillée de péchés, quelquefois même rebelle ; mais pourtant toujours ayant

dans le fond de son ame les principes de ton amour ; mais livrée aujourd'hui à des transports de joie, de ce qu'elle va entrer dans une économie, où elle sera toujours soumise, toujours fidèle.

On dit que quelques jours avant la ruine de Jérusalem, on entendit une voix, qui venait du fond du Lieu Saint, et qui criait : *Sortons d'ici, sortons d'ici.* Mon frère, une voix pareille vous est adressée. Nous fondons aujourd'hui nos exhortations, non pas sur le motif de la destruction d'un peuple seulement ; nous parlons, s'il faut ainsi dire, à la vue des ruines de cet Univers. Oui, du sein du Monde croulant et des Elémens fracassés, une voix se fait entendre, *sortons d'ici ; sortons de ce monde ;* donnons à nos espérances des fondemens plus solides qu'une terre contreminée, qui va bientôt être réduite en cendres. Et alors passent les Cieux avec un bruit sifflant de tempête ; soient consumés les Elémens ; brûle la terre avec tous ces ouvrages qui sont en elle ; périsse l'univers, périsse la nature ; notre félicité est au-dessus de ces catastrophes. Nous nous attacherons au Dieu des siècles, au Dieu qui est la source de l'existence et de la durée ; au Dieu, devant lequel *mille ans sont comme un*

jour, et un jour comme mille ans. (2. Pier. III. 8.) *Eternel, tu as jadis fondé la terre, et les Cieux sont l'ouvrage de tes mains. (Ps. CII.) Ils périront, mais tu es permanent. Ils vieilliront comme un habit, tu les changeras comme un vêtement; et ils seront changés. Mais toi, tu es toujours le même, et tes ans ne finiront jamais. Les enfans de tes serviteurs habiteront auprès de toi, et leur postérité sera affermie en ta présence.*

CHAPITRE V.

Courtes Prières pour des Malades qui sont à l'extrémité, mais qui ont la liberté d'esprit.

(Tirées de la Nourriture de l'ame.)

I. Pour un Malade épouvanté par les approches de la mort.

Seigneur Jésus, dont l'ame a été triste jusqu'à la mort, soutiens celle de ton serviteur malade, qui est dans l'accablement et dans la frayeur. Fais qu'il se console, en réfléchissant sur l'immortalité de son ame, en se ressouvenant de ta glorieuse Résurrection, qui l'assure

qu'il ressuscitera aussi un jour, et que tu accompliras en sa faveur cette consolante promesse, *celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra.* Amen. (Jean XI. 25.)

Viens, ô Dieu! au secours de ce pauvre malade. L'approche de la mort le bouleverse et le remplit de frayeur, de sorte qu'il est comme éperdu. Fais qu'il cherche la consolation auprès de toi, auprès de ton Saint Fils, qui est le vainqueur de la mort, et celui dont la voix victorieuse saura un jour ranimer la poudre de nos corps, par cette puissance, qui peut même lui assujettir toutes choses. *Amen.*

Seigneur Jésus! que mon état te touche, et te porte à me regarder en tes infinies compassions! Tire ma pauvre ame de son trouble et de ses frayeurs; que je me repose sur toi, sur tes promesses, sur ta puissance, sur ta miséricorde. Fortifie ma foi, augmente-la; que par elle j'embrasse les promesses de ton saint Evangile, et que j'en attende humblement et avec confiance, le parfait accomplissement! *Amen.*

O Dieu! je t'invoque des lieux profonds, et je crie à toi dans le jour de ma détresse. Mes yeux sont arrêtés sur toi, et je ne cesserai de t'invoquer, jusqu'à ce que tu m'aies répondu. Ne permets pas qu'honoré de ta connaissance et membre de ton Eglise, je demeure dans l'état de ceux qui sont sans espérance; augmente ma foi, jusqu'à ce que tu la changes en vue, en me mettant en possession de cette glorieuse immortalité, qui est le fruit de la mort de Jésus-Christ mon Rédempteur. *Amen.*

II. *Pour un Malade qui est dans de cruelles souffrances, et qui craint de perdre courage.*

Seigneur! tu connais ma faiblesse et mon infirmité. Tu sais aussi parfaitement la violence des maux qui m'accablent. Ah! prends pitié de moi, pour l'amour de toi-même, de peur qu'il ne m'arrive de m'oublier jusqu'à me plaindre trop, jusqu'à murmurer et à penser quelque chose qui soit contraire à la résignation que je dois à celui dont les jugemens

sont toujours justes. Aide-moi à porter ma croix, et elle me deviendra légère et salutaire. *Amen.*

~~~~~

O Seigneur, qui es la force de ceux qui espèrent en toi, et qui as promis d'être avec nous à l'heure de la tentation! je me réfugie sous l'ombre de tes aîles, maintenant que la douleur et la souffrance m'ont réduit comme à l'extrémité. Je pourrais perdre patience, si tu ne viens à mon secours; peut-être même cela me serait-il déjà arrivé, si je n'espérais en ta gratuité. O toi, dont l'ame a été triste jusqu'à la mort! viens au secours de la mienne. Elle soupire après toi. Daigne lui répondre et l'exaucer. *Amen.*

~~~~~

Sauveur charitable, souverain Sacrificateur, toujours miséricordieux et fidèle, qui as souffert toi-même, ayant été tenté, et qui peux aussi secourir ceux qui sont tentés! je me réfugie auprès de toi, je viens t'exposer mes douleurs, qui surpassent presque mes forces. J'éprouve que le secours de l'homme n'est que vanité. Ah! que le mien

vienne de l'Éternel mon Dieu, qui a fait les Cieux et la Terre! *Amen.*

III. *Pour un Malade extrêmement faible, mais qui ne souffre pas.*

Éternel! écoute favorablement ma faible voix; je t'invoque, aie pitié de moi et m'exauce. Mes forces m'abandonnent, je suis épuisé et sans vigueur. Sois seulement la force de mon ame, cela me suffira. Je sens que l'homme extérieur déchoit, et que dans peu je ne serai plus; ah! que l'homme intérieur se renouvelle et se fortifie! Approche-toi pour cet effet de mon cœur. Exauce ces demandes, Seigneur; que puis-je attendre présentement? Mon attente est en toi. Réponds-moi avant que je m'en aille et que je ne sois plus. *Amen.*

Je sens, Seigneur, que je vais descendre dans le sépulcre, et que tu vas retrancher ce qui aurait pu rester de mes jours, de sorte que je ne verrai plus l'Éternel, dans la terre des vivans. Ah! que mon ame te voie, et qu'elle éprouve ta grâce dans cette extrémité! J'adore ta sainte

volonté, je m'y sou mets, j'y acquiesce. Que je persévère dans ces dispositions, jusqu'à mon dernier soupir. Mon ame, attends-toi à l'Eternel, et tiens ferme, il fortifiera ton cœur. Attends-toi, dis-je, à l'Eternel. *Amen.*

Seigneur! mon accablement et mon extrême faiblesse me disent que l'heure de mon délogement n'est pas éloignée, et que je me vois déjà comme sur les bords de l'éternité. Cependant je ne perds pas courage, car quoique *je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, j'espère que ton bâton et ta houlette me conduiront vers la céleste patrie, (Ps. XXIII.)* où mon Sauveur règne à ta droite, et où il a promis de recevoir tous ses élus. Ah! que je sois de ce nombre! *Amen.*

Tu vois, ô bon Dieu! l'extrême faiblesse de notre cher frère. Elle est telle que nous ne savons pas s'il est encore même en état d'élever son ame à toi. Agis toi-même sur cette ame; sois sa force et sa joie. Nous voyons, ô Dieu! en notre frère, une image frappante de notre néant

et de notre vanité. Que pendant que nous le pouvons encore, et que tu nous conserves les forces nécessaires, nous les employions à te chercher, à t'invoquer, à nous unir à toi ! Exauce aussi l'humble prière que nous te présentons en faveur de ce pauvre mourant, pour l'amour de Jésus-Christ. *Amen.*

IV. *Pour un Malade, que l'on a lieu de croire tranquille, résigné et en bon état.*

Nous te bénissons, Dieu tout bon, du plus profond de nos cœurs, de l'heureux état dans lequel nous avons lieu de croire que se trouve notre frère. Ta paix paraît répandue dans son ame, et sa tranquillité nous convainc qu'il se résigne à ta sainte volonté. Continue à rendre témoignage à son esprit qu'il est du nombre de tes enfans, et des héritiers de la gloire promise à ceux, qui, après t'avoir aimé et craint ici-bas, peuvent légitimement s'endormir, dans la douce espérance de la glorieuse immortalité. *Amen.*

L'Eternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur ? L'Eternel

est ma force, et mon soutien, de qui aurai-je frayeur? (Ps. XXVII.) Sa paix remplit mon ame, elle y établit le calme, la joie et l'assurance. Je ne craindrai point la mort; car je sais *que toute mort des bien-aimés de l'Eternel est précieuse à ses yeux.* (Ps. CXVI. 15.) Oui, ô Eternel! je suis ton serviteur; tu me prendras par la main droite; tu me conduiras par ton conseil, et tu me recevras enfin dans ta gloire. Jésus, mon Sauveur et mon Roi! j'espère en toi, je ne serai jamais confus. *Amen.*

Béni soit ton saint nom, ô Dieu! célébrée soit ton infinie miséricorde, qui fait la grâce à ce pauvre malade de jouir en son ame de ce doux et ravissant repos, qui est le partage assuré et impérissable de ceux qui ont chargé ton joug. Le monde ne saurait lui ravir ce précieux trésor. Tu es sa consolation, sa force et son espérance; par sa foi il perce à travers le voile, et il contemple cette céleste et ravissante patrie dans laquelle tu vas l'introduire, et après laquelle son ame soupire. Sois avec notre frère jusqu'à la fin; *Seigneur! laisse aller ton serviteur en paix selon ta parole; car ses*

yeux ont vu ton Salut, et il attend que, suivant tes promesses, tu viendras l'abreuver aux fleuves de ces délices éternelles qui se trouvent à ta droite, et qui nous ont été méritées par le sang de Jésus-Christ notre Rédempteur. *Amen.*

Me voici, ô mon Dieu! suivant toutes les apparences, près de paraître devant ton Trône Je comprends ce que mériteraient mes péchés, si tu n'étais la charité et la miséricorde elles-mêmes; mais je sens aussi ta paix, qui surpasse tout entendement. Les cordeaux de la mort m'environnent; mais je sais que tu les rompras, et j'aspire après ce jour de triomphe et de victoire, où me tirant du tombeau, tu m'introduiras en corps et en ame dans la céleste patrie, que ton saint Fils m'a acquise par sa mort et par sa résurrection. Seigneur! *j'attends ton Salut*, et dans cette douce et ferme espérance, *je remets mon ame entre tes mains. Amen. (Luc XXIII. 46.)*

V. *Pour un Malade qui paraît agité, et avoir sur la conscience quelque chose qui l'inquiète.*

Mon ame ! pourquoi t'abas-tu, pourquoi frémis-tu en moi ? Donne gloire à ton Dieu, déclare-lui ton péché ; il a promis que ceux qui le confessent et qui le délaissent obtiendront miséricorde. Aussi long-temps que tu cacheras ton iniquité, et que tu ne travailleras pas à la réparer, la main de ce souverain Juge s'appesantira sur toi ; d'ailleurs il a tout vu, rien n'est caché à ses yeux. Ecoute, ô Dieu ! ma confession ; je te la fais avec un cœur contrit et humilié. *Rends-moi donc, Seigneur ! la joie de ton Salut, et que l'esprit franc me soutienne.* (Ps. LI. 41.) Répands dans mon cœur le sentiment de ta paix et l'espérance de ta gloire. *Amen.*

Seigneur ! je te cherche dans cet état de trouble et d'agitation ; mes péchés m'effraient, et je sens qu'il n'y aura point de paix pour moi, jusqu'à ce que, par mes confessions et ma pénitence,

je me sois mis en état de la recevoir. Que j'enlève par ton secours cet interdit, qui repose sur ma conscience, et qu'à présent que je me vois sur les bords de l'éternité, je foule aux pieds toutes les considérations, qui pourraient me faire garder un silence criminel. Que je dise avec David: *Je ferai confession de mes transgressions à l'Eternel*, (Ps. XXXII. 5.) afin que tu enlèves le fardeau qui m'accable et qui m'effraie. *Amen.*

Mon ame, ô Seigneur! est troublée et ma conscience m'apprend la cause de ce trouble. Que j'emploie par mes confessions et en te donnant gloire, le seul moyen par lequel je puis remettre mon ame dans la paix. J'ai péché, Seigneur! j'ai commis tel et tel forfait. (*Ici le malade doit décharger son cœur, même devant les hommes, s'il le faut.*) Que veux-tu, Seigneur, que je fasse, pour obtenir mon pardon? Apprends-moi, ô mon bon Sauveur! et j'exécuterai d'un cœur ferme et pénitent, tout ce que tu trouveras à propos de me prescrire. *Amen.*

Tu nous déclare, Seigneur, dans ta

sainte parole, que *celui qui cache ses transgressions, ne prospérera point, mais que celui qui les confesse et les délaisse obtiendra miséricorde.* Je sens, que mes troubles viennent de ce que je ne t'ai pas donné gloire à *tels ou à tels égards.* Je m'en repens, Seigneur ! Seigneur ! je viens à toi, écoute ma confession. J'ai fait *telle ou telle chose*, je l'ai fait méchamment et follement, mais je m'en repens *sur le sac et sur la cendre*, et pour te fléchir, je suis prêt à faire tout ce que tu me donneras la force d'exécuter. Sans toi je ne puis rien ; viens donc *accomplir ta vertu dans mon infirmité.* Viens réjouir mon ame affligée et effrayée ; ôtes-en l'esprit de servitude, rends-moi celui de ton adoption qui me fasse crier avec assurance : *Abba père. Amen.*

VI. *Les Prières suivantes sont pour les cas ordinaires.*

Tu es juste, ô Seigneur ! dans tes jugemens, et j'ai bien mérité l'épreuve par laquelle tu me fais passer. Serais-je donc assez téméraire pour murmurer et assez injuste pour me plaindre ? Je

me soumetts humblement à tout ce que tu trouveras à propos de me dispenser. Frappe, ô bon Dieu! appesantis ta main, redouble tes coups, pourvu que mon ame soit sauvée au jour du Seigneur, cela me suffit; je te bénirai à jamais des coups et des revers par lesquels tu m'auras humilié et converti. Eternel! heureux celui que tu reprends et que tu châties, je te loue de ce que tu ne me juges pas indigne de ta discipline. *Amen.*

Mes douleurs sont grandes, la coupe que tu me présentes est amère; mais tout cela procède de l'Eternel, de la main duquel je dois tout recevoir; outre cela mes péchés sont plus grands que les maux que j'endure. *Non point ce que je voudrai, ô mon Dieu! mais ce que tu veux*, ce que tu juges expédient et salutaire. Tu es juste, et je suis méchant; de mille articles je ne saurais répondre à un seul; souviens-toi seulement, que je suis la faiblesse même, n'étant que de la poudre et de la cendre. Sois ma force, et pour l'amour de Christ laisse-toi fléchir par mes cris et par mes larmes. *Amen.*

O Dieu ! qu'est-ce que de l'homme mortel, que tu te souviennes de lui, et du Fils de l'homme, que tu le visites ? L'homme est le néant, la vanité et la corruption même ; je le sens dans l'extrémité où je me vois réduit. Je ne suis plus qu'une ombre sur cette terre, et il ne faut que la rencontre d'un ver-misseau pour me coucher dans le monument ; ah ! que je comprenne salutairement de combien petite durée je suis. Mes esprits se dissipent et mes forces s'en vont. Prépare-moi toi-même, ô Dieu de mon salut ! à paraître devant toi. Je t'en supplie pour l'amour de ton Christ. *Amen.*

Quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de mon Dieu ? Quand pourrais-je y contempler ta gloire et ta Majesté ? Mon cœur languit, et mes sens ravis ne respirent qu'après l'entrée de la Jérusalem céleste. Cette sainte Cité fait la joie de mon cœur et l'objet de mes espérances : ah ! quand viendras-tu les remplir ? Je désire de voir arriver le moment de ta venue et de ma délivrance ; car je crois que je verrai ta

face en justice, et que je serai, après mon réveil, rassasié de ta glorieuse ressemblance, et reçu dans la joie de mon Seigneur; à lui soit gloire à jamais! *Amen.*

~~~~~  
A mesure, ô Dieu! que la mort, qui est mon dernier ennemi, s'approche, approche-toi de moi, afin que je puisse l'envisager sans frayeur; fortifie pour cet effet ma foi, soutiens mon espérance; tu en es, Seigneur Jésus, le fondement, je ne serai donc jamais confus. Change ma foi en vue, et alors je contemplerai ces nouveaux Cieux et cette nouvelle terre où la justice habite. *Amen.*

~~~~~  
Je frappe, Seigneur! à la porte de la grâce. Ouvre-moi, céleste époux de mon ame, et introduis-moi toi-même dans l'asile éternel, où je serai pour jamais à couvert du péché, des tentations, des craintes et des inquiétudes de cette vie, où je ne t'offenserai plus, ô mon Dieu! où je ne contristerai plus ton esprit. Conduis-moi de ce monde, qui est plongé dans les ténèbres, à l'éternelle et merveilleuse lumière. *Amen.*

~~~~~  
Je sens les cordeaux de la mort m'environner; les détresses du sépulcre m'ont

rencontré, me voici comme dans la vallée de l'ombre de la mort. Divin Jésus! que ton bâton me soutienne, que ta houlette me conduise. Remplis-moi du sentiment de ta paix et de ma réconciliation avec toi. Allume en moi le désir d'être revêtu de ma véritable patrie, qui est le Ciel; et que la persuasion, que mes péchés me sont pardonnés, répande la joie et l'assurance dans mon ame, jusqu'à ce que tu m'introduises dans le palais de ta sainteté, où je jouirai de toute la gloire et de toute la félicité, que tu destines à tes élus. *Amen.*

O mon Sauveur! j'entends ta voix qui m'appelle et qui me tient ce doux langage: *Venez à moi vous tous qui êtes chargés et travaillés; (Matth. XI. 28.) je ne jetterai point dehors celui qui viendra à moi. (Jean VI. 3h.)* Ces paroles rendent la paix à mon ame et la tranquillité à ma conscience. Elles achèvent de rompre tous les liens qui pouvaient encore m'attacher à la terre. Je n'y tiens plus, ô Seigneur! que pour te conjurer de venir à mon secours. Tire-moi, Seigneur, et je courrai après toi. Mon cœur me dit de ta part: *cherchez ma face.* Je chercherai ta face, ô Eternel! laisse-toi trouver,

et sois le seul, le glorieux et l'éternel  
trésor de mon ame. *Amen.*

Certainement l'homme se promène  
parmi ce qui n'a que de l'apparence.  
( Ps. XXXIX. 7. )

Le plus beau des jours de l'homme  
n'est que fâcherie et que tourment. ( Ps.  
XC. 10. )

Nous n'avons point ici-bas de Cité  
permanente, mais nous cherchons celle  
qui est à venir. ( Hébr. XIII. 14. )

Mon désir tend à déloger de ce monde  
pour être avec Christ, ce qui m'est beau-  
coup plus avantageux. ( Philip. I. 23. )

Que je meure de la mort des justes,  
et que ma fin soit semblable à la leur !  
( Nomb. XXIII. 10. )

## PRIÈRE GÉNÉRALE

En faveur d'un Malade assez tran-  
quille, pour en supporter la  
lecture.

Monarque suprême des Cieux et de  
la Terre !

Nous nous abattons aux pieds de ton trône, avec une humilité profonde, pour te présenter nos hommages religieux, conjointement à celui de tes enfans que tu affliges de maladie, dans cet asile de tristesse et de douleur.

Nous t'adorons, avec lui, comme le Créateur de l'Univers, le Père de tous les hommes, leur conservateur et leur Dieu. Malgré les épreuves, plus ou moins pénibles auxquelles nous sommes exposés dans ce monde périssable, nous reconnaissons que tu nous y gratifies et fais habituellement jouir d'une multitude de biens précieux, qui nous rendent agréable la vie que nous tenons de toi. Et si nous avons joui de ces biens, avec reconnaissance; dans les jours de santé, de prospérité et de joie, c'est surtout lorsque nous cessons d'en jouir, que nous en sentons le prix et que nous exaltons le nombre et la grandeur de tes bienfaits, dans la nature et dans la grâce, comme habitans de la terre et comme chrétiens.

C'est sans doute l'oubli de tes grâces et l'abus de tes dons qui attire sur nous les sujets d'affliction dont notre carrière est parsemée. Malheureux que nous sommes! lorsqu'une santé vigoureuse répond à nos vœux, lorsque nos entreprises sont

couronnées d'un heureux succès, lorsque la terre et ses habitans semblent rivaliser pour combler nos désirs et nous rendre la vie douce, nous sommes assez insensés trop souvent, pour oublier la source suprême de tant d'avantages accumulés; le monde devient notre idole, et tes lois saintes sont foulées aux pieds, sans retenue et sans remords. Pourquoi faut-il que nous méconnaissions ainsi ton céleste empire, et que les coups de l'adversité nous soient nécessaires pour nous ramener de nos égaremens! Ah! sans doute c'est pour nous ramener à toi que les maladies, les accidens et les revers viennent parfois troubler une sécurité fatale, et nous faire sentir la fragilité des choses humaines. Tu nous frappes pour nous châtier; tu abats notre orgueil par le sentiment de notre faiblesse; et tu nous forces à la réflexion, en détruisant l'impression funeste des objets extérieurs sur nos sens, en détruisant le charme qui nous avait séduits, et neutralisant l'empire des passions qui avaient causé notre révolte contre toi.

Puissions-nous dire, en ce cas, avec David repentant: *Avant d'avoir été battu par toi, ô mon Dieu! j'allais à travers champs; mais maintenant j'observe ta*

*parole!* ( Ps. CXXIX. 67. ) Que l'affliction nous excite à la repentance pour opérer en nous un changement de vie et le perfectionnement de notre être! Pardonne, Dieu clément! les fautes que nous avons commises, les défauts que nous avons contractés, les mauvaises habitudes que nous avons entretenues et fortifiées, les péchés plus ou moins révoltans dont nous nous sommes rendus coupables. Pardonne les iniquités dont nous avons honte, et dont la fin serait, sans ta grâce, la mort éternelle. ( Rom. VI. 21. )

O Seigneur! daigne ajouter à cet acte de ton infinie miséricorde, la faveur inappréciable de régénérer nos cœurs, de purifier nos affections, d'éteindre en nos ames corrompues les dards enflammés des passions qui nous poussent au désordre, et de sanctifier la vie que tu veux bien encore nous accorder, de manière qu'elle soit celle qui convient à de véritables *citoyens des Cieux*, ( Phil. III. 20. ) plutôt qu'à de misérables adorateurs des biens terrestres. Que les maladies auxquelles nous sommes en proie tendent à nous faire *rebrousser chemin vers tes témoignages*, à réparer nos injustices, à corriger ce qu'il y a en nous

de défectueux, et à avancer notre perfection morale par nos efforts, si tu juges à propos de terminer nos épreuves par le retour de la santé.

Nous invoquons cette grâce, ô notre bon Dieu! en faveur de cette personne malade, qui l'invoque avec nous. Nous te prions de calmer ses douleurs, de rétablir ses forces abattues, et de la rendre aux occupations de son état, s'il te plaît de le déterminer ainsi, par un effet de cette Providence infinie, que nous ne cesserons d'adorer, lors-même que nous ne pourrons en sonder la profondeur. Mais, si tu voulais terminer sa carrière temporelle, que ce soit en ta paix et en ton amour! pour le mettre en possession de cette gloire céleste qui est l'objet de notre foi, de nos vœux et de nos recherches.

Quelle que soit l'issue que tu donneras à cette maladie, *tourne les regards* de la personne souffrante *vers J.-C., le chef et le consommateur de notre foi*, ( Héb. XII. 27. ) pour que sa grâce le soutienne et le fortifie. Ah! ce divin Sauveur fut aussi exposé à la souffrance et aux souffrances les plus cruelles; mais tandis qu'il souffrait et *mourait pour nos offenses*, ( 1. Cor. XV. 3. ) nous souffrons, nous

pécheurs, parce que nous l'avons mérité, et nous ne pouvons, sans ta miséricorde, effacer des souillures dont le Christ peut seul nous affranchir. Que nous apprenions à cette divine école à surmonter les coups de la douleur, par une patience à toute épreuve, par une résignation sans bornes à la volonté de notre Père céleste. Et si, dans *la tristesse mortelle dont notre ame peut être saisie*, nous nous écrions à son exemple: *Mon Père, fais, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; dispose-nous à dire aussitôt comme lui: Toutefois, ô mon Dieu! que ta volonté soit faite et non pas la mienne.* ( Math. XXVI. 38. 39. ) Fortifie ainsi, Dieu puissant et bon, nos dispositions chrétiennes, et que notre ame s'élançe avec foi dans les Cieux, pour contre-balancer le poids de nos *afflictions qui ne font que passer*, par la perspective ravissante de la gloire *infiniment excellente* que tu destines à ceux qui auront combattu le bon combat jusqu'à la fin de leur course. ( 2. Tim. IV. 7. ) Que ta grâce et ta paix nous soient données, par toi qui es notre Père et par notre Sauveur Jésus-Christ, ( Rom. I. 7. ) au nom duquel nous continuons à te prier en disant: *Notre Père, etc.*

---

*Avertissement sur la pièce qui suit.*

DANS les ouvrages de piété, à l'usage des Eglises réformées de France, il n'a été fait nulle mention des morts et de leur sépulture. La crainte de voir les écarts de la superstition s'attacher à un service religieux relatif aux inhumations, pour le corrompre, a fait mettre de côté, parmi nous, toute espèce de composition et d'exercice cérémonial en cette circonstance.

Depuis que les enterremens des réformés se font sous la protection des lois, la plupart des pasteurs, surtout ceux des grandes villes, ont jugé convenable de suppléer à ce silence et de donner à ces enterremens un caractère d'édification religieuse. Ils se placent en conséquence à la tête du convoi, et font entendre, chacun à sa manière, des paroles évangéliques de consolation et de sanctification aux assistans, soit dans le domicile du défunt, soit dans le temple où on le présente, soit dans le cimetière où il est déposé.

L'expérience de plusieurs années m'a convaincu que ces exercices funèbres offrent un intérêt marquant, non seulement aux Protestans, mais aussi à leurs frères d'une autre communion qui sont dans le cas d'y assister, et qui laissent souvent tomber à cet aspect une partie des préjugés fâcheux qu'ils nourrissaient contre nos principes et notre culte.

Chacun sait qu'il serait nécessaire de régulariser la marche à suivre à cet égard, pour qu'elle fût la même partout. Mais l'on sait aussi que la plupart des Eglises réformées de France sont si étendues et le nombre des pasteurs appelés à leur desserte si borné, qu'ils ne peuvent s'occuper des inhumations qui se font dans des lieux éloignés de celui où ils résident.

En attendant qu'un Synode national, seul compétent à cet égard, puisse mettre fin à toutes les incertitudes, par l'adoption d'une liturgie relative à cet objet, nous avons cru devoir répondre, par la composition qui suit, aux vœux que nous ont adressés, depuis plusieurs années, une partie de ces Protestans disséminés, loin des pasteurs, sur une vaste étendue. Sans autre but que celui d'être utile, dans un cas urgent, et dans l'espoir qu'une plume moins inhabile remplira mieux un jour de pareils vœux, nous mettons entre les mains des fidèles cet *ESSAI DE SERVICE FUNÈBRE*, dans le but de le voir contribuer à leur édification, en remplissant, malgré les imperfections, une portion du vide qu'ils éprouvent, dans des circonstances aussi déplorables qu'elles sont communes.

---

ESSAI  
DE SERVICE FUNÈBRE,  
A L'USAGE  
DES FAMILLES PROTESTANTES.

---

*Méditation sur la Mort.*

MES FRÈRES,

Le cercueil autour duquel nous sommes placés, nous annonce que la mort a fait disparaître de la terre des vivans un des membres de notre société chrétienne. Et lorsque, dans un sentiment d'intérêt fraternel, nous nous disposons à lui rendre les derniers devoirs, en l'accompagnant au lieu du repos, la Religion nous invite à mettre à profit cette lugubre conjoncture, pour accroître notre sanctification, par les réflexions qu'elle inspire, et auxquelles nous allons consacrer quelques instans.

Puisque la mort est le terme de la vie

corporelle que nous avons reçue du Maître de la Nature, elle se présente à l'homme sensible sous un point de vue bien attristant. Qui pourrait sans effroi jeter ses regards sur cette espèce d'anéantissement de soi, sur cette chute fatale qui fait de l'homme un cadavre, la proie de la pourriture et l'héritage des vers? Qui pourrait sans effroi considérer la rupture des liens que nous avons formés, la perte de tant de biens et de plaisirs que le Ciel nous avait départis en sa grâce?

Cependant voilà l'épreuve à laquelle sont appelés tous les hommes, puisqu'il est ordonné à tous de mourir. (Hébr. IX. 27.) La mort est le chemin de toute la Terre; (Josué XXIII. 14.) depuis que l'Eternel a dit à l'homme en son courroux : *Tu es poudre et tu retourneras en poudre.* (Gen. III. 19.) Le sépulcre est un gouffre sans fond, qui, après avoir englouti les générations passées, engloutira de même les générations présentes et futures, sans aucune exception, malgré nos terreurs et nos plaintes. L'enfant et le vieillard, l'homme vigoureux et l'homme faible, l'habitant des châteaux et celui des chaumières, le potentat superbe dont la puissance fait trembler la

terre, comme le pauvre sans ressource, tout plie et s'éclipse devant le sceptre de fer du *Roi des épouvantemens*, (Job. XVIII. 14. 18.) et nul ne peut se flatter d'échapper à ses coups, dans aucune circonstance de la vie. *Qu'est-ce donc que notre vie, Seigneur? Ce n'est, certes, qu'une vapeur légère, qui paraît pour quelques instans, et qui peu après s'évanouit.* (Jacq. IV. 14.) C'est une ombre qui passe, un songe qui se dissipe, une apparence, un rien.

Mais, lorsque la mort sème ainsi l'épouvante parmi les mortels, en les menaçant de la destruction, la Religion vient relever nos cœurs abattus, en offrant à notre foi et à nos espérances une économie nouvelle, dont la vie présente n'est que le prélude. « Mortels, nous dit-elle, d'une voix persuasive et touchante, cessez de vous alarmer à l'aspect des débris que forme la mort, puisqu'elle n'est que l'introduction à une vie éternelle que le ciel vous destine. Si le corps rentre dans la terre d'où il a été tiré, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. (Eccles. XII. 9.) Si notre habitation terrestre est détruite, Dieu nous donnera dans le ciel une maison qui n'est pas faite de main d'homme et qui durera éternellement. (2 Cor. V. 1.) Christ a

*mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile ; (2 Tim. I. 10.) et vous devez, comme St. Paul, avoir cette espérance en Dieu que la résurrection des morts, tant des justes que des injustes arrivera. (Act. XXIV. 15.) Et lorsque, par cette résurrection, nos corps corruptibles auront revêtu l'incorruptibilité, et nos corps mortels l'immortalité, cette parole de l'écriture sera accomplie : la mort est détruite pour jamais. (1 Cor. XV. 54.) » Livrons-nous donc, M. F., à de saints transports, en voyant par la foi ce glorieux triomphe, et disons, avec St. Paul, dans le sentiment de notre céleste destination : O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victoire ? Grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ Notre Seigneur ! (1 Cor. XV. 55. 57.) Attachons-nous à ce divin chef, qui est la résurrection et la vie, pour faire vivre encore après la mort tous ceux qui croient en lui, (Jean XI. 25.) et travaillons à rendre heureuse, par nos bonnes dispositions, cette éternité de vie dont notre dépravation et nos vices formeraient une éternité d'infortune. Heureux sont ceux qui meurent au Seigneur, car ils se reposeront de leurs travaux et seront suivis de leurs œuvres ;*

(Apoc. XIV. 13.) mais malheur à ceux qui, par leur dureté et leur impénitence, auront amassé un trésor de colère, pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu. (Rom. II. 5.) Dieu donnera la vie éternelle à tous ceux qui, persévérant à bien faire, auront cherché l'honneur, la gloire et l'immortalité; mais il y aura indignation et colère contre ceux qui obéissent à l'injustice, tribulation et angoisse sur l'ame de tout homme qui fait le mal. (Rom. II. 8. 9.) Au grand jour des rétributions humaines, les justes iront à la vie éternelle; mais les méchants seront condamnés à des peines sans fin. (Math. XXV. 46.)

Dans cet instant où la mort se présente à nous comme en face, dans l'une des victimes qu'elle vient de frapper, laissons agiter nos cœurs par des émotions assorties à notre dignité de chrétiens. La mort s'approche de chacun de nous; elle va nous saisir pour nous traduire en jugement. Encore un peu de temps, dont nous ne connaissons nullement la durée toujours très-courte, et nous serons arrachés à nos biens, à nos occupations, à nos amis et à nos proches; encore un peu de temps, et nous serons appelés à rendre compte de

notre conduite, pour recevoir châtimens ou récompenses éternelles, selon le bien ou le mal que nous aurons fait. Ah! de grâce! *veillons* sans cesse et *tenons-nous prêts*, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure à laquelle le fils de l'homme viendra. (Math. XXIV. 42. 44.) *Repentons-nous* et nous amendons, pour que nos péchés soient effacés. (Act. III. 19.) Vivons, en vrais disciples du Rédempteur, dans la pratique habituelle des lois de la piété, de la justice, de la tempérance et de la charité fraternelle, et remplissons notre courte carrière des vertus de l'homme de bien, pour qu'au bout de la course nous recevions *la couronne de justice que le Seigneur réserve à ceux qui auront combattu le bon combat jusqu'à la fin.* (2 Tim. IV. 7. 8.)

Prions le Seigneur de nous accorder ces grâces.

### PRIÈRE.

Arbitre Souverain de nos destinées, Dieu clément et bon! Nous nous prosternons devant toi, dans le sentiment de notre petitesse et de notre corruption, pour implorer les effets de ton infinie miséricorde.

Si la mort nous épouvante par les

sacrifices qu'elle nous impose, si elle déchire nos ames par de cruelles séparations ; que ta bonté consolatrice fortifie contre elle de misérables enfans de la poussière, devenus par ta grâce *citoyens des Cieux*. ( Philip. III. 20. ) Lorsque la terre tremble sous nos pas mal affermis et qu'elle va dévorer cette enveloppe terrestre, porte notre tête dans les Cieux et fais-nous contempler, par une foi vive, cet asile de félicité où la mort réunira tes élus qu'elle avait *momentanément séparés*, et où les palmes d'une gloire sans fin couronneront leurs têtes triomphantes.

Que la voix du sépulcre, qui tonne en cet instant à nos oreilles, fasse sur nos cœurs des impressions salutaires. Qu'elle les émeuve et les bouleverse, pour opérer leur sanctification ! Ou plutôt, ô notre bon Dieu ! que ta voix paternelle nous dispose à la repentance, pour qu'évitant cette *mort éternelle qui est le salaire du péché*, nous héritions de la *vie éternelle qui est un don de ta grâce*, par Jésus-Christ notre Seigneur. ( Rom. VI. 23. ) Dieu de miséricorde ! aie pitié de nous, misérables pécheurs. Brise toi-même les entraves fatales qui nous rendent esclaves du monde et de ses voluptés. Fléchis toi-même notre volonté rebelle aux pré-

ceptes de ton divin Fils, pour nous faire participer aux effets de ses augustes promesses. *Que nous nous conduisions avec crainte, durant le temps de notre séjour en ce monde, ( 1. Pierre I. 7. ) afin qu'au jour de l'avènement de notre glorieux Rédempteur, nous soyons trouvés sans tache et irrépréhensibles, pour pouvoir être introduits dans ces nouveaux Cieux où la justice habitera. ( 2. Pierre III. ) Apprends-nous, ô bon Dieu! à compter tellement nos jours, que nous en ayons un cœur de sagesse; ( Ps. XC. 12. ) Que nous ne mourrions pas sans avoir été sages; ( Job. IV. 21. ) mais que, par ton puissant secours, nous mourrions de la vie des justes, pour avoir une fin semblable à la leur! ( Nomb. XXIII. 10. )*

Exauce-nous, Père céleste; nous t'invoquons au nom de ton Fils, et te présentons la prière qu'il nous a lui-même enseignée, en disant: *Notre Père*, etc.

Seigneur augmente en nous la foi et dispose-nous à t'en offrir, tous les jours de notre vie, une confession sincère en disant avec toutes les Eglises chrétiennes: *Je crois en Dieu*, etc.

Ton amour, ô Père céleste! tes grâces, ô Seigneur Jésus! tes lumières et tes consolations, ô saint et divin Esprit!

soient et reposent sur nous , pendant ce jour et durant tout le cours de notre vie ! *Amen !*

---

*Nous croyons devoir joindre ici , en faveur des fidèles , la Liturgie de la sépulture , en usage dans l'Eglise réformée de Marseille , telle que nous la trouvons dans la 12.<sup>e</sup> livraison des Archives du Christianisme , de décembre 1819 , page 414.*

---

### Liturgie de la Sépulture.

Lorsque le corps est dans la fosse , le Ministre dit :

*Je suis la résurrection et la vie , dit le Seigneur : Celui qui croit en moi , vivra , quand même il serait mort ; et tout homme vivant , qui croit en moi , ne mourra point pour toujours.*

Chrétiens , qui rendons à notre frère ( ou sœur ) , décédé ( ou décédée ) , les derniers devoirs , ce n'est donc point sur sa dépouille mortelle , sur cette poudre qui retourne à la poudre d'où elle avait été tirée , qu'il convient de fixer nos pensées.

Si la mort est un châtement infligé à l'humanité à cause du péché , elle est devenue par J.-C. une délivrance , pour l'ame fidèle qui , enlevée aux misères et aux tentations de cette triste vie , revêt , par la volonté de son Dieu et le pou-

voir de son glorieux Rédempteur, l'état le plus conforme à la noblesse de son origine et à la grandeur de ses facultés.

L'univers entier appartient au Seigneur: en sortant de ce monde, nous ne sortons point de son empire; et si, sur cette terre, où nous ne faisons que passer, il a accumulé tant de biens, quelles ne doivent pas être, dans sa Jérusalem céleste, les richesses de sa gratuité envers ceux qui ont remis avec confiance, entre ses mains puissantes, leur ame religieuse et juste!

Que les yeux de notre corps s'arrêtent sur cette fosse, séjour des vers et de la corruption, pour humilier notre orgueil et confondre notre vanité; mais que les yeux de notre esprit, éclairés par la foi, contemplent le ravissant séjour dont J.-C. a ouvert l'entrée à la sainteté, et dans lequel se conserve aux siècles des siècles, tout ce qui fait l'excellence de l'homme et d'où dépend sa félicité.

Elevons à Dieu nos esprits et nos cœurs.

### PRIÈRE.

Dieu puissant et miséricordieux, Père des esprits et de notre Seigneur J.-C. ! tu l'as déclaré par sa bouche : *tu n'es pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Tu dis aux fils des hommes, *retournez*, et ils

rentrent dans la poussière. Mais tu retires du tombeau celui qui t'aime, pour le rendre heureux à jamais, et la mort n'est ainsi qu'une des voies admirables de ta sagesse, par laquelle tu rassembles autour de toi, père tendre et bienfaiteur suprême, la famille de tes élus.

Puisse celui, ( ou celle ) dont nous rendons maintenant à la terre la grossière dépouille, avoir trouvé auprès de toi grâce et miséricorde ! Puisse-t-il, ( ou elle ) avoir le front ceint de gloire et d'immortalité !

Et nous, Seigneur, que tu as honorés des mêmes espérances, aide-nous par ta grâce à nous en rendre dignes par un dévouement éternel à ta volonté. Que nous fassions sérieusement le compte de nos jours, afin que nous en acquérions un cœur de sagesse !

Que nous ressuscitions dès-maintenant de la mort du péché, pour vivre à la justice, enfin qu'en sortant de ce monde, nous entrions dans ton repos, et qu'au jour de la résurrection générale, rendus semblables à ton fils glorieux, nous recevions de sa bouche la bénédiction qu'il prononcera en faveur de ceux qui t'aiment et qui te craignent.

A ce bienheureux Rédempteur, comme

à toi, Père céleste, et au Saint-Esprit, soient honneur, louange et gloire dès maintenant et à jamais.

### Bénédition.

Que la grâce de notre Seigneur J.-C., que l'amour de notre Père céleste et les secours de son esprit, soient et demeurent sur nous tous éternellement. *Amen.*

FIN.

## T A B L E

### DES MATIÈRES.

#### CHAPITRE PREMIER.

*Lectures pour le commencement d'une Maladie.*

- |                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------|----|
| §. 1. Réflexions d'un malade qui se voit couché dans un lit d'infirmité, page | 1  |
| §. 2. Exhortations à ce malade.                                               | 4  |
| §. 3. Méditation.                                                             | 14 |
| §. 4. Prière.                                                                 | 16 |

#### CHAPITRE II.

*Du but que Dieu se propose en nous envoyant des maux.*

- |                                                                        |    |
|------------------------------------------------------------------------|----|
| §. 1. Une sage Providence gouverne l'univers.                          | 20 |
| §. 2. Premier but de Dieu en nous envoyant des maux, de nous éprouver. | 21 |
| §. 3. Second but de Dieu, de nous humilier.                            | 25 |
| §. 4. Troisième but de Dieu, de nous réveiller de notre léthargie.     | 27 |
| §. 5. Méditation à ce sujet.                                           | 28 |
| §. 6. Quatrième but de Dieu, de nous détacher du monde.                | 33 |

- §. 7. Méditation à ce sujet. 35  
 §. 8. Dernier but de Dieu en nous envoyant des maladies. 38

## CHAPITRE III.

*Devoirs d'un Malade. I.<sup>er</sup> Devoir. La Patience.*

- §. 1. Motifs à la patience. 40  
 §. 2. Méditation à ce sujet. 50  
 §. 3. Prière pour demander à Dieu la patience. 52  
 §. 4. Mouvemens de résignation. 57

*II.<sup>e</sup> Devoir des Malades. La Prière.*

- §. 5. Nécessité et avantages de la prière. 59  
 §. 6. Prière à ce sujet. 66

*III.<sup>e</sup> Devoir des Malades. Les Actions de grâces.*

- §. 7. Justice de ce devoir. 68  
 §. 8. Méditation à ce sujet. 73

*IV.<sup>e</sup> Devoir des Malades. La Repentance.*

- §. 9. Nécessité de la repentance. 76  
 §. 10. Exhortation au malade impenitent, ou qui cherche à se flatter. 84  
 §. 11. Méditation à ce sujet. 86

*Les différens degrés de la Repentance.*

- §. 12. Division. 89  
 §. 13. I.<sup>er</sup> Degré de la repentance. Examiner sa conscience et les péchés qu'on a commis. 89  
 §. 14. Art. sur lesquels un malade doit s'examiner. 91

*II.<sup>e</sup> Degré de la Repentance. Avoir de la douleur et de la honte de ses péchés.*

- §. 15. Devoir du malade à cet égard. 93

*III.<sup>e</sup> Degré de la Repentance. Confesser ses péchés à Dieu, et recourir à sa miséricorde.*

- §. 16. Devoir du malade à cet égard. 95  
 §. 17. Mouvemens de confession et de recours à la miséricorde divine. 96  
 §. 18. IV.<sup>e</sup> Degré de la repentance; renoncer à ses péchés, et les réparer. 100  
 §. 19. Méditation à ce sujet. 102  
 §. 20. Réparation des injustices. 103  
 §. 21. Réparation des calomnies. 107  
 §. 22. De la réconciliation. 108  
 §. 23. Méditation sur la nécessité de réparer ses torts. 116

- V.<sup>e</sup> Devoir des Malade. L'Aumône.*
- §. 24. Motifs à ce devoir. 118
- VI.<sup>e</sup> Devoir des Malades. Les Méditations saintes.*
- §. 25. Réflexions à ce sujet. 121
- §. 26. Chapitres de l'Écriture Sainte qu'il faut lire au malade. 122
- §. 27. Discours édifiants. 123
- §. 28. Méditation pour fortifier le malade, toute tirée de passages de l'Écriture. 129
- §. 29. Médit.<sup>on</sup> sur la vie présente et sur la vie à venir. 132

## CHAPITRE IV.

*Consolations pour un Malade dont la maladie est mortelle.*

- Première consolation. La mort nous délivre des misères de cette vie. 135
- 2.<sup>e</sup> Consolation. La mort nous délivre du péché. 139
- 3.<sup>e</sup> Consolation. La mort de J.-C. nous console de la nôtre. 145
- 4.<sup>e</sup> Consolation. La résurrection de J.-C. nous assure de la nôtre. 149
- 5.<sup>e</sup> Consolation. L'espoir d'un bonheur pur et éternel après cette vie. 151

## CHAPITRE V.

*Courtes prières pour des Malades qui sont à l'extrémité, mais qui ont la liberté d'esprit.*

- I. Pour un malade épouvanté par les approches de la mort. 156
- II. Pour un malade qui est dans de cruelles souffrances, et qui craint de perdre courage. 158
- III. Pour un malade extrêmement faible, mais qui ne souffre pas. 160
- IV. Pour un malade, que l'on a lieu de croire tranquille, résigné et en bon état. 162
- V. Pour un malade qui paraît agité et avoir quelque chose sur la conscience qui l'inquiète. 165
- VI. Prières pour les cas ordinaires. 167
- Prière générale en faveur d'un malade, etc. 172
- Essai de service funèbre. 179
- Autre Liturgie de Sépulture. 187



8<sup>o</sup> autre Livre intitulé au quatorzième  
Contenant l'histoire de l'empire de Mexique

9<sup>o</sup> l'histoire de l'empire de Mexique  
de l'empereur Montezuma le premier  
25. pages

10<sup>o</sup> autre Livre intitulé de l'empire de Mexique  
de l'empereur Montezuma le second  
25. pages

11<sup>o</sup> l'histoire de l'empire de Mexique  
de l'empereur Montezuma le troisième  
25. pages

12<sup>o</sup> l'histoire de l'empire de Mexique  
de l'empereur Montezuma le quatrième  
25. pages

13<sup>o</sup> l'histoire de l'empire de Mexique  
de l'empereur Montezuma le cinquième  
25. pages

a. alfermer

